This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

DC
52
.T73

La Pause, Guillaume Plantavit de, abbé de Margon

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE TOURVILLE,

VICE-AMIRAL DE FRANCE,

ET GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DU ROI.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIX.

Denison
margraff
2-28-39
37739

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE TOURVILLE.

LE Doge ayant fait avertir Mrs. les Chevaliers d'Hocquincour & de Tourville, que les Vaisseaux que devoit leur fournir la République étoient prêts, ces Capitaines allerent prendre ses ordres, & se rendirent ensuite sur leurs bords pour faire la revue des équipages. 1665.

Les ayant trouvés en bon état, ils partirent de Venise le 15. Juin, & furent en mer jusques au mois d'Août, sans faire aucune rencontre. Ils trouverent seulement deux Vaisseaux Marchands qui retournoient à Venise, qui leur dirent avoir rencontré deux Bâtimens Turcs qui leur avoient donné

1665. la chasse, dont ils n'avoient échappés qu'à la faveur de la nuit.

Ils résolurent de les aller chercher. Dans ce dessein ils avancerent vers les Isles d'Estrivali, où ils leur dirent qu'ils étoient; mais ils n'y trouverent rien : Ils commençoient à désespérer de pouvoir les joindre, lorsque vers le milieu de Septembre ils entendirent un grand bruit de canon.

Ils gagnerent vers l'endroit d'où il venoit : avançant toujours, ils apperçurent de bien loin un combat de deux Vaisseaux contre trois autres, sans pouvoir distinguer de quelle nation ils étoient.

Approchant de plus près ils reconnurent, que c'étoient deux Turcs contre trois Marchands Venitiens ; ils firent force de voiles pour aller à leur secours : le vent leur étoit favorable, ils y arriverent au moment que les Vaisseaux Marchands étoient prêts à se rendre; c'étoient les mêmes Bâtimens que nos Chevaliers cherchoient. Les Turcs les voyant venir à eux se crûrent assez forts pour pouvoir les combattre, comptant pour rien les Vaisseaux Marchands qu'ils avoient mis aux abois; d'ailleurs piqués de voir

que les nôtres venoient leur ravir une prise qu'ils regardoient comme sûre, ils se disposerent à les attaquer vigoureusement. 1665.

Nos Chevaliers les ayant joints firent ranger derriere eux les Vaisseaux Marchands pour pouvoir se remettre un peu.

Cette manœuvre ne fut pas plutôt faite que le combat commença. Le Vaisseau contre lequel le Chevalier de Tourville avoit à faire étoit le plus fort, il essuya la premiere bordée, & attendit d'être bien près pour leur répondre ; la décharge qu'il leur fit, fut si à propos qu'elle dérangea un peu les Turcs, mais la seconde fit un plus grand désordre, car elle leur abattit le grand mât.

Ce Vaisseau démâté n'étoit plus en état de soûtenir long-temps ni d'aller loin ; ils avoient bien un mât de relais, mais le moyen de le placer avec le feu continuel que l'on faisoit sur eux, qui leur tuoit tout ce qui paroissoit sur leur pont.

Ils auroient bien souhaité de se larguer pour pouvoir placer ce nouveau mât : mais ils craignirent qu'en s'éloignant les deux Chevaliers ne

1665. tombassent sur l'autre Vaisseau & s'en rendissent les maîtres, se révisant ensuite sur eux pour les défaire.

Ils prirent enfin ce parti : mais ils se larguerent près de sa Conserve, pour être plus à portée de se prêter secours l'un à l'autre. Le Chevalier de Tourville qui comprit leur dessein les serra de près. Les Turcs voyant que leurs projets ne pouvoient réussir, ne songerent plus qu'à l'abordage, & le tenterent plusieurs fois en désespérés, mais inutilement, par les bonnes précautions de notre Chevalier.

Cependant quoique leur nombre diminuât toujours par le grand feu qu'on faisoit sur eux, ils n'en furent point intimidés; mais leur désespoir redoubla & leur fit faire les plus grands efforts. Le Chev. de Tourville vit bien à cette manoeuvre qu'il lui seroit impossible d'éviter l'abordage; il la craignoit beaucoup, n'ayant pas la même confiance qu'en son ancien équipage avec lequel il étoit accoûtumé de vaincre.

Cependant il fallut s'y préparer, & pour cela il fit passer sur son Vaisseau,

où beaucoup de monde avoit déjà été tué, tout ce qui ſe trouva ſur les bords des Marchands de gens en état de combattre; après quoi il laiſſa faire. 1665.

Les Turcs acharnés à l'abordage furent bien-tôt ſur ſon bord, ce fut alors qu'il fallut jouer du ſabre & des coups de mains, on s'y battoit par pelotons, le carnage y fut grand, & la victoire bien diſputée; ſi à tous les endroits où l'on ſe battoit, il eût été comme à celui où ſe trouvoit le Chevalier de Tourville, elle ſe feroit bien-tôt déclarée, car il abattoit tout ce qui ſe trouvoit devant lui; mais du côté de ſon Lieutenant, qui étoit Venitien, il n'en étoit pas de même, il lui envoya dire que s'il ne venoit promptement lui donner ſecours il ne pouvoit plus réſiſter: notre Chevalier outré de ce diſcours quitta ſon poſte, le laiſſa à un autre, & courut à celui de ſon Lieutenant, où il comprit bien que les affaires alloient mal.

Effectivement, il trouva que tout plioit, mais il rétablit bien-tôt les choſes, & fit plier à ſon tour l'ennemi qui ne put tenir contre lui. Celui qui commandoit la troupe entendant

1665. nommer le Chevalier de Tourville, s'écria en françois : Quoi ! c'eſt encore ici ce Chevalier, il n'y aura donc plus moyen de réſiſter : & reprenant la langue Turque, dit aux ſiens d'un ton de fureur : *allons camarades, vendons cher notre vie puiſqu'il faut périr.* Faiſant enſuite de grands efforts après quelques moments de la plus vive réſiſtance, il ſe rendit tout couvert de bleſſures ; le peu de gens qu'il lui reſtoit en état de combattre en firent de même à ſon exemple.

Cet Officier étoit un Renegat François du lieu d'Aubagne en Provence, qui avoit fort oui parler du Chevalier de Tourville, dont le nom étoit redoutable aux Infidéles par tous les avantages qu'il avoit remportés ſur eux & qui l'avoient rendu la terreur des Muſulmans.

Le Capitaine Turc qui avoit reſté ſur ſon bord voyant la manœuvre des ſiens fit vîte couper les amarres pour pouvoir un peu ſe larguer, & ſe ſervit à propos du vent qui lui étoit favorable pour ſe faire échouer. Notre Chevalier content de ſa victoire, ne lui étant pas poſſible de la pourſuivre,

par le mauvais état où il étoit, se tourna du côté du Chevalier d'Hocquincour dont le Vaisseau qui étoit plus fort en canon que le sien avoit déja mis en mauvais état celui contre lequel il avoit affaire: s'étant approché de bien près de ce dernier il lui lacha une bordée, qui étant réitérée, acheva de le couler à fond. 1662.

Le combat fini, ils nettoyerent leurs bords, mirent les prisonniers en sureté, & se radouberent le mieux qu'il leur fut possible, surtout le Chevalier de Tourville, qui tout comme les Marchands en avoit grand besoin. Ces derniers partirent ensuite pour Venise, & furent escortés plusieurs jours par nos Chevaliers, pour qu'ils pûssent s'y rendre en sureté.

En les quittant le Chevalier de Tourville leur remit tous les Turcs qu'il avoit pris, pour les présenter de leur part au Doge, lui rendre compte de ce combat, & lui dire qu'ils alloient continuer leur course tout le temps qu'ils pourroient tenir la mer.

Ils furent deux mois fort tracassés par les mauvais temps sans rien trou-

ver. Cette oisiveté commençoit à les
1665. chagriner, lorsque le 28. Novembre de grand matin au commencement du crépuscule au sortir d'une nuit des plus obscures ils se trouverent vis-à-vis vingt Galeres.

Ils fallut se préparer à combatre. Jamais surprise plus grande ni défense plus vigoureuse : il y eut de part & d'autre un feu des plus meurtriers ; enfin après plusieurs heures de combat, les Galeres ne pouvant plus résister au canon de nos Chevaliers, quitterent la partie, & se retirerent en désordre à force de rames. Ces Turcs ne pouvoient se persuader que nos deux Chevaliers fussent des hommes, les voyant soutenir avec avantage une action si disproportionnée, si vive & si opiniâtre.

Nos Chevaliers avoient beaucoup souffert dans ce dernier combat : leurs Vaisseaux avoient bon besoin d'être radoubés, ce qui les obligea de relâcher à Zante, qui appartenoit à la République de Venise, dans le dessein d'y passer une partie de l'hyver, & d'y attendre que le temps fût propre à se remettre en mer.

Ils y arriverent le 12. de Decembre, & furent d'abord saluer le Provéditeur, qui étoit déjà instruit du premier combat contre les deux Vaisseaux Turcs : ils en furent reçûs avec de grandes marques d'estime : il voulut absolument les loger à la Forteresse, & qu'ils prissent sa table, ce qu'ils furent obligés d'accepter, malgré la répugnance qu'ils en avoient. 1665.

Ce Provéditeur étoit homme de beaucoup d'esprit, qui faisoit grand cas des gens de mérite, & qui, à la fierté Vénitienne près, étoit d'un très-agréable commerce : il eut beaucoup d'attention pour nos Chevaliers, & leur procura tous les agrémens dont le pays étoit susceptible : il étoit marié depuis peu de temps avec une des plus aimables personnes de Venise, qu'il avoit amené avec lui en venant dans son Gouvernement ; mais il en étoit si jaloux, que personne du pays ne l'avoit encore vue.

Le Chevalier d'Hocquincour fut bien-tôt informé de toutes ces circonstances : il auroit fort souhaité de voir cette Dame : mais comment faire ? elle ne mangeoit avec son mari que quand il étoit seul.

1665. Il apprit qu'elle alloit tous les jours entendre la Meſſe à la Chapelle du Fort : il ne manqua point de s'y rendre, & jamais il ne parut plus dévot ; cela ne lui ſervit pourtant de rien, la Dame étant à une tribune derriere une jalouſie.

Le Chevalier de Tourville aſſiſtoit auſſi régulierement à cette Meſſe ; mais c'étoit pour tout autre motif, car toute ſa vie il fut exact aux devoirs eſſentiels d'un bon Chrétien.

Le Provéditeur, qui aimoit la muſique, avoit à ſa ſuite un jeune homme fort débauché nommé Fachini qui avoit une très-belle voix, pour lequel il avoit des attentions & de ſi grands égards, qu'ils avoient donné lieu à beaucoup de mauvais contes.

1666. Le Chevalier de Tourville étoit déjà inſtruit de toutes ces choſes : Un jour ſortant de la Chapelle du Fort on lui jetta dans ſon chapeau, qu'il tenoit à la main, un billet, ſans ſçavoir d'où il venoit, il le prit ; voici ce qu'il y lut.

Un jeune Cavalier ſouhaiteroit de lier une tendre amitié avec vous, ſeriez-vous homme à le refuſer ? ſi vous

acceptez la proposition, vous n'aurez pas lieu de vous en répentir; mais on veut le secret, de la discrétion & de la fidélité : on vous prie de vous expliquer là-dessus, & de porter ce soir à quatre heures votre réponse au pied du Benitier de la Chapelle du Fort. Adieu. 1666.

Ce Billet surprit le Chevalier : il crut d'abord qu'il venoit de Fachini, il étoit résolu de le faire repentir de l'avoir cru capable de donner dans un vice si énorme; mais ensuite il réfléchit qu'il n'étoit pas naturel de l'attribuer à ce drole, qui n'étoit pas homme à demander tant de secret & de discrétion, n'en ayant pas lieu même dans ses débauches, d'ailleurs il remarqua qu'il étoit d'écriture de femme.

Cette réfléxion le détermina à suivre cette aventure, au cas qu'elle lui convînt, ou du moins de satisfaire sa curiosité, qui le portoit à vouloir connoître la personne qui lui avoit écrit un billet si singulier, ce qui l'engagea à faire la réponse suivante.

Je ne sçaurois promettre mon amitié à une personne que je ne connois point : si elle la mérite, je me ferai un vrai

1666. *plaisir de la lui accorder, il faut pour cela se faire connoître ; on n'a rien à craindre de ma part, & l'on peut être sûr du secret, de la discrétion, & d'une fidélité à toute épreuve.*

Il fut à l'heure précise remettre sa lettre au lieu désigné : il ne trouva dans la Chapelle qu'une vieille femme qui sembloit prier Dieu d'une grande dévotion : elle étoit prés de l'Autel tournant le dos au Benitier, il posa sa lettre, & fut se placer d'un autre côté pour voir qui viendroit la prendre.

Cette vieille femme dans le moment se leva pour sortir, prenant de l'eau benite fit une inclination, se courba, paroissant surprise de trouver là un papier le prit, & disparut.

Notre Chevalier qui ne crut pas que ce fût la personne qui devoit prendre sa réponse, courut après pour se la faire rendre, mais il ne put la joindre, parce qu'en sortant de la Chapelle elle étoit entrée dans une petite porte qu'elle avoit fermée après elle.

Il fut le lendemain à son ordinaire entendre la Messe dans le même lieu ; en sortant autre billet comme le jour précedent : le voici.

Il est naturel de ne point donner son amitié à ceux qu'on ne connoît point; mais puisqu'on peut compter sur votre secret & votre discrétion, on ne fera point difficulté de se faire connoître à vous, & pour cela le Chevalier ira ce soir vers minuit vous trouver à votre appartement; faites qu'on n'y trouve personne, ni sur le chemin; pour qu'on puisse y être en sûreté avec vous. Adieu. 1666.

Il vit par ce nouveau billet que la vieille femme, qu'il avoit pris pour une sainte, n'étoit rien moins que ce qu'elle lui avoit d'abord paru, & qu'elle étoit chargée du soin de l'intrigue.

Il trouva ensuite le Chevalier d'Hocquincour qui alloit voir le Provéditeur qu'on disoit s'être trouvé mal dans la nuit : ils y furent ensemble; mais ils ne purent le voir, ayant pris medecine.

Notre Chevalier fut impatient après l'heure du rendez-vous, languissant de voir la personne qui lui avoit écrit deux billets si singuliers.

Enfin cette heure si désirée arriva : il avoit écarté ses gens pour être seul dans son appartement comme on le

1666. desiroit ; il y vit entrer un jeune-homme d'une beauté qui le surprit, qui lui dit en entrant :

Voici, Mr. ce Chevalier qui souhaite tant votre amitié, & qui peut se flatter de la mériter par celle qu'il a pour vous : vous devez être surpris qu'il prenne tant de précautions & garde tant de mesures pour pareille chose ; mais vous le serez bien plus lorsque vous sçaurez que je ne suis rien moins que ce que je vous parois.

Notre Chevalier s'en étoit déja apperçu à sa taille & au son de sa voix. *C'est une femme qui vous parle & qui vous aime avec une tendresse si vive, qu'elle n'a pû se refuser cette démarche pour vous en faire l'aveu, quelques efforts qu'elle ait fait pour le vaincre.*

Je vous vis, dit-elle, *à la Chapelle du Fort à travers la jalousie de ma tribune ; j'y pris un si grand plaisir, que je ressentis une vraie peine, vous voyant sortir ; j'étois déja informée de votre mérite & des sentimens de mon mari pour vous. Chaque jour vous voyant de même je sentis à la fin dans mon cœur des sentimens que je n'avois pas encore connus.*

Je voulus les vaincre, mais ils furent trop forts pour y pouvoir résister; enfin ils sont venus au point que je n'ai pu trouver de soulagement qu'en vous les faisant connoître. 1666.

Je vous écrivis d'abord pour sonder les vôtres, sans savoir alors les moyens que je pourrois prendre pour pouvoir me procurer la satisfaction de vous voir & de vous parler. Il y avoit trop à craindre pour vous & pour moi à vous faire venir dans mon appartement, par rapport aux surveillans que mon mari tient près de moi.

Nous couchons rarement ensemble: mais la jalousie le porte à venir souvent de nuit me trouver dans mon lit, croyant peut-être me surprendre en faute; outre cela il a une femme qui couche dans ma chambre pour veiller à mes actions.

Voyant tous ces obstacles, j'ai consulté une vieille fille de service qui a beaucoup d'amitié pour moi, & en qui je puis me confier: c'est la même qui vous a remis mes billets, & qui fut prendre votre réponse.

Elle a applani toutes les difficultés; m'a conseillé de prendre le temps que

1666. *mon mari étoit malade, ce qui lui arrive assez souvent, de me servir des habits d'un de mes jeunes freres qui est venu avec nous; enfin m'a facilité tous les moyens d'exécuter mon dessein. Vous voyez par la démarche que je viens de faire, l'amour que j'ai pour vous; soyez-y sensible, autrement vous me rendrez la personne du monde la plus malheureuse: Dois-je mériter un si triste sort pour vous aimer avec tant de tendresse?*

Le Chevalier de Tourville épris de sa beauté, touché de sa démarche & de ses sentimens pour lui, y répondit avec toute la reconnoissance & le retour que peut suggérer un bon cœur; il l'assura de sa tendresse & de sa sensibilité. Après avoir passé quelque temps ensemble, & pris les mesures les plus convenables pour se revoir, ils se séparerent. Notre Chevalier voulut l'accompagner, mais elle le refusa, & s'en fut seule: il étoit fort content de sa bonne fortune, & avoit bien raison de l'être, tant par rapport à la beauté de la Dame, que par les sentimens qu'elle avoit pour lui. Faisant réflexion sur cette aven-

1666.

tiire, il étoit étonné de voir que cette aimable personne se fût d'elle-même donnée à lui sans l'avoir desirée ni recherchée, tandis que le Chevalier d'Hocquincour avoit fait inutilement tout au monde pour le seul plaisir de la voir.

L'Amour refuse souvent ses faveurs à ceux qui les desirent avec empressement, tandis qu'il les prodigue à qui ne les recherche point.

Son commerce avec cette Dame alloit toujours son train; il y devenoit même sensible, & par une sympathie des plus extraordinaires, le mari sembloit augmenter chaque jour d'amitié pour lui.

Ce Provéditeur ne trouvoit pas de plus grand plaisir qu'à s'entretenir avec lui: Son empressement pour notre Chevalier augmenta si fort qu'il devint fatiguant, ne lui laissant pas un seul moment à lui.

Le Chevalier d'Hocquincour s'ennuyant à Zante, songea à se remettre en mer, il le proposa au Chevalier de Tourville; celui-ci que rien ne pouvoit arrêter, & qui sacrifioit volontiers ses plaisirs lorsqu'il s'agissoit

1666. de son devoir, lui répondit qu'il seroit toujours prêt quand il le jugeroit à propos. Les Vaisseaux étant en état, l'exécution suivit de près le projet.

Il ne fut plus question pour notre Chevalier que de prendre congé de sa belle, ce qui l'embarrassa un peu, craignant les excès de cette jeune personne, qui par sa façon de penser auroit bien pu se porter à quelque extrêmité, & faire le second Tome d'Andronique; il ménagea pourtant si bien toutes choses, qu'il évita cet écueil.

Cela fait, il fut avec le Chevalier d'Hocquincour prendre congé du Provéditeur, qui leur témoigna beaucoup de regret de leur départ. Acquittés de ce devoir, ils mirent à la voile le premier Mai. Leur navigation fut pendant quelque temps des plus heureuses, à cela près qu'ils ne trouverent aucun Vaisseau à combattre. Le 3. de Juin à quatre heures après midi le temps s'obscurcit, & il s'éleva une tempête des plus terribles, elle dura toute la nuit pendant laquelle leurs Vaisseaux souffrirent beaucoup.

Le lendemain à la pointe du jour que la tempête cessa, notre Chevalier apperçut de loin un Vaisseau, qu'il crut être celui du Chevalier d'Hocquincour, & voulant s'en approcher, il reconnut que c'étoit un Vaisseau Turc, que la même tempête avoit écarté de sa conserve. 1666.

Quoique le Vaisseau du Chevalier de Tourville eût beaucoup souffert, il résolut pourtant d'attaquer celui-ci, étant persuadé qu'il ne pouvoit pas être en meilleur état que le sien : il donna sur le champ ses ordres pour cela ; le combat commença, & se rendit très-opiniâtre : le Turc combattit d'abord vaillamment, & même avec fureur, comptant d'être secouru par les siens qui viendroient au bruit du canon. Notre Chevalier animé par sa défense, fit des efforts de valeur qui réduisirent son ennemi à la derniere extrêmité : perdant alors toute espérance de secours, & ne pouvant soutenir davantage, il fut obligé de se rendre.

Le Chevalier de Tourville Maître de ce Vaisseau, qu'il trouva en bien mauvais état, le fit promptement ra-

1666. douber du mieux qu'il put pour pourvoir se rendre à Zante & s'y reparer entiérement. Dans le temps qu'il étoit en voie pour y retourner, il trouva le Chevalier d'Hocquincour fort maltraité aussi par la même tempête, qui apprenant son dessein, lui représenta qu'il convenoit mieux d'aller à Venise, où ils seroient vûs de bon oeil avec cette prise, & s'y radouberoient plus facilement : d'ailleurs qu'il convenoit d'y aller présenter eux-mêmes les Turcs qu'ils venoient de prendre, & sçavoir si ceux qu'ils avoient envoyés l'année derniere par les Vaisseaux Marchands avoient été reçus agréablement, n'en ayant point eu de nouvelles.

Notre Chevalier approuva une proposition si raisonnable, de sorte qu'ils tournerent vers Venise, où ils arriverent le premier de Juillet. Ils y furent reçus avec de grandes démonstrations de joie. Le Doge, qu'il furent d'abord saluer, & lui présenter les Turcs qu'ils menoient, leur témoigna la satisfaction que le Sénat avoit de leurs services, leur offrit de sa part pour les en récompenser de les

affiſier à Saint Marc ; honneur que la République n'accorde qu'à gens du premier rang, & d'un mérite diſtingué, pour les fixer à ſon ſervice. 1666.

Nos Chevaliers, qui ne voulurent point s'y attacher d'une maniere à ne pouvoir le quitter quand ils voudroient, ne témoignerent pas un grand empreſſement d'accepter cet honneur, de quoi le Doge parut fort ſurpris.

Le Chevalier de Tourville reçut à Veniſe des lettres de ſa famille qui le ſollicitoient de revenir en France, ſur-tout Madame ſa mere qui l'en preſſoit vivement par les raiſons les plus fortes, lui expoſant que la réputation qu'il s'étoit faite dans le Levant lui feroit obtenir aiſément un emploi digne de ſon mérite.

Qu'il auroit par-là occaſion de s'avancer, au lieu que le métier de Corſaire ne pouvoit jamais le mener à autre choſe; que l'honneur qu'il y pourroit acquérir n'étoit point comparable à celui qu'il avoit à eſpérer en ſervant ſa patrie ; que cela étoit d'autant plus vrai, que quelques belles actions qu'ait pu faire un Corſaire, on n'en

1666. avoit jamais vu aucun au rang des grands hommes; que quand même toutes ces raisons ne le détermineroient point à revenir, il devroit du moins le faire pour se rapprocher d'une mere qui l'avoit toujours tendrement aimé, & à laquelle il ne pouvoit refuser cette satisfaction sans ingratitude.

Toutes ces lettres l'ébranlerent furieusement, il les communiqua au Chevalier d'Hocquincour, lui demandant son conseil. Celui ci comprit bien que s'il retournoit en France, il alloit perdre un second qui lui étoit d'une grande utilité, qu'il aimoit & estimoit beaucoup; cependant sacrifiant son propre intérêt & son inclination à l'avantage de son ami, il le pressa & le détermina à suivre les conseils de sa mere.

Notre Chevalier résolu de retourner en France, fut voir le Doge pour lui communiquer ses raisons, le remercier de ses bontés, & prendre ses ordres.

Le Doge lui répondit que le Sénat, de même que lui, seroit fort sensible à son départ, perdant un homme qui lui avoit rendu de si grands services, &

& qui auroit pu lui en rendre encore de plus considérables ; mais qu'avant son départ la République lui donneroit des marques du cas qu'elle faisoit de son mérite. 1666.

Ces marques furent une Patente que lui envoya quelques jours après le Doge, qui n'étoit proprement qu'un Certificat des services qu'il avoit rendus à l'Etat.

Cette Patente qui étoit remplie d'éloges & d'épithetes en faveur de notre Chevalier, comme, *l'invincible*, *le redoutable*, *la terreur des Turcs*, *le Protecteur & la sûreté du Commerce Maritime*, &c. finissoit en disant, *& pour marque de notre estime & de notre satisfaction, nous souhaitons à ce valeureux Chevalier honneur & gloire dans tous les lieux où il portera ses armes.* Elle fut accompagnée d'une Médaille avec une chaîne d'or dont fit présent la République.

La veille de son départ il fut dire adieu à tous ceux de son équipage : on ne vit jamais plus de regret, car il en étoit véritablement aimé.

Le Chevalier d'Hocquincour n'y fut pas moins sensible ; il l'assura qu'il

1666. ne tarderoit gueres à le suivre en France, voulant quitter la mer & la profession de Corsaire. Peu de temps après il lui tint parole.

On l'a vu depuis servir en France avec distinction à la tête d'un Régiment de Dragons. Il l'auroit poussé loin si en 1675. il n'eût été tué à l'affaire de Gamshaussen que Mr. de Turenne fit attaquer par les Dragons commandés par ce Chevalier, soutenus d'un détachement de la seconde ligne de l'Armée.

Il força ce retranchement, qui étoit délicat & difficile à prendre par le grand nombre d'ennemis qui y étoient retranchés; mais il y perdit la vie en donnant les dernieres preuves de sa valeur.

Le Chevalier de Tourville partit de Venise vers la fin de Septembre, passa à Milan, de là à Turin, traversa les Alpes, alla à Grenoble, d'où il se rendit à Lyon, où étant arrivé malade, il séjourna près de trois mois; sa santé rétablie il en partit, & arriva à Paris les derniers jours de l'année 1666.

Notre Chevalier de retour à Paris,

ſon premier ſoin fut d'aller voir Mr. de la Rochefoucault ; ce Seigneur le reçut avec toutes les démonſtrations de la plus parfaite amitié, lui dit que ſes exploits contre les Turcs faiſoient grand bruit à la Cour ; qu'on en avoit ſouvent parlé au Roi, qui avoit pris plaiſir de les ouir raconter ; il lui conſeilla de profiter de la réputation qu'il avoit acquis pour obtenir de l'emploi au ſervice de France, où il pourroit s'avancer aiſément, S. M. étant déja prévenue en ſa faveur ; qu'il falloit y être préſenté. 1667.

Le jour pris pour cela, il ſe rendit à Saint Germain en Laye où étoit la Cour : Sa Majeſté lui fit un accueil des plus gracieux, témoigna de voir avec plaiſir une perſonne dont on lui avoit parlé avec tant d'éloge, & le queſtionna enſuite ſur la maniere de combattre ſur mer contre les Turcs.

Le Roi écouta avec attention le récit qu'il lui en fit, lui trouva beaucoup d'eſprit & de jugement, enſuite lui dit obligeamment qu'il vouloit le fixer à ſon ſervice. Notre Chevalier répondit à Sa Majeſté qu'il ſeroit au comble de ſes vœux s'il pouvoit ſa-

1667. crifier ſa vie pour Elle. Quelques jours après il fut nommé Capitaine de Vaiſſeau.

Le voilà attaché au ſervice de France, ce qu'il avoit toujours deſiré ; mais il eût le chagrin de n'être point employé, par la poſition où il trouva les affaires.

Le Roi n'eut point cette année d'Armée navale ; il avoit dès le mois de Janvier fait la paix à Breda avec l'Angleterre, la Hollande, & le Dannemark ; il ne fut occupé qu'à faire la guerre à l'Eſpagne, à l'occaſion de la mort du Roi Philippe IV. pour les droits de la Reine de France, ſur le Duché de Brabant, les Seigneuries de Malines, d'Anvers, de la haute Gueldres, Namur, Limbourg, & les Places unies ; au-delà de la Meuſe, ſur le Hainault, l'Artois, Cambray, le Comté de Bourgogne, & le Duché de Luxembourg. C'eſt contre ces Pays que le fort de la guerre fut porté, & où Sa Majeſté fut en perſonne, & prit dans cette campagne, Bergues, Furnes, Ath, Tournay, Douay, Courtray, Oudenarde, Aloſt & Lille.

Le Chevalier de Tourville n'étant

point employé, profita de ce temps 1667.
d'oisiveté pour aller à Tourville y voir sa mere & son frere, qui eurent une grande satisfaction de le voir : il resta près d'eux le reste de cette année.

Au commencement de celle-ci, il reçut plusieurs lettres de ses amis, qui lui apprirent qu'on parloit de la paix qu'on traitoit à Aix-la-Chapelle, & du nouveau secours que le Roi avoit promis aux Venitiens, d'envoyer à Candie, qu'il y auroit une Escadre pour le transport & l'escorte. Cette nouvelle le détermina de se rendre promptement à la Cour pour tâcher d'y être employé. Sa mere & son frere auroient bien souhaité qu'il eût resté plus long-temps avec eux, mais il fallut se rendre aux bonnes raisons qu'il leur dit, & préférer son avantage à leur propre satisfaction.

Arrivé à Paris, on n'y parloit plus 1668.
de secours ni de cette Escadre, il apprit seulement que la chose étoit renvoyée, & qu'elle n'auroit point lieu cette année; il en eut un vrai chagrin, cependant il fut à Saint Germain faire sa cour pour n'être point oublié lorsqu'il seroit question de la Marine.

1668. Le Roi nomma dans ce temps-là les Marquis de Crequy, de Bellefonds, & d'Humieres Maréchaux de France. Le jour que ces Mrs. devoient prêter le serment pour leur nouvelle dignité, notre Chevalier curieux de cette cérémonie étoit dans l'antichambre de S. M. attendant le moment de la voir. Monsieur de Châteaurenaud, qui étoit un jeune Officier de Marine, s'approcha de lui pour l'engager d'aller ensemble chez leur Ministre faire leur cour.

Le Chevalier de Tourville lui répondit qu'il vouloit plutôt voir prêter le serment de fidélité à ces nouveaux Maréchaux de France. *Nous manquerons*, dit Mr. de Châteaurenaud, *notre Ministre, pour nous être amusés à voir une cérémonie qui ne doit point nous intéresser, car selon toutes les apparences, ni vous ni moi ne pouvons nous flatter de parvenir à cette suprême dignité.*

Pourquoi non, répondit notre Chevalier, *il faut pour cela avoir en vue le plus haut degré où l'on puisse monter dans la route que l'on suit; que notre ambition nous le fasse desirer avec ar-*

deur, & faire tout au monde pour nous rendre dignes de pouvoir un jour l'obtenir. 1668.

Cette maxime, dit Mr. de Châteaurenaud, *est bonne à suivre pour les gens qui servent sur terre, mais nous autres Marins nous ne pouvons nous flatter d'un pareil bonheur, & j'y compte si peu pour vous & pour moi, que je crois ne rien hazarder de vous promettre un diamant lorsque vous serez Maréchal de France; vous ne risquez rien non plus de m'en promettre autant lorsque je le serai.*

Le Chevalier de Tourville accepta la proposition. L'on a vu depuis que Monsieur de Châteaurenaud avoit tort de son peu de confiance sur sa fortune & sur celle de notre Chevalier, puisqu'ils sont parvenus tous deux à être Maréchaux de France. Dès que Mr. de Tourville le fut, Mr. de Châteaurenaud s'empressa de lui donner le diamant, comme on verra dans la suite de ces Mémoires.

Le Roi qui venoit de donner la paix à son Royaume, s'appliquoit alors à en faire goûter les fruits à ses peuples, en diminuant considérable-

1668. ment les impots. Il travailla en même-temps à rétablir la navigation ; pour cet effet il forma un gros Corps de Marine, fit construire un grand nombre de Vaisseaux, fit faire des amas considérables dans les Ports de l'Océan & de la Méditerranée, afin de se trouver en état de les armer lorsqu'il seroit nécessaire. C'étoit par des occupations si dignes que ce grand Prince profitoit de la paix, se mettant en état de se rendre redoutable dans la Guerre.

Notre Chevalier admiroit tout ce qu'il voyoit & entendoit dire du Roi : il se trouvoit au comble de ses voeux d'être au service d'un si grand Prince, & ne souhaitoit que des occasions à pouvoir lui donner des marques de son zele. Il étoit continuellement à St. Germain à solliciter pour n'être point oublié au premier armement, lorsqu'il lui arriva une nouvelle aventure.

Tous les matins il entendoit la Messe à la Chapelle du Château, avec un grand recueillement ; contre la coutume des jeunes gens, qui n'y vont le plus souvent que par habitude, moins pour prier Dieu, que pour y voir & y être vus.

Etant un jour à la tribune de cette Chapelle, accoudé sur la balustrade, 1668. priant Dieu dans ses heures, une Dame vint se mettre à genoux à côté de lui : Un moment après elle lui dit tous bas : Mr. le Chevalier voudriez-vous bien pour un moment me prêter vos heures, j'ai quelques prieres à dire, & mes gens ont oublié de me porter les miennes.

Le Chevalier de Tourville s'empressa de les lui remettre, lui disant, qu'il s'estimoit heureux d'avoir quelque chose qui pût lui être utile ; il s'apperçut qu'elle avoit un peu rougi en les recevant. Après la Messe la Dame lui rendit ses heures, le remercia, & lui dit : *J'ai marqué, Monsieur, dans ce Livre une priere qui pourra vous être utile, & devenir avantageuse si vous y avez foi, & la lisez avec de bonnes intentions.*

Il voulut lui donner la main pour l'accompagner, elle le remercia, disant qu'elle alloit rentrer dans le Château ; après son départ il fut curieux de voir la priere dont elle lui avoit parlé, il fut surpris d'y trouver le billet suivant.

1668. *Je suis charmée, Monsieur, de vous avoir rencontré dans le temps que mon cœur desiroit avec empressement de vous connoître & de s'unir au vôtre par une tendre amitié. Il m'en coûte cher à vous faire un pareil aveu; mais j'y suis entraînée par une passion des plus vives, à laquelle je n'ai pû résister.*

Vous êtes heureux de n'avoir point d'amour, vous pouvez l'être encore plus en aimant une personne qui a pour vous une vraie tendresse; l'union de deux cœurs est le bonheur le plus doux de la vie, il ne tiendra qu'à vous de l'avoir; il pourroit même vous procurer des avantages à satisfaire votre ambition; pour moi je n'en ai d'autre que d'obtenir de votre part un peu de retour aux sentimens que j'ai pour vous.

Notre Chevalier vit par ce billet que cette Dame lui en vouloit; il ne sçavoit d'où il en étoit connu, ne se souvenant point de l'avoir jamais vue ailleurs: il résolut d'abord de ne point suivre cette affaire, crainte qu'elle ne portât préjudice à son avancement; car à la Cour il est quelquefois dangereux pour un jeune homme qui veut parvenir, & qui n'a d'autre

protection que son mérite, de donner dans des intrigues galantes, qui attirent souvent par jalousie des ennemis dangereux qui vous nuisent : cela lui fit faire quelques réflexions passageres, auxquelles il ne s'arrêta pas beaucoup. 1668.

Ayant resté quelques jours sans avoir des nouvelles de sa Dame, il crut qu'elle n'avoit plus les mêmes sentimens pour lui, & que suivant les apparences, elle ne devoit point être attachée à la Cour, puisqu'il ne la voyoit nulle part. Il ne fut pas longtemps dans cette erreur.

Un matin étant dans les appartemens du Château avec un Officier de Marine, en attendant que le Roi sortît pour aller à la Messe, il vit passer la Dame en question dans un habit des plus galans & des plus riches, & la trouva beaucoup plus belle qu'elle ne lui avoit parue lorsqu'il l'avoit vue à la Chapelle.

Il demanda à l'Officier qui elle étoit, il lui répondit : *je la connois de vue seulement ; mais je sçai qui elle est, c'est Madame la Marquise de S. C. qui est Dame d'Honneur de Madame la Princesse D***, dont la beauté*

1668. *lui attire bien des amans, même du premier rang, du nombre desquels celui qui paroît le mieux traité est notre Ministre de la Marine qui en est amoureux fol; si nous pouvions avoir sa protection, nous serions surs de la faveur de ce Ministre.*

Le Chevalier de Tourville fit là-dessus de nouvelles réflexions. Il voyoit bien que la connoissance & l'amitié de la maîtresse de son Ministre pouvoit lui procurer de grands avantages & des moyens à pouvoir s'avancer : mais en même temps il avoit à craindre la jalousie de ce Seigneur, qui ne pouvoit qu'être préjudiciable à sa fortune ; il auroit volontiers pris des résolutions contraires aux sentimens de cette Dame pour lui, si son cœur, qui y étoit déja un peu sensible, ne s'y fût opposé.

Le lendemain étant à la Messe ouvrant ses heures, il fut tout étonné d'y trouver un nouveau billet ; il ne put comprendre qui pouvoit le lui avoir mis ayant ce livre dans ses poches, ce qui lui donna une grande impatience d'être hors de la Chapelle pour le lire, Le voici.

Vous ferez surpris, Monsieur, de trouver ce nouveau billet dans vos heures; mais on l'est davantage que vous n'ayez point répondu au premier : je me flattois que vous seriez sensible aux sentimens que j'ai pour vous : peut-on être indifférent à une passion si vive & si tendre, qui ne peut que vous procurer du bonheur; il n'est personne qui ne sacrifiât tout au monde pour ce qu'on vous offre; puis-je espérer un retour de votre part : point de dissimulation, ni de ces complimens que produisent la politesse, & où le cœur souvent n'est point intéressé, je ne veux rien que de sincere; point de réponse là-dessus par écrit, venez vous-même me l'apporter demain à Paris où je serai, vous me trouverez à cinq heures du soir dans la grande allée des Thuileries à vous attendre; je vous crois trop galant homme pour manquer à un pareil rendez-vous. 1668.

Ce second billet flatta beaucoup notre Chevalier, il lui fit pourtant naître quelque crainte au sujet de la jalousie que pourroit prendre contre lui son Ministre, s'il venoit à découvrir cette intrigue : son cœur se trouva

1668. combattu ; mais l'amour qui ſurmonte tous ſes obſtacles eut bientôt détruit ſes allarmes, pour lui faire ſuivre un penchant où il ſe voyoit entraîné ; il réſolut donc de ſe rendre à Paris, & d'être exact au rendez-vous.

Y étant arrivé, il trouva ſa Belle avec une autre femme qui lui donnoit le bras, qu'il comprit être une perſonne à elle ; il lui dit en l'abordant : *On n'eſt plus maître de ſon cœur quand on a le bonheur de vous voir ; je ſuis trop heureux d'avoir occaſion de vous faire connoître les tendres & reſpectueux ſentimens que j'ai pour vous.*

Je ſouhaiterois Monſieur le Chevalier, lui dit-elle, *que ce que vous me dites fut vrai, & que vous penſaſſiez de même ; car toutes mes démarches près de vous ſont autant de preuves de la ſincérité de mes ſentimens, je voudrois pouvoir me flatter de la vôtre.* En même-temps elle le conduiſit dans une allée plus écartée, où ils rencontrerent un Monſieur qui l'approcha d'un air fort reſpectueux, ce qui ſurprit le Chevalier de Tourville.

La Dame, qui s'en apperçut, tira à l'écart ce Monſieur, après lui avoir

parlé un moment le congédia, & rejoignit notre Chevalier. *La surprise*, lui dit-elle, *où vous m'avez paru être de la rencontre de ce Monsieur, m'oblige à vous instruire de quoi il est question, pour ôter tous les soupçons que vous pourriez avoir là-dessus; car je n'aurai rien de caché pour vous, dès que je pourrai me flater de vos sentimens pour moi, & de leur sincérité.* 1668.

Il répondit à ce compliment par toutes les protestations les plus tendres & les plus sinceres. *Mon cœur*, reprit elle, *qui parle pour vous, m'engage d'ajouter foi à vos promesses, & d'agir en toute confiance; pour commencer à vous en donner des preuves, je vais vous mettre au fait de tout ce qui me regarde.*

Je suis de Normandie, d'une des meilleures Noblesses de ce Pays; dès que je fus en âge d'être mariée, bien des gens s'empresserent à me plaire pour pouvoir m'obtenir; mais mon Pere & ma Mere, sans consulter mon cœur, donnerent la préférence à Monsieur le Marquis de S. C. tant par rapport à sa naissance, à ses biens, que par son rang dans le Service. La réputation qu'il

y avoit acquis, donnoit lieu à espérer qu'il
1668. *le pousseroit loin. Ce Marquis étoit amoureux de moi, se regarda comme l'homme du monde le plus heureux de m'avoir obtenue : son bonheur ne fut pas long ; car un an après notre mariage il fut tué à l'Armée.*

*Quelque temps après ma mere & moi vînmes à Paris pour recueillir les avantages que mon Mari, qui n'avoit pas laissé d'enfans, m'avoit fait dans notre contrat de Mariage, & qui m'étoient disputés par ses parens. Nous eûmes besoin de la protection de Madame la Princesse De *** auprès de qui ma mere avoit été autrefois : j'y fus présentée ; cette Princesse se prévint en ma faveur, & après nous avoir rendu de grands services pour le gain de mon Procès, lorsque nous fûmes la remercier avant notre départ, elle me demanda à ma mere pour rester auprès d'elle en qualité de sa Dame d'Honneur ; depuis que j'y suis elle m'a toujours honoré de la plus tendre amitié.*

*Dès que je parus à la Cour, j'attirai malgré moi les yeux de tout le monde : des gens du premier rang n'ont rien oublié pour me plaire. C'est le Marquis de ** Ministre*

nistre de la Marine qui a eu de moi plus d'égards, n'ayant témoigné aux autres que des rebuts, & même du mépris. 1668.

La conduite que j'ai tenue avec ce Marquis n'est point par aucune sensibilité pour lui ; mais seulement pour satisfaire aux vues intéressées de mes parens, qui souhaitent que je le ménage pour pouvoir procurer l'avancement d'un de mes freres qui sert sur mer.

Je me suis faite les plus grands efforts pour ne lui point laisser connoître le peu de goût que j'ai pour lui ; mais vous ayant vu plusieurs fois à la Comédie, où j'ai conçu pour vous une tendresse des plus vives sans pouvoir la vaincre, je résolus de n'avoir plus de ménagement pour ce Marquis, & de le sacrifier au doux penchant qui m'entraînoit vers vous.

Depuis par les informations que j'ai fait faire sur votre compte, ayant appris que vous serviez la Marine, j'ai craint que cette résolution ne vous fût préjudiciable, & que ce Ministre, qui a pour moi une passion des plus violentes, ne vous sacrifiât à son ressentiment, s'il venoit à découvrir que vous eussiez

auprès de moi la préférence sur lui; ainsi
1668. *je crois que votre repos, & par conséquent le mien, demande d'agir avec précaution & beaucoup de ménagement dans notre intrigue, pour ne point lui donner à connoître les sentimens de mon cœur pour vous, avec d'autant plus de raison, qu'il est d'une grande jalousie, & que la moindre chose lui fait ombrage.*

Il a mis à ma suite un jeune Officier de Marine, en qui il a une grande confiance, pour veiller à mes actions & à toutes mes démarches; mais cet Officier, crainte de s'attirer mon ressentiment, ne lui a jusqu'à présent rendu aucun compte de moi qu'après avoir reçu mes ordres sur ce qu'il doit dire; c'est le même Monsieur que vous venez de voir, qui m'ayant vue avec vous, m'a demandé ce qu'il devoit dire à ce Ministre.

Je lui ai répondu que vous étiez un de mes parens qui m'étoit recommandé par une de mes tantes, que vous me priez d'obtenir pour vous d'être employé dans le premier armement. Ce prétexte a toute vraisemblance, puisque nous sommes de la même Province; cependant si vos sentimens pour moi sont tels que vous

1668.

dites, & que ce Seigneur blesse la délicatesse de votre amitié, je suis prête à vous le sacrifier.

Non Madame, lui dit le Chevalier, *au contraire, j'ose vous supplier en grace, & au nom de cette même amitié dont vous me flattez, d'exécuter ce que vous avez résolu; votre tranquillité, la mienne, & la sûreté de notre commerce l'exigent, ce qui m'est plus cher encore que mon avancement, que je sacrifierois volontiers pour vous plaire.*

La Marquise charmée des dispositions de son nouvel amant, l'assura qu'elle n'auroit jamais dans toutes ses démarches d'autres personnes en vue que lui. Ils resterent encore quelque temps ensemble pour prendre les mesures nécessaires à cacher leurs amours. Il fut résolu qu'il la viendroit voir, quelquefois publiquement en qualité de parent; mais que comme amant, il ne la verroit qu'aux lieux qu'elle auroit soin de lui indiquer: après quoi ils se séparerent.

Notre Chevalier de retour à Saint Germain continuoit à y faire sa cour pour ne perdre point de vue son

1668. deſſein, qui étoit d'être employé au premier armement; il avoit ſoin en même-temps de voir quelquefois la belle Marquiſe. Y ayant été un jour comme parent, il y trouva ſon Miniſtre, à qui cette Dame le préſenta en qualité de couſin, le pria inſtamment de le favoriſer & de le protéger, pour qu'il ne fut pas oublié dans les occaſions.

Cette priere fut un ordre pour ce Miniſtre. Le Chevalier de Tourville ne tarda point à en reſſentir les effets, car deux jours après étant dans ſon antichambre avec quantité d'Officiers de Marine qui attendoient, tout comme lui, que ce Seigneur parut pour lui faire leur cour; en ſortant de ſon cabinet il apperçut notre Chevalier, l'appella, & lui dit qu'il pouvoit compter non-ſeulement ſur ſa protection, mais même ſur ſon amitié, qu'il ne laiſſeroit échapper aucune occaſion ſans lui en donner des marques; & l'ayant tout de ſuite tiré en particulier, lui remit une lettre qu'il le pria de donner en mains propres à ſa couſine.

Le voilà donc confident & rival de ſon Miniſtre, deux qualités bien oppoſées l'une à l'autre. Dès qu'il eut cette lettre il ne put ſe défendre d'un peu de jalouſie, dans le doute que ce Seigneur fut mieux que lui dans le cœur de la Marquiſe. Il auroit ſouhaité de s'en éclaircir par la lecture de cette lettre; mais il n'oſa la décacheter, il y avoit trop peu de temps qu'il connoiſſoit cette Dame pour pouvoir prendre une pareille liberté. 1668.

Il fut chez elle, & la trouva à ſa toilette : dès qu'il entra, la femme de chambre fut renvoyée. Etant ſeuls il lui rendit compte de ce que lui avoit dit le Marquis de **, lui remit en même-temps ſa lettre; la Marquiſe ne voulut pas la recevoir de ſes mains qu'il ne l'eût décachetée & lue. Notre Chevalier ſenſible à cette marque d'amitié, voulut s'en excuſer par délicateſſe; mais l'ayant pris ſur un ton à devoir être obéie, il l'ouvrit, & lut ce qui ſuit.

Vous avez, Madame, la bonté & la complaiſance depuis long-temps de ſouffrir mes reſpects, d'écouter mes plaintes & mes ſoupirs; mais je n'ai

1668. *pû encore parvenir au bonheur de ſçavoir ſi vous y êtes ſenſible, votre ſilence là-deſſus marque une grande indifférence pour mes ſentimens; ſi cela eſt, je ſuis l'homme du monde le plus à plaindre, mon malheur eſt d'autant plus grand que mon amour pour vous eſt extrême, je ne puis y ſurvivre, vous pouvez m'ôter ou me donner la vie, décidez de mon ſort je vous en conjure, & ayez pitié de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné.*

Après cette lecture, la Dame demanda au Chevalier ce qu'il ſouhaitoit qu'elle répondit, ne voulant le ménager qu'en vue de ſon avancement & nullement pour flatter ſa paſſion, & le pria de lui dicter la réponſe: il s'en défendit avec toute la politeſſe convenable, ce qui obligea la Marquiſe à l'écrire ſeule. La voici.

Mon cœur ne s'engage pas ſi aiſément que le vôtre, il peſe un peu plus les choſes, & ne veut rien faire dont il puiſſe ſe repentir; vous ſavez de quelle maniere ſont traités vos rivaux, vous convenez de la complaiſance que j'ai à écouter vos plaintes, tenez-vous-en là; on perd ſouvent tout en voulant trop

avoir ; je ne veux ni flater, ni déséspérer votre passion pour moi ; si elle est à l'épreuve de la constance des amans des premiers siecles, vous pourrez à la fin me toucher de reconnoissance ; profitez de ce conseil, & soyez assuré que dans mes résolutions, je suis plus ferme & plus constante que vous ne l'êtes peut-être dans vos amours. 1668.

La Marquise donna cette lettre au Chevalier de Tourville, qui fut tout de suite la remettre au Ministre ; il l'en remercia très-poliment, en lui renouvellant ses promesses.

Dans cette année le Roi fit la paix avec l'Espagne qui fut signée à Aix-la-Chapelle. Par cette paix les Places que S. M. avoit prises l'année derniere lui resterent, à l'exception de la Franche-Comté qui fut rendue à l'Espagne.

Au commencement de la nouvelle année on parla de nouveau du secours considérable que le Roi devoit envoyer à Candie avec une Flote pour le transport ; ces bruits n'étoient point sans fondement. Le Pape Clement IX. sollicité par les Venitiens en prioit instamment le Roi pour dégager cette 1669.

1669. Ile que les Turcs assiégeoient depuis vingt-quatre ans.

Sa Majesté voyoit bien qu'il étoit comme impossible de pouvoir faire lever le siege d'une place attaquée par le Grand-Visir en personne, à la tête de quarante mille Turcs; mais pour donner des marques de la part qu'elle prenoit aux intérêts de la Chrétienté, & de l'émulation aux autres Princes Chrétiens, elle promit d'y envoyer un corps de six mille hommes; il en donna le commandement au Duc de Navailles, & le Duc de Beaufort, Amiral de France, fut nommé pour commander la Flote qui devoit transporter ces troupes.

Dès que la nouvelle fut sûre, le Chevalier de Tourville fit agir sa nouvelle Maîtresse auprès de son Ministre pour n'être point oublié; mais il n'eut pas besoin de ce secours: Le Roi nommant les Capitaines & les Vaisseaux qui devoient composer cette Flote, se souvint de notre Chevalier, & dit au Ministre de la Marine: *Le Chevalier de Tourville a remporté bien des avantages considérables contre les Turcs, il sçait la maniere de les combattre;*

combattre ; il est bon qu'il soit de cette expedition : Il le nomma tout de suite pour monter un des Vaisseaux, ce qu'il apprit le jour même par ce Ministre, qui lui rapporta les propres discours de S. M. 1669.

Il courut d'abord chez la Marquise de S. C. pour lui apprendre cette nouvelle qu'elle sçavoit déjà ; car le Marquis de** la lui avoit apprise pour s'en faire un mérite auprès d'elle ; la pensée de son départ l'affligea, elle avoit souhaité qu'il fut employé, mais son cœur ne pouvoit consentir à cette séparation ; ils prirent pourtant ensemble de justes mesures pour se donner de leurs nouvelles.

La veille de son départ il fut prendre congé de la belle Marquise, qui s'attendrit, & soulagea son affliction par des larmes pour nôtre Chevalier ; s'il ne lui donna pas de ces marques exterieures, il n'y fut pas moins sensible ; crainte d'y succomber, il brusqua l'adieu : de là il fut chez le Ministre prendre ses ordres, & tout de suite chez le Duc de Beaufort Amiral, qui devoit commander la Flote.

Il partit le 3. May de Paris. Arrivé

1669. à Toulon, son premier soin fut de faire mettre en état le Vaisseau qu'il devoit monter, & de le pourvoir de tout ce qu'il pouvoit avoir besoin; cependant il arrivoit tous les jours des troupes destinées pour Candie.

Monsieur de Navailles, & le Duc de Beaufort y arriverent le 31. May. Ce premier fit tout de suite la revue des troupes de transport qui consistoient en 12. Régimens d'Infanterie, un détachement de 50. Mousquetaires du Roi, un autre des Gardes Françoises. Le Duc de Beaufort fit aussi celle des troupes de la Marine, & des équipages de la Flote. Il avoit reçu en arrivant à Toulon un Bref de sa Sainteté, qui le déclaroit Généralissime de ses troupes.

On commença le lendemain l'embarquement, qui étant fait le 4. on mit le 5. Juin à la voile. La Navigation fut si heureuse qu'ils arriverent devant Candie le 19. du même mois.

A leur arrivée, Morozini Capitaine Général des Vénitiens qui commandoit dans la Place, les fit saluer de toute son Artillerie; ensuite il envoya faire compliment au Duc de Beaufort,

& à Monsieur de Navailles, & lui demander en même-temps des troupes pour monter la Garde la nuit de ce même jour. 1669.

Monsieur de Navailles mit pied à terre, fut voir ce Général, & visita ensuite les deux attaques. Il trouva celle du Bastion St. André fort avancée, y ayant plus de trois mille Turcs logés dessus; à celle du quartier de la Sabionniere les Infideles avoient conduit la tranchée jusques au pied d'un Bastion où ils avoient fait une bréche où pouvoient passer trente hommes de front, quoique les assiégés n'eussent là aucun retranchement.

Il fut ensuite reconnoître la position du corps d'Armée des Turcs; il remarqua que le gros de leurs troupes étoit posté au quartier Saint André, & qu'à celui de Sabionniere qui étoit fort éloigné il n'y avoit que dix mille hommes. Voyant qu'il étoit absolument nécessaire de rendre le Port libre, il ne trouva point d'autre moyen que d'attaquer les Infidéles à ce dernier quartier, parce qu'en chassant les Turcs de cette attaque qui étoit du côté de la mer, & qui n'avoit

1669. été formée que pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Ville, il y auroit ensuite plus de facilité à attaquer le quartier de Saint André. Il s'apperçut en même-temps que les Turcs se retranchoient vivement de ce côté-là, qu'ils y avoient déja élevé deux redoutes, ce qui le détermina de plus en plus d'en presser l'attaque avant qu'ils eussent rassemblé leur Cavalerie qui étoit dispersée.

Il en parla au Général Morozini, qui lui promit trois mille hommes. L'attaque résolue, Monsieur de Navailles voulant surprendre les ennemis, pressa si fort le débarquement des troupes de France, que le lendemain elles mirent pied à terre. Ayant donné les ordres nécessaires, il demanda au Général Morozini les trois mille hommes qu'il avoit promis, qu'il refusa, sous le prétexte de ne vouloir point affoiblir sa Garnison.

Le Duc de Beaufort y suppléa par quinze cent de la Marine qu'il lui donna, & promit de faire canonner les deux attaques des Turcs par les Vaisseaux du Roi. Nonobstant le refus du Général Vénitien, Monsieur

de Navailles voyant l'état désespéré où étoit la Place, & qu'il n'y avoit nul autre moyen de la sauver, se détermina à exécuter son projet. 1669.

Dès-qu'il fut nuit il alla dans une Chaloupe pour découvrir le Camp ennemi par le derriere, où il avoit résolu de les attaquer, & fut ensuite reconnoître le Fort Demetry, par lequel il vouloit faire sortir les troupes : il forma ensuite sa disposition dans l'ordre suivant.

Le corps de Bataille fut posté sur une hauteur entre les deux Camps des ennemis, pour en empêcher la communication, il mit entre la premiere & seconde ligne les 50. Mousquetaires du Roi, & les cent Officiers réformés pour s'en servir dans le besoin.

Les troupes de la Marine, à la tête desquelles le Duc de Beaufort voulut combattre malgré toutes les remontrances que lui fit Mr. de Navailles pour l'en détourner, sortirent par la gauche de la Sabionniere, où l'on avoit pratiqué deux ouvertures pour faciliter la sortie. Ce Général avoit pris aussi des justes précautions pour

1669. la retraite en cas qu'on y fut forcé par le grand nombre d'ennemis ; il avoit placé plusieurs piéces de canon dans le Fort Demetry, & posté deux Bataillons des Vaisseaux à cinquante pas de la Contrescarpe.

Le Duc de Beaufort avoit pris avec lui tous les Officiers subalternes de la Flote, sans avoir voulu permettre que les Capitaines quittassent leur bord, ce qui empêcha le Chevalier de Tourville d'être de cette attaque, dont il fut fort fâché.

Toutes choses ainsi disposées, Mr de Navailles fit sortir les troupes par ces deux ouvertures. Leur ayant recommandé l'ordre & le silence, elles marcherent une partie de la nuit ; passerent un défilé assez près des ennemis sans être découverts, se mirent ensuite en bataille dans une petite plaine où ils arriverent à la pointe du jour.

Les premieres troupes qui ne se trouverent qu'à la portée du mousquet des ennemis, marcherent droit à eux malgré le grand feu qu'ils essuyerent : ils commencerent à donner avec tant de vigueur, que tout ce

qu'on attaqua fut renversé; la plus grande partie des Turcs se retira en désordre sur une montagne voisine, un grand nombre se jetta dans la mer, & le reste prit la fuite. 1669.

Le Duc de Beaufort accompagné du Chevalier de Villarceau, voyant les ennemis en déroute, crut la victoire assurée. Ne se jugeant plus nécessaire dans son poste, le quitta pour joindre Monsieur de Navailles: en chemin il rencontra un gros de Turcs qui pressoit quelques troupes Françoises, les combattit avec beaucoup de valeur; mais ayant été abandonné par les siennes, l'on n'a jamais pû sçavoir ce qu'il étoit devenu.

Cependant il y avoit plus de deux heures que les François s'étoient rendus maîtres de ce quartier, lorsqu'il arriva un accident qui renversa tous ces avantages, qui auroient, selon les apparences, procuré la levée du siége; le feu prit par hazard aux poudres d'une batterie abandonnée des ennemis, qui fit perir quantité de soldats & d'Officiers, & rompit l'ordre des compagnies, des Gardes qui étoient en bataille.

1669. Les Turcs s'en apperçûrent de la Montagne, où ils s'étoient retirés. Voyant venir à leur secours plus de vingt Bannieres, ils reprirent cœur & marcherent contre les François : Mr. de Navailles les envoya charger par la Cavalerie qui plia d'abord. Il y fut lui-même, les repoussa, & regagna sur eux le terrein qu'ils avoient déja pris ; mais les ennemis étant revenus à la charge avec un nouveau secours, investirent notre corps de reserve, ce qui mit nos Troupes dans une si grande allarme, qu'elles se retirerent en desordre avec pricipitation. Mr. de Navailles voyant qu'il ne lui étoit pas possible de les rassûrer, encore moins de les retenir, fit battre la retraite. Cette action se passa le 25. Juin.

Elle auroit eu tout le succès qu'on en esperoit, si le Général Morozini eût fourni les troupes qu'il avoit promis, ou que du moins il eût occupé les Turcs du côté de Saint André pour faire diversion ; le temps ne fut pas moins contraire, car il empêcha que les Vaisseaux du Roi pûssent canonner les ennemis.

Depuis il y eut plusieurs petites actions, où les Infidéles eurent toujours l'avantage par rapport à leur grand nombre ; les François n'étant point soûtenus par les Vénitiens. 1669.

Des six mille hommes que Monsieur de Navailles avoit amenés de France, il n'en restoit plus que 2500. en état de combattre ; Monsieur de Vivone Général des Galeres, qui commandoit la Flote depuis la mort prétendue du Duc de Beaufort, le faisoit avertir chaque jour, que les troupes diminuoient, & que l'Armée Navale, aussi bien que celle de terre, étoit en danger de périr si l'on demeuroit plus long-temps.

Sur ce rapport, Monsieur de Navailles l'envoya prier d'assembler les Officiers de Marine, pour sçavoir au juste ce qui restoit de vivres sur les Vaisseaux & Galeres, & par quels moyens on pourroit s'en procurer : il fut reconnu qu'à peine y en avoit-il assez pour le retour des Bâtimens & des troupes. Il n'y eût plus d'autre parti à prendre que de les embarquer au plutôt. Ce fut sur la fin du mois

1669. d'Août que l'Armée du Roi mit à la voile pour retourner en France.

Quoique le Général Vénitien eût reçu par le secours que le Duc de la Mirandole amena, autant de Troupes que Mr. de Navailles en avoit ramené, il ne laissa pas que de se rendre par capitulation deux jours après notre départ, c'est-à-dire, le 30. Août; ce qui prouve, comme Mr. de Navailles l'avoit appris, qu'il avoit résolu depuis long-temps de rendre la Place.

Le Roi avoit préparé un nouveau secours pour Candie, lorsqu'il apprit que les Vénitiens l'avoient rendue; & fait la paix avec la Porte. Il le contremanda.

La Flote arrivée à Toulon, on y débarqua les troupes, qui furent envoyées à leur destination, suivant les ordres de la Cour. Le Chevalier de Tourville y trouva une Lettre de la Marquise de S. C. qui étoit fort allarmée de n'avoir pas de ses nouvelles; il lui répondit pour lui apprendre son retour & son impatience de la revoir.

Il partit bien-tôt après de Toulon pour se rendre à la Cour où son pre-

mier soin fut d'aller voir sa belle Marquise, qu'il trouva toujours avec les mêmes sentimens pour lui. 1669.

Il se passa à Paris dans ce même temps une chose des plus singulieres, dont on ne voit guere d'exemple dans l'Histoire, s'agissant d'un Roi devenu Abbé, qui fait sa premiere entrée dans son Abbaye. C'est de Cazimir Roi de Pologne dont on veut parler.

Après la mort de la Reine son épouse, il songea à descendre du Trône, & à se retirer, soit pour penser avec moins de distraction à son salut, soit qu'ayant été ci-devant engagé dans un Ordre Religieux, il voulut mourir dans un état plus conforme à celui où il s'étoit donné à Dieu. Détrompé des grandeurs du monde, il abdiqua sa Couronne.

Ce Prince avoit gouverné & défendu son Royaume avec beaucoup de sagesse & de valeur. Il s'étoit trouvé à 22. Batailles dont il en avoit gagné plusieurs. Dès qu'il eut quitté sa Couronne; il demanda un azile au Roi de France, qui est en coutume d'en donner aux Têtes couronnées. S. M. lui donna non-seulement la retraite

1669. qu'il désiroit, mais encore l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez, avec deux autres, ausquelles Elle joignit dix mille écus de pension. Ce fut le 4. de Novembre de cette année que ce Prince fut reçu à son Abbaye. Notre Chevalier fut curieux d'assister à une Reception si extraordinaire.

N'étant point employé de cette année, il la passa à la suite de la Cour, où il prit part aux fêtes galantes que le Roi donna ; & où la belle Marquise brilla autant par sa beauté que par ses graces.

L'Empereur, le Roi d'Espagne & la Hollande ayant fait une triple alliance, qui paroissoit devoir être contre la France, Sa Majesté songea à prendre des moyens pour empêcher que le Roi d'Angleterre n'entrât dans cette alliance.

Pour cet effet *Madame* Belle-Soeur du Roi d'Angleterre partit pour cette négociation. Elle s'embarque à Calais pour se rendre à Douvre où le Roi son frere qui l'aimoit tendrement l'attendoit. Après avoir obtenu de lui qu'il n'entreroit point dans aucune alliance contre la France, & qu'il ne

ſe détacheroit jamais de ſes interêts, elle s'embarqua au mois de Juin pour revenir à Paris. 1670.

Lorſque *Madame* partit pour l'Angleterre, le Roi entreprit le voyage de Flandres avec toute ſa Cour. Il partit de Saint Germain-en-Laye au commencement du mois de May. Il fut à Oudenarde, à Courtray, à Liſle, à Dunkerque & à Gravelines. Ce voyage allarma d'abord les Hollandois & les Eſpagnols; mais leur crainte fut bien-tôt diſſipée, par l'aſſurance que S. M. leur fit donner, qu'elle n'avoit aucun deſſein contr'eux.

Le Chevalier de Tourville ſuivit le Roi dans ce voyage, pendant lequel Sa Majeſté lui fit l'honneur de s'entretenir pluſieurs fois avec lui, ſur-tout à Dunkerque au ſujet de la Marine, où l'entretien dura plus d'une heure. Sa Majeſté dit enſuite qu'elle n'avoit trouvé perſonne dont la converſation lui eût fait plus de plaiſir, & qui eût l'eſprit plus juſte que ce Chevalier.

La Cour revenue à St. Germain, fit une perte qui affligea tout le Royaume. Ce fut *Madame* Belle-Sœur du Roi, qui de retour d'Angleterre mour-

1670. rut à St. Cloud le 30. de Juin agée de 26 ans. On prétendit que sa mort fut causée par un bain qu'elle prit mal-à-propos. C'étoit une des plus belles & des plus aimables Princesses de l'Europe, remplie de mérite & d'excellentes qualités, dont la perte causa un deuil universel à la France.

La Renommée avoit porté si loin les actions héroïques du Roi que les Souverains les plus éloignés envoyerent à S. M. des Ambassadeurs pour lui marquer l'estime & la considération particuliere qu'ils avoient pour sa personne.

Sur la fin de cette année il en arriva un envoyé par le Roi Darda, un des plus puissans Princes de la Guinée. Il venoit proposer au Roi un Traité de Commerce avec les François, qui étoient établis dans les Isles de la Martinique, & faire des offres à S. M. de ses ports, & de son amitié, lui demandant la sienne.

Le Roi sur son Trône dans la Gallerie des Thuileries reçut cet Ambassadeur, qui ne parut devant lui que prosterné.

S. M. qui avoit résolu de déclarer la guerre aux Hollandois pour des raisons de mécontentement qu'elle avoit contre cette République, fût occupée toute cette année à prendre les précautions nécessaires pour éxécuter son projet; elle fit des augmentations considérables dans ses troupes, recrûta celles qui étoient sur pied, fit faire de grands Magasins de vivres & de munitions de guerre, fit travailler dans tous les Ports à construire & à équiper des Vaisseaux pour avoir une grosse Armée Navale. 1671.

Le Roi voulant voir par lui-même l'état de ses troupes & de ses Places, se rendit en Flandres, où il fit la revue des unes, & visita les autres: il alla à Dunkerque qu'il trouva en bon état, ensuite à Ath que Monsieur de Vauban fortifioit.

Les Hollandois voyant que tous ces préparatifs de guerre ne pouvoient que les regarder, ordonnerent à leur Ambassadeur en France de s'en éclaircir: il exposa au Roi les alarmes que la République avoit des mesures que S. M. faisoit prendre pour la guerre. Le Roi lui répondit qu'il n'avoit à ren-

dre compte de ſes actions qu'à Dieu
1671. ſeul.

Cette réponſe confirma les Hollandois dans leurs alarmes, & dès-lors la République ſongea à ne rien oublier pour ſe mettre en état de défenſe. Elle implora pour cela le ſecours de ſes Alliés, fit tout ſon poſſible pour former des nouvelles ligues contre la France, & travailla ſans relâche à équiper une puiſſante Flotte.

Cependant le Roi qui avoit fait alliance l'année précédente avec le Prince Palatin du Rhin, la cimenta cette année par le Mariage de *Monſieur*, avec la Princeſſe Elizabeth, qui fut célébré à Châlons-ſur-Marne.

En même-tems, il fit négocier auprès de l'Empereur & des Princes de l'Empire pour les engager à demeurer dans la neutralité, les aſſurant du déſir qu'il avoit de maintenir le Traité de Weſtphalie.

L'Empereur dont les troupes étoient occupées en Hongrie contre les Turcs, ne voulut pas s'attirer une nouvelle guerre du côté du Rhin, n'étant d'ailleurs pas fâché que les Hollandois fuſſent un peu humiliés, ayant des

ſujets

sujets de mécontentement contre eux : 1671.
Il écouta les propositions que le Roi lui fit faire par le Commandeur de Grimonville son envoyé à Vienne, & conclut avec lui une alliance de paix. Par ce Traité l'Empereur promettoit de ne point assister les Hollandois, pourvû que S. M. T. C. ne fit aucune entreprise sur les terres de l'Empire.

Le Roi de Suede avoit fait alliance avec eux ; mais, pour détacher ce Monarque des intérêts de cette République, Sa Majesté envoya à Stocholm le Marquis de Pompone, qui ménagea si bien l'esprit du Roi Charles XI. & de ses Ministres, qu'il les engagea à faire un nouveau traité avec la France.

S. M. mit aussi dans ses intérêts les Ducs de Savoye, d'Hanover, & de Wittemberg ; il n'y eut que la Cour d'Espagne, qui par jalousie rejetta les propositions qui lui furent faites.

Le Chevalier de Tourville étoit dans ce temps-là à Saint Germain, occupé à faire sa cour, & à solliciter d'être employé dans la nouvelle guerre qui alloit se déclarer ; il lui arriva alors une aventure qui fallit lui couter cher.

Son intrigue avec la Marquise de
1671. S. C. continuoit toujours ; mêmes ardeurs & mêmes passions l'un pour l'autre ; il la voyoit fréquemment en public, & en particulier, soit comme prétendu parent, ou comme amant. Le Marquis de** Ministre de la Marine toujours amoureux de cette Dame, se confioit à notre Chevalier, comptant qu'il engageroit enfin cette Dame d'être sensible à sa passion.

Il avoit jusqu'alors si bien ménagé les choses, que son Ministre n'avoit encore eû aucun soupçon sur son compte. Dans ce temps-là cette Dame vint à perdre son frere qui étoit dans le Corps de la Marine, qui mourut d'une chûte de Cheval. On a déja vu comme elle ne ménageoit ce Ministre que par le conseil de ses parens, pour procurer l'avancement de ce frere, & en dernier lieu par rapport au Chevalier : Son frere mort, elle n'eut plus que celui-ci en vue auprès de ce Seigneur.

Sa Mere étant venue à la Cour pour la voir, lui représenta que son frere n'étant plus, les raisons qui l'avoient engagée de souffrir le Marquis de**,

cessant par-là, elle se feroit un tort infini de recevoir davantage ses visites, qu'il falloit au plutôt l'éloigner d'auprès d'elle, pour convaincre le Public, que si elle avoit eu des égards pour lui, ce n'étoit point par aucun attachement, mais seulement par rapport à son frere, puisqu'à sa mort elle avoit cessé de le voir. 1671.

Le peu de goût de cette Dame pour ce Ministre l'auroit portée volontiers à suivre ce conseil, si l'intérêt qu'elle prenoit pour notre Chevalier ne s'y fût opposé; cependant pour mieux cacher ses sentimens à sa Mere, elle résolut de lui faire froide mine tant qu'elle seroit près d'elle, & de lui faire pourtant sçavoir pour ne le point cabrer, qu'elle avoit de fortes raisons pour en agir ainsi jusques au départ de sa Mere. Elle avertit en même-temps notre Chevalier de ne la plus voir chez elle publiquement.

Le Marquis de** s'apperçut bientôt de ce changement. Ce que lui fit dire la Marquise ne le rassura pas, il craignit que ce ne fût un prétexte de sa part, ou que cette Mere ne restât trop long-temps près de sa fille. In-

1671. quiet de cette pensée, craignant d'être privé trop long-temps de voir ce qu'il aimoit avec tant de passion, il se flatta que s'il pouvoit gagner les bonnes graces de la Mere, la fille ne refuseroit plus de le recevoir chez elle, & le verroit du même œil que ci-devant.

Dans cette idée ayant rencontré un jour cette Dame dans les appartemens du Château, il l'approcha, en lui disant : *Madame, la perte que vous avez faite de Monsieur votre fils m'a été aussi sensible qu'à vous ; car j'avois projetté de l'avancer, & je perds par-là l'occasion de vous donner des marques de l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde.*

Je sçai, Monsieur, lui dit-elle, *les bonnes intentions que vous aviez pour lui, & toutes les obligations que nous vous avons à ce sujet ; je voudrois être en état de pouvoir vous en marquer ma sensibilité, & toute ma reconnoissance.*

Je puis vous assurer, Madame, reprit-il, *que je n'aurai jamais de plus grand plaisir que de pouvoir vous être utile, & vous marquer mon zéle & mon attachement pour vous & pour toute votre*

famille, j'espere de vous en donner bien-tôt des preuves, en la personne d'un de vos parens, qui est dans le corps de la Marine, pour lequel on m'a dit que vous vous interessiez beaucoup. 1671.

Je vous suis bien obligée, Monsieur, répondit cette Dame, *de vos généreuses bontés pour moi; mais je ne sçache pas avoir aucun parent qui soit dans ce corps-là. C'est de Mr. le Chevalier de Tourville,* lui dit-il, *dont je veux parler, qui est Capitaine de Vaisseau, qui a beaucoup de mérite, & donne de grandes espérances.*

Vous me surprenez, dit-elle, *je ne connois point ce Mr. & je puis vous assurer qu'il vous en a imposé, s'il vous a dit être de mes parens.* Ce Seigneur surpris de ce que lui disoit cette Dame, qui lui parloit avec un air de sincerité dont il ne pouvoit douter, comprit d'abord qu'on ne lui avoit pas dit vrai, & soupçonna quelque mystère caché de la part de la Marquise de S. C. qu'il résolut d'approfondir. On vint l'avertir dans ce moment que le Roi le demandoit, ce qui l'obligea de prendre congé de cette Dame.

1671. De retour chez lui, il réfléchit sur la conversation qu'il venoit d'avoir avec la Mere de la Marquise; il fut persuadé que le Chevalier n'étoit point son parent, & qu'elle ne l'avoit dit tel, apparemment que pour cacher les sentiments qu'elle avoit pour lui.

Ces motifs étoient assez pressans pour lui donner de la jalousie. Quoiqu'amant passionné & irrité d'avoir été dupé jusqu'à ce point, il voulut pourtant, avant que de prendre aucune résolution, approfondir la vérité de ses soupçons: pour cet effet il s'adressa à l'Officier de Marine, qui avoit toute sa confiance, à qui il ordonna d'examiner de près les démarches du Chevalier de Tourville, & de l'instruire exactement de tout ce qu'il pourroit découvrir de son intrigue avec la Marquise de S. C.

Cependant la Mere surprise de ce que lui avoit dit le Marquis de** du Chevalier de Tourville, en rendit compte à sa fille, & lui demanda qui étoit ce Chevalier, & si elle avoit fait croire au Ministre de la Marine qu'il étoit de leurs parens. La Marquise ne put soutenir cet interrogat

sans rougir : heureusement pour elle sa mere ne s'en apperçut pas ; revenue à elle, elle lui répondit que véritablement elle avoit oui parler de ce Chevalier avec éloge ; mais qu'elle ignoroit cette parenté, sans doute imaginée par ce Seigneur, pour avoir un prétexte à renouer commerce avec elle, faisant voir par-là son zéle pour leur service : La mere n'approfondit pas davantage la chose. 1671.

Il n'en fut pas de même de la part du Ministre, qui fut informé par l'Officier qu'il avoit commis, que notre Chevalier n'alloit plus chez la Marquise de S. C. ; cela le surprit, & lui fit soupçonner quelque entrevue secrette ; sur quoi, il lui ordonna de veiller de plus près à leur conduite, ce qui fut éxécuté très-exactement de la part de l'Officier.

Un soir que notre Chevalier sortoit de chez la Marquise enveloppé dans un manteau pour n'être point reconnu, quoiqu'il fit une nuit fort obscure, son valet-de-chambre l'avertit qu'il étoit suivi, & que dans le temps qu'il étoit dans la rue à l'attendre, il avoit vû une personne qui avoit passé &

1671. repassé plusieurs fois devant la maison de la Marquise ; que la même personne s'étoit depuis peu mise en embuscade à deux portes plus bas. Sur cet avis le Chevalier lui ordonna de le suivre à quatre pas de distance, & d'avoir attention à remarquer si cet homme le suivroit toujours ; parce qu'il alloit faire plusieurs détours pour le dérouter.

Après avoir passé dans plusieurs rues, le valet-de-chambre lui ayant dit que cet homme les serroit toujours de bien près, notre Chevalier impatient revint sur ses pas & fut droit à lui pour demander ce qu'il vouloit de lui, & pourquoi il le suivoit ainsi : il lui répondit que le chemin étoit public, qu'il alloit où il lui plaisoit, & qu'il n'avoit à rendre compte de sa conduite à personne, encore moins à lui.

Je ne vous demande point compte de votre conduite ; lui repliqua le Chevalier, *mais seulement que vous ne me suiviez pas, car si vous continuez à le faire vous pourriez vous en repentir.....* *Moi, m'en repentir*, répondit cet homme, qui mit en même-temps l'é-

pée,

pée à la main. Notre Chevalier jetta vîte son manteau, qui auroit pû l'embarrasser, & tirant la sienne, fondit sur lui avec tant d'ardeur, qu'au premier coup qu'il lui porta il l'étendit par terre. Le croyant mort, il reprit son manteau, & se retira en diligence à son logis. 1671.

Cet homme blessé étoit ce même Officier qui avoit été chargé par le Marquis de ** de veiller aux démarches du Chevalier de Tourville. Ce blessé un peu revenu à lui, se traina chez un Chirurgien où il se fit panser, & de là porter chez lui.

Le Marquis de ** fut bien-tôt instruit de toute l'aventure, & par-là convaincu de l'intrigue de notre Chevalier avec la Marquise : piqué au vif, il résolut de s'en venger, tant contre l'un que contre l'autre.

Le Chevalier de Tourville impatient de sçavoir si le Ministre avoit connoissance de cette affaire, résolut pour s'en éclaircir d'aller chez lui le lendemain sous prétexte de lui faire sa cour, & le solliciter afin de découvrir ses sentimens pour lui ; & s'il étoit instruit de ce qui s'étoit passé la nuit d'auparavant.

Arrivant dans l'antichambre de ce
1671. Ministre, il entendit qu'on y parloit d'un Officier de Marine qui avoit été de nuit blessé dans la rue de Saint Germain en se battant; mais on ne sçavoit point par qui, ni à quel sujet. Le Chevalier de Tourville, affecta d'être surpris de cette nouvelle, demanda le nom de l'Officier, qu'on lui dit; on lui apprit en même-temps que sa blessure n'étoit pas dangereuse, & qu'il ne risquoit rien.

Le Marquis de ** ayant paru dans ce moment pour aller chez le Roi, tous les Officiers s'empresserent pour lui faire leur cour & leurs demandes: notre Chevalier se trouvant plus près de lui que les autres, fut le premier qui le pria d'avoir la bonté de se souvenir de lui lorsqu'il seroit question de l'Armement. *Oui Monsieur*, lui répondit, en le regardant fiérement, & d'un air faché, *je me souviendrai de vous, & plus que vous ne souhaitez.*

Le Chevalier de Tourville, comprit & sentit tout le sens de ces paroles, qui marquoient un homme extrêmement piqué contre lui; dès lors il se crut perdu sans ressource, ne

voyant pas grande apparence de pouvoir être employé ayant son Ministre contraire. Il fut fâché d'avoir donné dans une intrigue qui alloit lui porter un préjudice si notable ; mais il ne désespéra pourtant pas de sa fortune, & du pouvoir de sa belle Marquise sur son Ministre, surquoi il fonda toutes ses espérances. 1671.

Le Marquis de ** qui vouloit se venger de la Marquise de S. C. avant d'exécuter son dessein sur le Chevalier de Tourville, résolut de lui écrire une lettre pleine de reproches & de menaces, pour qu'elle ne pût ignorer d'où partiroient les coups qu'il prétendoit lui porter. Voici cette lettre.

Je ne suis plus surpris, Madame, que vous n'ayez pas été sensible à la tendre passion que j'avois pour vous, elle étoit trop respectueuse & trop délicate pour être de votre goût ; il vous faut des amans qui puissent vous faire leur cour au grand jour, sous prétexte de parenté, & passer près de vous la nuit en secret ; cela s'appelle faire l'amour dans les formes, & en même-temps sçavoir faire des dupes ; je ne suis fâché que d'avoir été la vôtre,

1671. *& d'avoir perdu mon temps près de vous, mais je sçaurai le réparer à vos dépens, car je ne vous oublierai qu'après avoir satisfait au ressentiment que j'ai contre votre mauvais cœur, & vos indignes procédés envers moi.*

Cette lettre fut envoyée à la Marquise de S. C. avec ordre seulement de la remettre à la premiere personne qu'on trouveroit chez elle. Lorsqu'on la porta, la Marquise étoit à la promenade avec Madame la Princesse de ***; on la remit à la femme-de-chambre de la mere, qui la rendit au même instant à sa maîtresse, lui disant, qu'elle venoit de la part de Mr. le Marquis de **, pour Madame sa fille.

Cette mere qui eut la curiosité de voir ce que c'étoit, décacheta la lettre, & après l'avoir lue & relue plusieurs fois, elle vit que ce Ministre avoit été amoureux de sa fille, mais qu'elle n'y avoit point répondu; elle comprit aussi que cet amant favorisé dont il parloit, devoit être le Chevalier de Tourville, que le Marquis lui avoit dit être leur parent. Mais ce qui lui faisoit le plus de peine,

c'étoient les menaces de ce Marquis dont elle craignoit le ressentiment. 1671.

Dès que la Marquise fut de retour chez elle, sa Mere la fit appeller en particulier, & lui remit cette lettre; elle n'ignoroit pas la jalousie de ce Seigneur, d'ailleurs le Chevalier de Tourville l'avoit déja prévenue par une des siennes de tout ce qui s'étoit passé la veille dans sa derniere visite à ce Ministre; cependant après avoir lu cette lettre elle resta quelque temps interdite, à rêver, sans songer à répondre à sa Mere, qui lui demanda plusieurs fois ce qu'elle pensoit & disoit là-dessus; à la fin elle lui répondit, que cette lettre ne la surprenoit point, sçachant que ce Ministre étoit fol dans ses passions, que tout lui faisoit ombrage, & lui donnoit des soupçons, qu'il croyoit après véritables; qu'il n'étoit point surprenant que son amour pour elle, qui étoit des plus grands, lui eût fait tourner la cervelle, & qu'il falloit assurément qu'il l'eût bien dérangé pour oser lui écrire en pareils termes; mais qu'elle ne pouvoit comprendre à

1671. quoi aboutiroient ces menaces, & ce qu'il pouvoit faire contr'elle.

*C'est aussi ce qui m'inquiète, lui dit sa mere; car un Ministre accredité, & qui a tout pouvoir, peut porter loin son ressentiment, mais pour en prévenir les effets aux premiers momens qui sont les plus dangereux, je ne vois d'autre moyen, que de venir au plus vîte avec moi en Province rester quelques mois: pendant votre absence, le ressentiment de ce Seigneur aura le temps de se ralentir, & vous pourrez ensuite revenir ici plus surement & sans rien craindre: je n'aurai point de peine d'en obtenir la permission de Madame la Princesse de *** sous prétexte d'affaires de famille qui demandent votre présence en Province pour deux ou trois mois.*

La Marquise de S. C. n'osa contredire ni s'opposer au dessein de sa mere; elle y consentit en se faisant violence, songeant qu'elle alloit s'éloigner de son cher Chevalier; elle voulut avant de partir lui en apprendre la nouvelle: Voici ce qu'elle lui écrivit.

*Je vous envoye la Lettre que Mr. le Marquis de ** m'a écrit; elle est d'un homme qui a perdu la raison en perdant*

tout espoir de moi, puisqu'il en vient aux menaces ; elles ne me feroient aucune impression si j'étois la seule qui eût quelque chose à craindre de sa part ; toutes mes allarmes sont pour vous ; car je prévois que tous les coups vont vous être portés pour me les rendre plus sensibles : je ne puis y penser sans frémir, & mon cœur est accablé de l'affliction où je suis là-dessus. Pour surcroît de malheur, ma mere, qui pense différemment que moi & qui a reçu & lu cette Lettre avant moi, veut que j'aille en Province pour y passer quelque temps, pour éviter l'orage dont je suis menacée. Je ne puis lui désobéir ; il faut donc m'éloigner de vous ; je serai par conséquent hors de portée de pouvoir vous garantir de la vengeance d'un Rival furieux ; la situation où je vous laisse est un supplice pour moi, je ne peux y survivre. Plaignez mon état, c'est la seule consolation qui me reste ; que je meure ou que je vive, souvenez-vous de moi, & n'oubliez jamais une personne qui vous aime si tendrement, & qui sera le reste de sa vie entierement à vous. 1671.

1671. Cette Lettre accabla de douleur notre Chevalier ; il ne pouvoit se consoler du départ de sa belle Marquise & de son état ; il en étoit plus occupé que de ce qu'il avoit à craindre de la part de son Ministre.

Cependant la Marquise de S. C. & sa Mere, ayant obtenu la permission de la Princesse de *** partirent pour la Province. Un de leurs parens à Rouen ayant appris qu'elles venoient en cette Ville, lui envoya son carrosse à quatre lieues au-devant ; étant entrées dans ce carrosse avec leurs femmes de chambre ; les chevaux, qui étoient jeunes & fougueux, prirent le mords aux dents sans que le Cocher pût en être le maître.

La Marquise de S. C. effrayée du danger où elle étoit, ouvrit précipitamment une des portieres pour sauter hors du carrosse ; sa mere qui voulut la retenir le fit mal à propos, qu'elle fut la cause qu'elle tombat à terre au bas de la portiere entre les roues, & que celle du derriere lui passa sur le corps, & la fracassa : à quelques pas de là le carrosse ayant versé, la mere en fut quitte pour une contusion, de même

qu'une des femmes-de-chambre ; pour l'autre, elle en eut un bras cassé. 1671.

Le carrosse arrêté, on courut au secours de la Marquise qu'on trouva comme morte, sans connoissance, noyée dans son sang ; on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Elle fut portée sur un brancard à la Ville : Des Chirurgiens & Médecins furent appellés ; on trouva qu'elle avoit plusieurs veines cassées, & qu'elle avoit perdu bien du sang : on n'oublia rien pour sa guérison ; mais cela fut inutile, elle mourut huit jours après.

La nouvelle de sa mort étant venue à la Cour, elle y fut généralement regrettée. Le Marquis de ** nonobstant sa colere contr'elle, en fut extrêmement affligé. Son amour se reveilla au seul récit du malheur qui venoit de lui arriver : il se reprochoit même d'avoir causé la mort à une personne qu'il avoit si tendrement aimée, car il comprit bien que les menaces qu'il lui avoit faites avoient occasionné son départ.

Pour notre Chevalier il en fut inconsolable. Il s'enferma dans sa chambre pour pouvoir se livrer sans con-

1671. traitée à sa vive douleur ; il y resta trois jours sans voir personne, ni prendre presqu'aucune nourriture. Un de ses intimes amis ayant appris par ses gens l'état où il étoit, fut pour l'en tirer. Ce Chevalier, qui eut honte de lui faire connoître tant de foiblesse, se contraignit, dissimula son chagrin, & sortit avec lui pour reparoître dans le monde ; mais il étoit si défait qu'il paroissoit sortir d'une grande maladie.

Cette année est mémorable par la guerre que le Roi déclara aux Hollandois. On a deja vu l'année derniere les préparatifs que Sa Majesté avoit fait pour cela, & comme il avoit attiré plusieurs Princes de l'Europe dans son alliance, & fait consentir les autres à demeurer dans la neutralité, à quoi il n'eut pas beaucoup de peine à parvenir, les Hollandois ayant donné divers sujets de mécontentement à bien des Souverains.

Cette République, qui le siecle passé n'étoit qu'une poignée de gens qui habitoient un pays fort serré & marécageux, devint dans la suite si riche & si puissante, qu'elle s'étoit

étendue dans toutes les parties du Monde. Les victoires qu'elle avoit remportées sur les Espagnols, pour se soustraire à leur domination, la rendirent enfin si redoutable, qu'elle étoit admirée de toute l'Europe, tant par ses forces que par sa politique. Tous ces avantages l'avoient si fort aveuglée, qu'elle n'avoit point ménagé ses voisins, dont elle s'étoit attiré l'indignation. 1671.

Elle avoit fait frapper & distribuer publiquement les Médailles injurieuses aux têtes couronnées, comme fut celle où la Hollande étoit représentée appuyée sur des Trophées, avec cet éloge : Qu'elle avoit rétabli les Rois, nettoyé les mers, & assuré le repos public par la force de ses armes. Outre cela elle avoit peu ménagé en particulier le Roi d'Angleterre, qu'elle avoit représenté comme un Roi fainéant & voluptueux. Voilà les motifs qui engagerent plusieurs Princes à entrer dans l'alliance du Roi, ou de garder la neutralité. Voici celle de la France.

Après la Paix d'Aix-la-Chapelle, les Hollandois s'étoient vantés d'avoir sauvé les Pays-bas ; & fixé les

1671. les Conquêtes du Roi. Ils ne cessoient de négocier dans toutes les Cours de l'Europe, & n'épargnoient rien pour faire des ligues contre lui. Ils étoient les auteurs de la triple Alliance que Sa Majesté avoit eu l'habileté de rompre. Ils avoient frappé une Médaille injurieuse à sa gloire, où *Jean Beuninque*, un des Ministres qui avoit été employé au Traité de la triple Alliance, & qui s'appelloit *Josué*, étoit représenté avec un Soleil au-dessus de sa tête, & pour devise ces mots latins: *Conspectu meo stetit Sol*, voulant signifier par là que la Hollande avoit arrêté la course du Roi, dont la devise étoit le Soleil.

Cette Nation avoit entiérement oublié les obligations qu'elle avoit aux Rois de France, & en particulier à Sa Majesté qui l'avoit protégée contre le Roi d'Angleterre & l'Evêque de Munster. Tout le Monde sçait aussi que ce n'est qu'aux secours des Rois Henry IV. & Louis XIII. que cette République doit son aggrandissement.

Le Roi jaloux de sa gloire, voulut tirer raison d'un Etat qui le ménageoit si peu par la guerre qu'il lui déclara le 6. Avril de cette année.

Sa Majesté ne daigna pas même envoyer en Hollande un Hérault, comme on est en coutume de faire à des ennemis égaux; ce ne fut que par un Manifeste qui contenoit les raisons qu'on vient de déduire. 1671.

Le Roi nomma les troupes & les Officiers Généraux qui devoient composer l'Armée de Flandres, & déclara qu'il iroit la commander en personne; & sous lui Monsieur le Prince & Mr. de *Turenne*. On parloit même qu'il devoit y avoir une Armée Navale.

Le Chevalier de Tourville, qui jusqu'alors n'avoit été occupé que de son affliction sur la perte de sa chere Marquise, ne songea plus qu'à faire tout au monde pour n'être point oublié: il fut assidu à faire sa cour au Ministre de la Marine, qui étoit toujours prévenu contre lui de maniere à devoir tout craindre. Lui ayant un jour parlé pour le solliciter à être employé, ce Seigneur lui répondit si séchement, qu'il comprit bien ne devoir rien espérer de sa part, mais tout craindre.

Il fut voir un des premiers Commis de ce Ministre, avec qui il avoit déja fait connoissance, pour sçavoir

1671. de lui ſi les Officiers qui devoient être de l'Armée Navale étoient déja nommés : il lui dit qu'ils ne l'étoient point encore, mais qu'ils le ſeroient dans peu, le Roi ayant demandé à Monſieur le Marquis de *** la liſte des Officiers de Marine les plus en état de ſervir, pour faire choix de ceux qui devoient être de cette Armée ; qu'il ne croyoit pas qu'il en fût, ne l'ayant point vu dans la liſte qui devoit être préſentée à Sa Majeſté.

Il ſe crut dès-lors perdu, voyant bien que tant qu'il auroit un tel ennemi à dos, il ne ſeroit jamais employé. Dans ſon déſeſpoir il ſe ſeroit porté à l'extrêmité de ſortir de France, pour chercher de l'emploi hors du Royaume, plutôt que de reſter dans l'oiſiveté, ſi ſon honneur, ſon devoir, & l'amour de ſa Patrie ne l'eût retenu. Dans cette triſte ſituation, il réſolut d'avoir recours à Monſieur de la Rochefoucault ſon parent & ſon protecteur.

Il y fut, lui ouvrit ſon cœur, & lui fit confidence de tout ce qui s'étoit paſſé entre la Marquiſe de S. C. & lui, ce qui avoit fort irrité le Mar-

quis de **. Mr. de la Rochefoucault 1671.
sçavoit la passion de ce Marquis pour cette Dame ; connoissant d'ailleurs le caractere de ce Ministre, il n'en fut point surpris. *Vous venez, lui dit-il, me consulter lorsque vous êtes dans le bourbier, mais vous ne venez point me demander conseil avant de vous y mettre ; que cela vous serve de leçon pour l'avenir : ne vous attirez jamais à dos le Ministre, si vous voulez parvenir ; cependant ne vous désespetez point, je parlerai aujourd hui même au Marquis de ** je verrai ce que je pourrai obtenir de lui, & je vous en rendrai compte demain matin.*

Monsieur de la Rochefaucault fut ce jour même, comme il l'avoit promis, chez le Ministre de la Marine, qu'il prit en particulier dans son cabinet. Ce Seigneur, qui étoit fort accrédité & estimé à la Cour, étant en coutume de dire librement sa pensée à un chacun, dit au Marquis de ** : *Je viens vous parler d'une Dame que vous avez tendrement aimé : avouez qu'on est bien à plaindre quand on aime comme vous avez fait ; il arrive souvent que l'amour nous fait faire des*

1671. *folies; mais il est surprenant qu'on continue d'en faire lorsqu'on cesse d'être amoureux.*

Je ne comprens point ce que vous dites, répondit le Marquis, *expliquez-vous je vous prie... C'est de Madame la Marquise de S. C.* continua Mr. de la Rochefoucault, *dont je veux vous parler: je n'ignore pas que vous l'avez tendrement aimée, je ne vous en blâme point, elle méritoit de l'être; mais je sçai aussi que vous étiez jaloux du Chevalier de Tourville à qui vous vouliez mal, quoique vous ne fussiez plus amoureux de cette Dame, & même depuis sa mort vous conservez encore des sentimens de haine contre ce Chevalier, qui dans le fond ne vous a rien fait, qui est homme de cœur, bon Officier, & dont le Roi peut être bien servi; voilà dont je vous blâme.*

Je serois, il est vrai, blâmable, lui dit ce Ministre, *si la chose étoit comme vous dites. Je ne suis point fâché contre le Chevalier de Tourville de ce que la Marquise de S. C. l'a aimé, & l'a préféré à moi; le mal que je lui voulois alors par jalousie auroit cessé en cessant d'être amoureux; mais j'ai lieu de*

de me plaindre de lui, d'avoir voulu, de concert avec cette Dame, me faire croire qu'il étoit son proche parent pour me tromper, & pouvoir plus facilement me faire leur dupe, dans le temps que je lui ouvrois mon cœur, & que je me confiois à lui; j'appris ensuite par la mere de cette Dame, que non-seulement il n'étoit point de ses parens; mais qu'il n'étoit pas même connu dans sa famille. 1671.

Quand la Mere vous a tenu ce discours, répondit Monsieur de la Rochefoucault, *elle avoit ses raisons; car le Pere du Chevalier de Tourville eut un procès contre elle qui l'a si fort irritée, que depuis elle n'a jamais voulu les voir ni les reconnoître pour parens.*

Si cela est ainsi, repliqua le Marquis de **, *je n'ai plus lieu d'être fâché contre le Chevalier de Tourville & je lui rends mon amitié; je lui ferai plaisir dans toutes les occasions pour réparer l'injustice que je lui faisois; vous pouvez l'assurer de mon estime, & que je n'oublierai point dans la liste des Officiers que le Roi choisira pour l'Armée Navale qu'il va avoir.*

1671. Notre Chevalier ayant été le lendemain chez Monsieur de la Rochefoucault, apprit le changement heureux de son Ministre en sa faveur, dont il eut une grande joie; il en remercia ce Seigneur, qui lui dit comme il avoit été obligé, pour le racommoder avec le Marquis de ** d'avancer une fausseté, en soûtenant qu'il étoit parent de la Marquise de S. C. mais d'être plus circonspect à l'avenir, & de ne l'exposer plus à pareille chose.

Le jour d'après notre Chevalier étant chez le Ministre de la Marine à faire sa cour, ce Seigneur l'ayant apperçu l'appella, & lui dit d'un air gracieux : Monsieur le Chevalier préparez-vous à être de l'Armée Navale que le Roi va avoir. Quelques jours après la liste parut, il s'y vit nommé pour commander un Vaisseau ; Mr. le Comte d'Etrées, Vice-Amiral, devoit commander l'Armée Navale destinée à joindre celle des Anglois. Le Roi d'Angleterre qui avoit déja déclaré la guerre aux Etats-Généraux, avoit en mer une Flotte de quarante Vaisseaux de Guerre, de plusieurs Frégates &

Brulots, commandés par le Duc d'Iorck son frére unique ; qui lui a depuis succédé sous le nom de Jacques II. 1671.

Les Officiers nommés eurent ordre de se rendre à bord de leurs Vaisseaux. Notre Chevalier partit sur le champ pour Brest. Le Comte d'Estrées qui y arriva bientôt après, fit la revue des Equipages, qu'il trouva en bon état. Tout étant prêt, il mit à la voile avec une Flotte composée de cinquante Vaisseaux, de plusieurs Frégates & Brulots. Ayant joint celle d'Angleterre à l'Isle de Wich où étoit leur rendez-vous ; elles partirent ensemble pour chercher l'Armée Navale d'Hollande, commandée par l'Amiral Ruiter, forte de septante-deux Vaisseaux de Guerre, & de quarante autres Bâtimens, tant Frégates, Brulots, Gaths que Barques d'avis.

Ces Flottes s'étant rencontrées furent quelques jours en présence sans combattre, & se séparerent de même. Les Flottes Angloise & Françoise allerent à *Solsbaye*, sur la Côte d'Angleterre pour faire de l'eau. L'Amiral *Ruiter* ayant l'avantage du vent, voulut en profiter, il y fit voile dans le dessein de les surprendre.

1671. Monsieur Haugolin, qui étoit en garde, fit les signaux pour avertir que l'Armée d'Hollande venoit à pleines voiles. La conjecture étoit désavantageuse pour l'Armée des deux Rois, parce qu'elle étoit à l'ancre quand les les signaux furent donnés, pressée par la Côte, & les Escadres séparées les unes des autres.

Le Duc d'Iorck fit les signaux de bataille. Le Chevalier de Tourville étoit de l'avant-garde que commandoit le Comte d'Etrés ayant le pavillon blanc : il avoit en tête le Lieutenant-Amiral Branker ; le Duc d'Iorck se mit à la tête du corps de Bataille avec pavillon rouge, & étoit opposé à l'Amiral Ruiter : Le Comte Sandwick eut l'arriere-garde, ayant pavillon bleu, contre Vanghen, Lieutenant-Amiral de Hollande. Il étoit environ six heures du matin, lorsque les deux Flottes furent en présence.

Le combat commença par le Vice-Amiral Brankert, qui attaqua avec l'avant-garde le Comte d'Etrées, qui commandoit celle de France & d'Angleterre. Le Vaisseau du Chevalier de Tourville qui en étoit fut un des pre-

miers attaqués : il soutint ce feu avec une fermeté qui fut admirée des Anglois & des Hollandois. Il n'y avoit que neuf Vaisseaux à notre avant-garde, parce que les autres n'avoient pu se mettre sur la même ligne. 1671.

Ruiter attaqua en même-temps avec le corps d'Armée ennemie le Duc d'Iork. Ils se battirent avec tant de valeur & d'opiniâtreté, qu'ils furent obligés l'un & l'autre, après un combat de plusieurs heures, de changer de Navire.

L'Arriere-garde commandée par le Comte de Sandwick, fut attaquée par Vanghen, Lieutenant-Amiral de Hollande, qui soutint pendant la journée tous les efforts de cette arriere-garde, de beaucoup supérieure à la sienne; mais son Vaisseau ayant été criblé de coups par plusieurs Navires des ennemis, il fut enfin coulé à fonds, après avoir vu tomber à ses côtés la plus grande partie des hommes qu'il avoit sur son bord.

Les Hollandois soûtinrent jusqu'au soir les grands efforts des Flottes de France & d'Angleterre; mais au coucher du Soleil le vent ayant changé &

1671. devenu favorable à l'Armée Navale des deux Rois, le Comte d'Estrées jugea à propos d'en profiter. Le Chevalier de Tourville ayant par son ordre recommencé l'attaque avec plus de feu, & une ardeur toute nouvelle, contraignit le Vaisseau contre lequel il se battoit de reculer & de prendre la fuite; ce que firent à son exemple tous les autres vaisseaux ennemis, qui se retirerent à la faveur de la nuit, qui fut si obscure, qu'il ne fut pas possible de les poursuivre.

Les deux armées travaillerent le reste de la nuit à remettre leurs Vaisseaux. Les Hollandois, qui reçurent le soir même un puissant renfort, auroient bien été en état de recommencer le lendemain; cependant le Comte d'Estrées ayant résolu de tenter un second combat, fit mettre l'Armée des deux Rois dans le même ordre que le jour précédent; il n'eut pas plutôt approché des Hollandois, que leur Flotte ne se trouvant pas disposée à pouvoir résister à nos attaques, revira de bord, prit la route de leurs Côtes, & alla mouiller à Schanevel, qui est une Rade de Zélande.

1671.

Les Anglois, & les François, se retirerent vers la Tamise. Les Hollandois perdirent dans ce combat deux Vaisseaux de 70 piéces de canon chacun, & l'Angleterre le Vice-Amiral Sandwick qui fut submergé avec le Vaisseau qu'il commandoit.

Le Duc d'Iorck, & le Comte d'Estrées donnerent dans cette occasion des marques d'une grande intrépidité & de beaucoup de présence d'esprit: mais aprés ces deux Généraux, celui qui se distingua le plus, fut le Chevalier de Tourville. Le Comte d'Estrées écrivant au Roi pour lui apprendre le gain de cette Bataille, y parla de ce Chevalier avec de grands éloges. Ce Comte avec la Flotte de France étant arrivé à Brest, notre Chevalier revint à la Cour.

Ce ne fut pas la seule victoire que le Roi remporta cette année, car s'étant rendu en Flandres, & mis à la tête de son Armée, il y prit quantité de Villes & Places, comme Orsoy, Wesel, Burik, Rimberg, Emeric, Rées, Deutekom, & Groll. Aprés la prise de ces Places, S. M. voulant porter ses Armes jusqu'au sein de la

1672. Hollande ; il se trouva arrêté par les Hollandois, qui s'étoient retranchés sur le bord de l'Issel pour en défendre le passage, & couvrir le reste de leurs Provinces.

L'Issel est un bras du Rhin, & l'on commence à lui donner ce nom auprès de Rosxvelt, où Drusus Général Romain fit faire autrefois un Canal pour fortifier son Camp ; mais l'eau du Rhin y étant entrée, il s'en est formé un lit par succession de temps & va mouiller Dovesbour, Arnhem, & plusieurs autres Villes, ensuite il continue son cours jusqu'à la Riviere d'Elke qui se va rendre dans la Mer. Son lit n'est pas aussi large que celui du Rhin, mais il est plus profond, & ses bords plus difficiles.

Le Roi passa, & fit passer à toute son Armée ce bras du Rhin à la nâge, à la vûe des ennemis, força leurs retranchemens, & les fit tous passer au fil de l'épée. Ce passage est une des actions des plus mémorables, & la plus glorieuse du Regne de Louis XIV. & qui est mise dans l'Histoire au-dessus de celle du passage du Granique par Alexandre le Grand.

Ensuite

Ensuite Sa Majesté prit Arnheim, Nimégue, Skingk, Doësbourg, Deventer, Quyphen, Utrecht, Grave, Naërden, Crevecœur, Bodegrave, Zumolt, Campera, Ommen, Viset, Elbourg, Harder, Wick, Halem, & plusieurs autres Places au nombre de 15. 1672.

Les Hollandois, après ces pertes, ayant témoigné de vouloir la paix, le Roi y acquiesça; il y eut plusieurs Conférences à ce sujet: mais n'ayant pu convenir des conditions, on se prépara à continuer la Guerre.

Le Chevalier de Tourville passa l'hyver à la Cour, où il reçut fréquemment des marques d'estime & d'amitié du Marquis de **. Il n'étoit alors bruit que de Guerre, & des préparatifs pour la campagne prochaine. Les victoires du Roi de l'année derniere, dignes du plus grand Héros, étoient le sujet de tous les entretiens, & donnoient occasion à former des desseins pour l'avenir. Bien des Officiers, pour faire paroître leur génie, s'empresserent à donner au Ministre de la Guerre les projets qu'ils avoient fait cette année: on n'en vit jamais tant; le Ministre de la Marine n'en fut

pas exempt, il en eut sa bonne part.

1673. Il dit un jour à notre Chevalier : *N'y aura-t-il donc que vous qui ne me donniez aucun projet ? Je n'en aurai jamais d'autre, lui répondit-il, que de bien servir le Roi, & de mériter l'honneur de votre estime, & de votre protection.... Vous n'avez là-dessus rien à désirer près de moi*, lui dit le Marquis de **; *& je vous en estime davantage d'avoir de pareils sentimens.*

Le Chevalier de Tourville charmé des actions héroïques du Roi, & de tout ce qu'on disoit de la Guerre, qui étoit sa passion dominante, n'en ayant point d'autre du côté du cœur, ne s'occupoit que des nouvelles présentes qu'il apprenoit avec plaisir.

L'empereur jaloux de la gloire que le Roi avoit acquise, sollicité, d'ailleurs par les Hollandois, résolut de faire tous ses efforts pour engager les Princes, & les Etats de l'Empire, dans la guerre que lui & le Roi d'Espagne vouloient faire à la France.

Le Roi qui en fut instruit, fit renouveller à la Diete de Ratisbonne, & dans toutes les Cours des Princes d'Allemagne, les assurances de la sincérité des intentions où il étoit, de

ne rien faire qui pût donner atteinte au Traité de Westphalie, à moins que l'Empereur ne l'y contraignît par des actes d'hostilité. Il offrit de dédommager tous ceux dont le pays avoit souffert du passage de ses troupes, & de faire rétablir le pont de Strasbourg. 1673.

Cela ne fit aucun effet sur des esprits prévenus par les Ministres de la Maison d'Autriche. L'Electeur de Baviere, & le Duc de Neubourg, fidéles Alliés de la France, firent inutilement représenter à l'Empereur, qu'on ne pourroit attribuer qu'à lui seul tous les maux que la Guerre alloit causer à l'Empire. Ce Prince persista dans le parti que les Espagnols & les Hollandois lui avoient inspiré, & n'employa l'hyver qu'à la levée de nouvelles troupes dans les Pays héréditaires.

Le Roi ne pouvant plus douter des desseins de l'Empereur & du plus grand nombre des Princes de l'Empire, ne songea plus qu'à rétablir les siennes, & à les augmenter, afin de pouvoir continuer la guerre avec le même avantage qu'il l'avoit commencée. Il forma trois Armées en entrant en Campagne : celle, à la tête de la-

1673. quelle il se mit, étoit de quarante mille hommes, dont *Monsieur* étoit Généralissime.

Le Prince de Condé devoit commander la seconde vers Utrecht, couvrant tout le bas Rhin ; & la troisiéme sur le haut Rhin commandée par Mr. de Turenne, couvrant tout le pays au-dessus de la Moselle.

Sa Majesté fit aussi équiper une Flotte de 30. Vaisseau de Guerre, de 7. Frégates, de 13. Brulots, & de quelques Galiotes, dont le Comte d'Etrées eut le commandement. Cette Armée Navale fut destinée pour joindre celle d'Agleterre, comme l'année précédente.

Le Chevalier de Tourvillle, qui s'étoit déja acquis une grande réputation au combat de Solsbaye, ne fut point oublié dans ce nouvel Armement. Le Comte d'Etrées qui avoit pris pour lui une grande estime & confiance, le demanda au Roi : mais S. M. lui dit qu'il l'avoit déja nommé pour y commander un Vaisseau, & qu'il étoit trop bon Officier pour ne le pas employer dans toutes les occasions.

Nôtre Chevalier ayant reçu ses ordres partit le 2. May pour se rendre à Brest. Le Comte d'Etrées, & les autres Officiers y étant arrivés bientôt après, on mit à la voile, & l'on joignit le 25. du même mois dans la Manche la Flote d'Angleterre, qui étoit aux ordres du Prince Robert. Ces deux Flotes partirent cinq jours après pour aller chercher l'Armée Navale d'Hollande qui étoit sur ses Côtes. 1673.

L'Amiral Ruiter qui la commandoit, avoit ordre de ne pas les abandonner, & de s'opposer aux descentes dont les Hollandois étoient menacés; car ils sçavoient qu'on avoit mis sur la Flote d'Angleterre des troupes de débarquement, aux ordres du Comte de Schomberg.

Le Comte d'Etrées commandoit l'avant-Garde, portant pavillon blanc, à laquelle étoit le Chevalier de Tourville, ce Général voulant l'avoir près de lui. Le Prince Robert étoit au corps de Bataille, ayant un pavillon rouge, & l'arriere-garde étoit conduite par l'Amiral Sprach, portant pavillon bleu.

1673. L'Armée Navale des deux Nations marchant dans cet ordre, le Comte d'Etrées apperçut celle des Hollandois qui étoit à l'ancre devant Schoonvelt. Le gros temps empêcha les deux partis de s'engager dans une action avant le 7 Juin. Ce jour-là le Prince Robert prit le parti de les attaquer, pour cet effet il se mit en ordre de Bataille en forme de croissant.

Le Comte d'Etrées occupant la droite avec son avant-garde, l'Amiral Sprach la gauche avec l'arriere-garde, & le Prince Robert le milieu, sur le Royal-Charles, Vaisseau de cent piéces de canon. L'Amiral Ruiter ayant réglé son ordre de Bataille sur celui-là, s'enferma dans le milieu de son croissant, opposa le Vice-Amiral Tromp au Comte d'Etrées, & le Vice-Amiral Blanker au Vice-Amiral Sprach.

Le combat commença par le Comte d'Etrées, qui voulant séparer Tromp du reste de la Flote ennemie, fit faire la premiere attaque par le Chevalier de Tourville, qui seroit venu à bout de ce dessein, si l'Amiral Ruiter ne fût venu à son secours; par-là le

Comte d'Etrées, se vit obligé de combattre à la fois contre l'Amiral Ruiter & le Vice-Amiral. Le combat fut des plus opiniâtres & des plus violens. 1673.

Le Prince Robert voyant que le fort de l'action tomboit sur le Comte d'Etrées, crainte qu'il n'en fut accablé courut à son secours. Ces deux Amiraux se cherchérent l'un l'autre, & ne furent pas longtemps sans se trouver; le reste de la Flote se mêla à l'exemple des Chefs, Vaisseau contre Vaisseau: notre Chevalier pressa si fort celui contre lequel il se battoit, qu'il en seroit venu à l'abordage, & l'auroit pris, si un autre Vaisseau n'étoit venu, ou plutôt le secourut; mais s'il ne put s'en rendre maître, il eut du moins l'avantage de le couler à fond.

Le combat devint si acharné, qu'il dura avec le même feu & la même ardeur de part & d'autre depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Le Comte d'Etrées qui par le secours que l'Amiral Ruiter avoit donné au Vice-amiral Tromp, s'étoit vu arracher l'avantage qu'il avoit eu d'abord, le voyant alors engagé avec le Prince

Robert, entreprit Tromp de nouveau
1673. avec le même succès qu'il avoit eu au premier choc, ce qui obligea l'Amiral Ruiter de quitter encore le Prince Robert pour venir à son secours.

Après qu'il eut réparé les choses par sa présence, il retourna contre le Prince Robert, & maltraita si fort son Vaisseau, qu'il faisoit eau de tous côtés. On conseilla à ce Prince d'en monter un autre, le sien commençant de s'enfoncer, de maniere qu'on ne pouvoit plus se servir des batteries d'en-bas; mais crainte que cela n'ôtât le courage aux siens, il dissimula le péril où il étoit, & continua le combat avec la même intrépidité.

Il n'y eut que la nuit qui pût faire cesser une Bataille si animée. Les Flotes se retirerent en divers Ports, & l'on jetta dans la mer ceux qui avoient été tués dans le combat. Les Anglois y perdirent deux Vaisseaux de Guerre avec quelques autres Bâtimens, & les Hollandois y eurent deux de leurs gros Vaisseaux coulés à fond, outre deux Frégates & trois Brulots.

Le Comte d'Etrées eut la plus grande part au succès de ce combat, aussi en eut-il la plus grande gloire, n'ayant perdu aucun Bâtiment de sa Flote, & son avant-garde ayant coulé à fond les deux Vaisseaux qu'avoient perdu les ennemis, l'un desquels notre Chevalier en eut tout l'honneur. 1673.

Les deux Flotes s'étant réparées, l'Amiral Ruiter eut permission des Etats de s'éloigner de ses Côtes: il se mit en pleine mer à dessein de chercher la Flote des deux Nations pour avoir sa revanche. Le Prince Robert qui vouloit retirer les Hollandois de leurs Côtes, fit quelques mouvemens en arriere, comme s'il eût voulu les éviter: mais ayant tout d'un coup tourné la pointe de ses Vaisseaux contr'eux; il obligea l'Amiral Ruiter à prendre plus de précautions, car il croyoit n'avoir à faire qu'à des fuyards lorsqu'il fut obligé de combattre.

Le combat, qui avoit commencé avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre, cessa au bout de quatre heures, quoique les Hollandois fussent retenus par un vent contraire qu'ils

1673. ne purent surmonter. Les Anglois ne furent pas assez habiles gens pour en profiter, ou ne le voulurent point faire; ils se contenterent de les canonner sans les aborder.

Le Comte d'Etrées qui se disposoit à les pousser vivement, au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, en fit de grandes plaintes au Prince Robert, qui en accusa le Vice-Amiral *Sprach*. Ces plaintes allerent jusques au Roi d'Angleterre, lorsque l'Armée Navale se fut retirée sur ses Côtes pour se raccommoder. Ce Prince en rendant justice au Comte d'Etrées, & aux autres Officiers François, qui par leur valeur avoient procuré tous les avantages que les deux Nations avoient remportés sur les Hollandois, pacifia toutes choses dans le dessein où il étoit de renvoyer les Flotes pour les combattre une troisiéme fois.

L'Armée Navale des deux Couronnes radoubée & pourvue de tout ce qui lui étoit nécessaire, le Roi de la Grande Bretagne l'alla visiter luimême, & donna ses ordres au Prince Robert pour retourner à l'ennemi.

L'Amiral Ruiter au contraire eut

ordre de son côté d'éviter le combat, & de s'attacher uniquement à la garde des Côtes de Hollande. 1673.

L'Ordre de marche & de bataille de nos Flotes fut le même que dans les précédens combats, le Comte d'Etrées ayant l'avant-garde, le Prince Robert le corps de Bataille, & le Vice-Amiral Sprach l'arriere-garde. Dans cette disposition l'Armée Navale prit le Chemin de Choonvelt, où l'Amiral Ruiter étoit toujours. Le Prince le provoqua au combat par plusieurs coups de canon ; mais voyant qu'il n'en vouloit point hazarder, il continua sa route dans le dessein de chercher un endroit propre à pouvoir tenter une descente.

Les Etats-Généraux ayant eu avis que leur Flote des Indes étoit sur le point de revenir, furent obligés de révoquer leurs premiers ordres, & d'en donner de nouveaux à leur Amiral, pour combattre celle des deux Nations, afin de n'être point frustrés d'un si riche convoi.

Ruiter dissimula cependant ces ordres tant que le vent lui fut contraire ; mais dès qu'il fut au Nord, qui étoit

1673. ce qu'il pouvoit désirer, il leva l'ancre, & suivit l'Armée des deux Rois, qui prenoit le chemin d'Amsterdam. Sur l'avis qu'en eut le Prince Robert il l'attendit de pied ferme; mais Ruiter se tenant au-dessus du vent, évita encore le combat, se contentant de se tenir à portée de secourir la Flote des Indes en cas de besoin.

Les deux Armées demeurerent ainsi en présence pendant deux jours. Le Prince Robert au désespoir d'avoir le vent contraire, employa inutilement toute l'adresse des Matelots, pour réparer le tort qu'il lui faisoit: le vent ayant changé à la fin, Ruiter l'ayant contraire à son tour, se retira promptement dans ses bancs, où le Prince n'osa le poursuivre.

Le fruit que ce Prince retira du changement de vent, fut, qu'étant arrivé à Uli, un Vaisseau de la Flote des Indes richement chargé, vint se livrer au milieu de son Armée, n'ayant pas oüi parler de la Guerre qui étoit entre les deux Nations; ce qui toucha si fort les Hollandois, que dans la crainte qu'il n'arrivât la même chose au reste de la Flote, ils expédierent

des ordres pressans à leur Amiral, de tout hazarder pour prévenir ce malheur. 1673.

Il leva l'ancre en même-temps, & apprit, chemin faisant, que la Flote des deux Couronnes, après avoir tenté une descente en plusieurs endroits, étoit devant Texel : il y fit voile, & se prépara au combat : les François & les Anglois en firent de même, & s'empresserent d'aller au-devant de lui. Le Prince Robert donna ordre au Comte d'Etrées de commencer l'action ; mais la nuit étant venue, avant que de se pouvoir joindre, elle fut remise au lendemain.

Le Comte d'Etrées ayant entrepris de couper plusieurs Vaisseaux des ennemis, fut obligé d'essuyer le feu de presque toute leur Flote, qui vint au secours de ceux qu'il avoit coupés. Jamais combat ne fut plus rude ni plus long, il dura depuis le matin jusqu'au soir, sans se ralentir de part ni d'autre.

Le Prince Robert qui avoit l'œil à tout, voulant aller donner du secours aux siens, fut entouré de Vaisseaux ennemis, & se trouva en si grand

1673. danger, qu'il se vit obligé d'arborer pavillon bleu (signal ordinaire des Anglois pour demander du secours) mais la fumée ayant empêché pendant quelque temps les siens de pouvoir le découvrir, le danger devint si grand, qu'on fut obligé de le changer tout au plus haut du Vaisseau, afin qu'on pût le voir de plus loin.

Ayant été enfin apperçu, plusieurs Vaisseaux vinrent au secours de ce Prince, & le combat commença en cet endroit plus furieux qu'auparavant; de sorte que dans un moment il y eut un nombre infini de gens tués de part & d'autre.

Pour ce qui est du Comte d'Etrées, quand il vit qu'une Escadre ennemie vouloit encore percer au travers de la sienne pour aller accabler le Prince Robert, il s'y opposa généreusement, sans avoir pû en venir à bout.

Enfin le combat n'auroit fini entre les deux Chefs que par la mort de l'un ou de l'autre, si l'on ne fût venu dire au Prince Robert que le Vice-Amiral Sprach, qui étoit aux mains avec le Vice-Amiral Blankert, étoit encore en plus grand danger que lui, ce qui

l'obligea de faire tant d'efforts, qu'il écarta tous les Vaisseaux qui l'environnoient, pour lui aller donner secours ; mais il arriva trop tard, car le Vice-Amiral Sprach, après avoir soutenu le combat avec beaucoup de courage, & avoir changé deux fois de Vaisseau, s'étoit malheureusement noyé. 1673.

Comme la nuit approchoit, on ne songea de part & d'autre qu'à sauver les Vaisseaux qui étoient le plus endommagés. Chacun s'étant retiré de son côté, le combat finit.

Le Comte d'Etrées soutint dans cette occasion l'honneur de la Nation Françoise, aussi bien que le Marquis de Martel & le Chevalier de Tourville, auxquels les Anglois & les Hollandois ne purent refuser de grands éloges : le Marquis, qui étoit Chef d'Escadre, pour s'être démêlé, avec quatre Vaisseaux, d'une grande partie de la Flote ennemie qui avoit entrepris de le faire périr : & notre Chevalier, pour avoir avec son seul Vaisseau, combattu toujours avec avantage contre deux autres qui le pressoient vivement.

1673. Les Flotes de France & d'Angleterre s'étant séparées après ce combat, rentrerent dans leurs Ports, & le Chevalier de Tourville revint à la Cour.

Le Comte d'Etrées rendant compte au Roi de la Campagne, lui parlant sur les services qu'avoit rendus dans les deux dernieres actions le Chevalier de Tourville, l'assura que c'étoit un des meilleurs Officiers que S. M. eût dans sa Marine, capable déjà de commander; ne voyant personne, ajouta-t-il, qui eût plus de valeur & d'intrépidité que lui dans un combat de Mer, qu'en même-temps il avoit de la prudence, & possedoit toutes les manœuvres.

Quelques jours après, le Roi sortant d'entendre la Messe, ayant apperçu notre Chevalier, lui addressa la parole, pour lui faire connoître la satisfaction qu'il avoit de ses services, & des bons témoignages qu'on lui en avoit rendu.

Il reçut aussi de la part du Ministr des marques de l'estime & de la confiance qu'il avoit en lui, car il le consulta sur le dessein qu'il avoit d'engager

gager le Roi de remettre ſur pied une autre Armée Navale contre les Hollandois l'année prochaine, quand même l'Angleterre viendroit à rompre l'alliance qu'elle avoit avec la France, comme on commençoit déjà à le ſoupçonner, ayant appris les démarches que les Hollandois avoient fait & faiſoient continuellement près du Roi d'Angleterre, pour le détacher de nos intérêts. 1673.

Sur cet expoſé, notre Chevalier lui repréſenta que les Hollandois étoient forts en Vaiſſeaux, & qu'aux deux derniers campagnes, la Flote de France jointe à celle d'Angleterre, avoit à peine ſuffi pour pouvoir remporter les avantages qu'on avoit eu ſur eux, avec d'autant plus de raiſon, que leur Amiral Ruiter étoit un des plus grands hommes de mer qu'il y eût: Que dès que l'Angleterre ne feroit plus pour nous, & qu'elle joindroit ſes forces avec celles de Hollande, on ne pourroit leur oppoſer qu'une Armée Navale fort conſidérable, & qui fût au moins le double de celle que la France avoit eue les deux dernieres années.

1673. Que si le Roi ne jugeoit point à propos d'avoir tant de Vaisseaux sur pied, qu'en ce cas il feroit de la prudence de se tenir sur la défensive, & garder nos Ports & nos Côtes pour empêcher les descentes. Ce Ministre fut surpris de la justesse & de la solidité de cé discours, qui lui fit impression; aussi suivit-il ce conseil comme on verra dans la suite.

Au commencement de cette année le Chevalier de Tourville eût une affliction des plus sensibles par la mort d'un de ses freres qu'il aimoit tendrement: il fut à Tourville voir Madame sa Mere & son aîné, pour se consoler ensemble sur leur perte commune. Il n'y resta que peu de temps, étant obligé de retourner à la Cour.

Il la trouva dans une situation indéterminée entre la guerre & la paix. On entrera ici pour un plus grand éclaircissement, dans un petit détail qu'on ne croit pas déplacé, d'autant mieux que la vie de notre Chevalier n'étant remplie que d'actions glorieuses de sa part, & des Guerres où il s'est signalé: il est nécessaire d'en rapporter succinctement les principes &

les motifs ; on continuera d'y joindre 1674.
un court récit des événemens les plus mémorables arrivés de son temps.

Le Roi se vit obligé cette année d'avoir la Guerre, non-seulement contre les Hollandois, l'Espagne, l'Empereur, & tous les Princes de l'Empire, mais même contre le Roi d'Angleterre son Allié, qui fut contraint par les intrigues que les Etats-Généraux formerent dans l'intérieur de son Royaume & de son Parlement, d'abandonner son alliance avec la France. L'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne furent aussi obligés de prendre le même parti ; il n'y eut que l'Electeur de Baviere qui garda la neutralité, & le Roi de Suede comme Médiateur.

La médiation de ce dernier ayant été acceptée de part & d'autre, la Ville de Cologne fut choisie pour y traiter la Paix. Les Conférences commencerent à s'y tenir. Le Roi y proposa des conditions si justes & si raisonnables, qu'on avoit tout lieu d'espérer qu'elles seroient unanimement acceptées ; mais les Hollandois flattés des nouveaux Alliés qu'ils s'étoient procu-

1674. rés, ne s'appliquerent qu'à suspendre & à troubler l'effet des négociations. L'Empereur s'y étant prêté, commit dans cet temps un acte d'hostilité en la personne du Prince Guillaume de Fustemberg Plénipotentiaire de l'Electeur de Cologne, qu'il fit arrêter de force, contre le Droit des Gens, la bonne-foi, & la sûreté des Ministres publics, qui doivent être des personnes sacrées: ce qui obligea le Roi, dans les intérêts duquel ce Prince étoit entré fort avant, de se plaindre hautement de cette violence.

Il en demanda la réparation avec la liberté du prisonnier : mais comme l'Empereur refusa de le satisfaire, sous le prétexte que le Prince de Fustemberg étoit Sujet de l'Empire, & qu'il avoit trahi les intérêts de sa Patrie, le Roi rappella ses Ambassadeurs, les Conférences furent rompues, & l'on se disposa de part & d'autre à continuer la guerre.

Le Roi ayant tant d'ennemis, se vit obligé d'avoir trois Armées sur pied : une en Flandres, la seconde en Allemagne, & la troisiéme en Roussillon. Outre cela il avoit à crain-

dre du côté de la Franche-Comté, qui appartenoit alors aux Espagnols, & où ils avoient des troupes qui pouvoient pénétrer dans le Royaume. Sa Majesté prit la résolution de faire la Conquête de cette Province avant l'ouverture de la Campagne. 1674.

Pour cet effet, Elle alla en personne à la tête d'une Armée s'en rendre maître, quoiqu'il y eût des Places bien fortifiées & munies de Troupes. Cette Conquête fut si rapide, que toute l'Europe en fut étonnée.

Le Roi donna le Commandement de son Armée de Flandres à Monsieur le Prince de Condé, qui prit dans cette Campagne les Châteaux d'Erklens, d'Argentau, & de Navague, gagna la fameuse bataille de Senef contre le Prince d'Orange, & fit lever le siége d'Oudenarde que ce Prince avoit entrepris.

L'Armée d'Allemagne fut commandée par Monsieur de Turenne, qui gagna les Batailles de Seint-Zeim, de Deinskelm & de Mushausem, & se rendit maître du Palatinat qu'il mit à contribution. L'Electeur Palatin, outré des ravages que les Troupes

1674. Françoises faisoient dans son pays, écrivit à Monsieur de Turenne une Lettre des plus vives & des plus emportées pour lui faire un appel.

Rien ne fit tant d'honneur à ce dernier que la réponse pleine de modération & de politesse qu'il fit à cette Lettre, disant qu'à l'égard de l'appel qu'il lui avoit fait, il ne pouvoit accepter cet honneur sans la permission du Roi son maître; mais qu'en attendant de l'avoir obtenue, il étoit prêt de vuider ce différend à la tête de l'Armée des Alliés, & de celle qu'il avoit l'honneur de commander; ce que l'Electeur ne jugea pas à propos d'accepter.

Le Comte de Schomberg eut le commandement de l'Armée de Roussillon, où il gagna la bataille de Morillas.

A l'égard de la Marine, le Marquis de ** ayant réfléchi sur ce que lui avoit dit le Chevalier de Tourville, comme on l'a déja vû, se détermina d'inspirer au Roi de ne point mettre cette année d'Armée Navale sur pied contre les Hollandois; on se contenta de pourvoir à la sûreté des Côtes;

cependant Sa Majesté fit équipper à Toulon une Escadre pour seconder le dessein qu'elle avoit formé du Siége de Roze. 1674.

Cette Escadre devoit être commandée par le Duc de Vivonne. Notre Chevalier fut nommé pour en être, & suivant ses ordres, partit pour se rendre à Toulon : mais l'échec que le Comte Schombert reçut en Roussillon par l'Armée d'Espagne, qui avoit été plus nombreuse qu'on ne s'étoit attendu, fit échouer ce projet.

Le Chevalier de Tourville revint à la Cour. Le Ministre de la Marine qui l'affectionnoit beaucoup, lui dit qu'il avoit grand plaisir de le voir ; mais, que s'il n'avoit pas tant pressé son retour, il auroit reçu des ordres qui lui auroient épargné la peine de retourner au plutôt à Toulon ; il ne s'expliqua pas alors davantage avec lui.

Deux jours après il lui dit, qu'il avoit envoyé ordre dans ce Port d'y équipper une Escadre de six Vaisseaux de Guerre, de quantité de Flutes & de Barques longues chargées de vivres & de munitions, que Mrs. les Chevaliers de Valbelle & de Valavoir

1674. devoient commander. Que le Roi envoyoit ce fecours aux Meffinois révoltés contre le Roi d'Efpagne, qui étoient venus implorer la protection de la France; qu'il étoit nommé pour commander un de ces fix Vaiffeaux, & qu'il n'avoit qu'à fe difpofer de retourner au plus vîte à Toulon, où la Flote feroit bientôt en état de partir, tous les Vaiffeaux étant déja prêts.

Sur cet ordre notre Chevalier fe rendit en diligence à Toulon; le Chevalier de Valbelle & de Valavoir le fuivirent de près, & l'on mit à la voile. La Flote arriva à Meffine vers la fin du mois de Septembre: ce fecours n'étoit pas confidérable, le Roi n'ayant pas voulu d'abord en envoyer de plus fort, fans être affuré des forces des Révoltés: il ne confiftoit qu'en quelques troupes de débarquement, & en Bled, dont ils avoient grand befoin.

Les Révoltés avant l'arrivée du Chevalier de Valbelle, avoient attaqué les Forts de Meffine, dont ils s'étoient rendus maîtres, à la réferve de celui de St. Salvador.

Les Espagnols avoient aussi demandé de leur côté du secours au Vice-Roy de Naples & aux Puissances voisines alliées à la Couronne d'Espagne. Ils en reçûrent 13. Galeres, sçavoir 5. de la Religion de Malthe, 5. de l'Etat de Genes, & le reste de Naples. 1674.

Toutes ces forces se joignirent aux Vaisseaux que le Roi d'Espagne leur envoya, chargés de troupes qu'on avoit embarquées en Catalogne sous les ordres de Dom Bertrand de Guevara, qui devoit empêcher l'entrée du secours que le Roi se disposoit d'envoyer à cette Ville.

Le Chevalier de Valbelle étant instruit de tout cela avant de partir de Toulon, fit ses dispositions, en cas qu'il fut attaqué en arrivant à Messine. Il donna l'avant-garde à commander au Chevalier de Tourville, l'arriere-garde à Monsieur de Valavoir, & il étoit au centre. La Flotte d'Espagne fut avertie du jour que celle de France étoit partie de Toulon; cependant quand le Chevalier de Valbelle parut, elle demeura comme immobile, il n'y eut que le Château de Saint Salvador

1674. qui lui tira quelques coups de canon, ce qui ne l'empêcha pas de passer, & de débarquer tout ce qu'il avoit apporté de France.

Le Chevalier de Valbelle, après avoir reçu les harangues du Senat, leur conseilla d'attaquer le Château avec toutes leurs forces, & pour les y engager, leur promit de faire débarquer ses troupes. Sa proposition ayant été approuvée, ils se mirent en état de l'éxécuter.

Le Fort se défendit pendant quelques jours avec beaucoup de vigueur; mais le Chevalier de Valbelle y ayant fait attacher le Mineur, & la mine étant prête à jouer, il fit avertir le Gouverneur que s'il différoit davantage à se rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui: celui-ci traita, à condition que s'il paroissoit du secours avant huit jours, la capitulation n'auroit point lieu; mais bien loin qu'il parût en venir, les Galeres de Malthe & de Genes s'étant retirées, le Château fut remis entre les mains des Messinois.

Après cette expedition, la Flote de France eut ordre de rester à Messine,

Sa Majesté ayant dessein de la fortifier d'autres Vaisseaux qu'elle faisoit équipper en diligence à Toulon pour y envoyer. 1674.

Le Roi se trouva obligé cette année, par la quantité de Puissances declarées contre lui, d'avoir quatre Armées sur pied, outre celle de Mer. Les dépenses extraordinaires qu'il fut contraint de faire pour les entretenir, le forcerent à mettre de nouveaux impôts sur ses Sujets, qui donnerent occasion à des révoltes dans deux de ses Provinces, & qui furent formentées sous-main par des Emissaires envoyés secrettement de la part des ennemis de Sa Majesté. 1675.

La premiere fut en Guienne. Le Maréchal d'Albret, Gouverneur de cette Province, qui y commandoit, l'appaisa dès le commencement; mais celle de Bretagne donnoit à craindre pour de plus grandes suites, par l'espérance que les Révoltés avoient d'être soutenus par les Hollandois, comme il leur avoit été promis.

Elle commença d'abord à Rennes: le Marquis de Coëtlogon qui en étoit Gouverneur, l'appaisa. Elle se com-

1675. muniqua ensuite à Nantes, à Morlaix, & dans les Campagnes voisines, où les attroupemens firent plus considérables, étant au nombre de sept à huit mille hommes qui ravageoient tout le pays, pillant les maisons des Gentilhommes, & faisant de grands desordres; ce qui obligea le Roi pour les réduire, d'y envoyer les deux Compagnies de Mousquetaires, qui dissiperent ces attroupemens, & la sédition finit par la punition des coupables.

Les Armées de Terre que S. M. eut cette année, furent celle de Flandres, commandée par le Roi en personne, & sous lui le Prince de Condé: celle sur la Meuse par le Maréchal de Crequi. On prit cette Campagne Liége, Dinant, Huy & Limbourg: celle du Roussillon par le Duc de Schomberg, qui prit belle-Garde.

Monsieur de Turenne avoit le commandement de celle d'Allemagne, & se disposoit à faire une Campagne des plus glorieuses. Il avoit résolu d'attaquer le Comte de Montecuculli, qui commandoit l'Armée des ennemis; & qui s'étoit mis derriere un ruisseau

qui séparoit les deux Armées. Mr. de Turenne ordonna à Monsieur de St. Hilaire Commandant l'Artillerie, de reconnoître les postes, pour faire des batteries ; & en même-temps ayant averti qu'on voyoit faire quelques mouvemens à l'Infanterie ennemie du côté d'une montagne, il y courut promptement pour examiner sa contenance : ils étoient si proche, qu'on pouvoit reconnoître leurs Officiers. 1675.

Monsieur de Saint Hilaire vint rejoindre Monsieur de Turenne ; & dans le temps qu'il lui rendoit compte de ce qu'il avoit fait, suivant ses ordres, un coup de canon qui partit d'une batterie de six piéces que le Comte de Montecuculli avoit mise sur une petite hauteur, emporta, à Monsieur de St. Hilaire le bras qu'il tenoit tendu pour les faire remarquer à Monsieur de Turenne : ce même coup alla donner dans l'estomac de ce Général, & le tua sur le champ. Ce fut un manteau d'écarlate que portoit ce jour-là Monsieur de St. Hilaire, qui causa à la France ce malheur, qui fut d'autant plus grand, que la perte étoit irréparable.

1675. Ce grand homme mourut à l'âge de 64. ans, au comble de sa gloire: il étoit non-seulement le plus grand Capitaine de son siecle, mais encore le plus honnête-homme, généralement aimé & estimé, sur-tout des troupes. Le Roi voulant laisser à la postérité des marques éclatantes de reconnoissance pour les grands services qu'il avoit rendu à l'Etat; ordonna que son corps fût inhumé à Saint Denis, où est la Sépulture de nos Rois. Après sa mort, son neveu Monsieur de Lorges Lieutenant-Général prit le commandement de l'Armée.

Ayant parlé des Evenemens les plus remarquables de cette année en France, il faut revenir à Messine où étoit toujours le Chevalier de Tourville avec Mrs. de Valbelle & de Valavoir, en attendant le nouveau secours que le Roi devoit y envoyer. Ce secours fut plus considerable que le précédent; il étoit commandé par le Duc de Vivonne, qui eut ordre en arrivant à Messine, de prendre la qualité de Vice-Roi. Il arriva le 11. Janvier à la vue du Fare.

Il y trouva les Espagnols, qui ayant joint à leurs Vaisseaux ceux du Royaume de Sicile, de Naples & de Sardaigne, composoient une Flote de vingt Vaisseaux de Guerre & de 17. Galeres, avec laquelle ils fermoient entierement l'entrée de la Ville. Elle étoit commandée par le Marquis de Viso. 1675.

Le Duc de Vivonne n'avoit que neuf Vaisseaux de Guerre, une Frégate, & trois Brulôts : il étoit accompagné d'un grand nombre de Bâtimens chargés de troupes, de Vivres, d'Armes & de Munitions, qu'il portoit aux Habitans : voyant qu'il n'étoit pas possible d'entrer dans Messine, sans combattre les Espagnols, il résolut de le faire malgré leur grande supériorité.

Le Chevalier de Valbelle instruit du secours que le Duc de Vivonne amenoit, & de l'impossibilité qu'il y avoit de le faire entrer dans le Port, sans combattre les Espagnols, qui étoient infiniment superieurs, fit armer tous les Vaisseaux du Roi, pour aller au-devant de la Flote.

1675. Les Espagnols voyant que le Duc de Vivonne se disposoit à combattre, se préparerent de leur côté à en faire de même. A peine ce Duc eut-il mis son Armée en bataille, que les ennemis se confiant sur le nombre de leurs Vaisseaux, vinrent sur lui à hautes voiles. Le combat fut opiniâtre & sanglant de part & d'autre, & l'avantage resta quelque-temps douteux: mais le Chevalier de Tourville qui faisoit l'avant-garde, étant sorti du Fare au plus fort du combat, suivi de cinq Vaisseaux commandés par le Chevalier de Valbelle: tomba sur les Espagnols par derriere, & commença à les mettre en desordre.

Notre Chevalier avec le Vaisseau qu'il montoit, se trouva avoir à faire contre deux des ennemis qu'il attaqua avec tant de vigueur & en si bon ordre, qu'un des deux Vaisseaux fut coulé à fonds; & l'autre fut obligé de se larguer pour se radouber dans ses manœuvres & éviter l'abordage, ce qui allarma le reste de l'Armée Espagnole.

En même-temps Mr. de Vivonne secondé par Mr. le Marquis du Ques-

ne, profitant du mouvement que l'avantage de notre Chevalier les avoit obligé de faire, les attaqua avec tant de vigueur, que toute leur Armée fut obligée de prendre la fuite & de se retirer à force de voiles à Naples, après avoir eu quatre Vaisseaux coulés à fonds, & avoir perdu considérablement de monde. 1675.

Le Duc de Vivonne entra le lendemain dans Messine, y fut reçû & reconnu en qualité de Vice-Roi. Les grands secours qu'il amena firent grand plaisir aux Messinois, & les entretinrent quelque temps dans le parti qu'ils avoient pris. Mais la conduite du Duc de Vivonne, & de la plûpart des Officiers des troupes de débarquement, jointe à la disette que le peuple commençoit à souffrir, par le peu d'ordre qu'il y eut dans la distribution des Bleds que le Roi avoit envoyés, & par l'avarice de plusieurs; firent que les Messinois commencerent à se repentir de leur révolte, & à souhaiter de rentrer sous la domination de leurs Maîtres naturels.

Cela fit naître plusieurs conspirations que le Duc de Vivonne fut obli-

1675. gé d'assoupir; ce qui l'empêcha de travailler à s'ouvrir des passages dans la campagne, pour en retirer les vivres que les Espagnols retenoient.

Le Chevalier de Tourville qui avoit mis pied à terre, & qui étoit logé dans Messine, apprit par son Hôte qui avoit une grande amitié pour lui, & qui étoit un des principaux Habitans de la Ville, & du nombre des mécontens, tous les sujets de plainte qu'ils avoient contre le Duc de Vivonne.

Qu'ils étoient résolus de travailler auprés de leur Roi à faire leur paix; mais qu'au préalable ils vouloient faire sçavoir au Roi de France, dont ils avoient reçu tant de marques de protection, leurs plaintes contre ce Duc, qui les alloit mettre par sa conduite à leur égard, dans la dure nécessité d'implorer la clémence du Roi leur Maître; que pour cet effet, ils avoient secrettement député deux de leurs plus notables Habitans pour passer en France.

Le Duc de Vivonne ignoroit cette députation. Le Chevalier de Tourville se crut obligé de l'apprendre à

son Général, pour qu'il prévînt les mauvais effets que feroient à la Cour les plaintes qu'on y alloit porter contre lui. Ce Duc lui témoigna être bien sensible au service qu'il lui rendoit, & sur le champ il écrivit au Ministre pour se justifier. 1675.

L'Officier qu'il chargea de ses Lettres arrivé à Marseille fit une si grande diligence, qu'il fut à la Cour plutôt que les Députés de Messine, qui trouverent le Roi prévenu sur toutes leurs plaintes. Sa Majesté qui avoit intérêt que cette révolte durât, pour causer une diversion aux forces du Roi d'Espagne, appaisa les Messinois, & les encouragea à soûtenir le parti qu'ils avoient pris, leur promettant de nouveaux secours. En exécution de cette promesse, il leur envoya un renfort avec des munitions par ses Galeres, qui arriverent à Messine dans le mois de Juin.

Ces nouveaux secours arrivés, le Duc de Vivonne se trouva assez fort pour laisser dans la Ville un nombre suffisant de troupes afin de contenir les mécontens, & se servir du reste pour pousser ses conquêtes sur les

1675. Côtes de Sicile, qui étoit le seul moyen de pouvoir tirer à l'avenir les vivres néçessaires pour la subsistance des Messinois.

Après s'être pourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour un Siége, il s'embarqua le 15. Août, arriva le 17. devant la Ville d'Angousta, entre Siracuse & Catane; il en fit le Siége, & emporta la Place en six jours: il s'empara ensuite de la petite Ville de Lentini, & se rendit maître d'une partie du pays des environs, qui est la plus fertile de toute la Sicile.

Dès le mois de Mars la Reine Régente d'Espagne sous prétexte de rétablir les affaires de Sicile, avoit nommé Dom Juan d'Autriche pour y commander avec le titre de Vice-Général du Roi Catholique dans tous ses Etats d'Italie; elle avoit sollicité avec empressement les Hollandois d'envoyer en Espagne une Flote qui pût porter ce Prince en Sicile avec les troupes & la Noblesse qui devoit l'accompagner.

Dom Juan étant bien persuadé que l'intention de la Reine n'étoit que de l'éloigner du Roi, qui alloit bien-tôt être déclaré majeur ne se pressa pas

de sortir d'Espagne, comptant d'être bien-tôt rappellé à Madrid. Cependant la Flote d'Hollande commandée par l'Amiral Ruiter, arriva dès le mois de Septembre à Cadix, pour transporter ce Prince en Italie ; mais il trouva des prétextes pour différer son départ jusques au 9 de Novembre que le Roi fut déclaré majeur. Au sortir de la cérémonie ce Monarque lui écrivit de sa main de se rendre incessamment auprès de lui. Dom Juan manda aussi-tôt à Ruiter qu'il pouvoit passer sans lui à la Méditerranée, & qu'il ne songeoit plus au voyage de Sicile. Ruiter partit sur le champ pour s'y rendre avec 24 Vaisseaux de Guerre, quatre Brulots, & quatre Barques d'avis. 1675.

Il essuya deux tempêtes avant d'arriver au port de Caglia, où il avoit résolu de mouiller. Il rassembla ses Vaisseaux, qui s'étoient dispersés à Melasso, & de-là il fut à Lipari pour être mieux à l'abri du gros temps qu'il faisoit. La présence de cette Armée Navale donna la hardiesse aux Espagnols d'attaquer le Fort Dibisso que les François occupoient, & s'en rendirent maîtres.

1675. Dans ce temps-là on apprit à Messine que le Roi avoit fait une promotion de huit Maréchaux de France, qui furent, les Ducs de Navailles, de Schomberg, de Vivonne, de Duras, de la Feuillade, de Luxembourg, le Marquis de Rochefort, & le Comte d'Estrades.

Le Duc de Vivonne reçut sur sa nouvelle dignité des complimens de tout ce qui étoit sous sa domination en Sicile, mais le corps de la Marine fit des Fêtes & des réjouissances particulieres; c'étoit le premier de leur corps qui avoit été honoré de cette suprême dignité, n'y ayant eu jusqu'alors aucun exemple que le service de Mer l'eût procuré à personne.

Lorsque le Chevalier de Tourville félicita en particulier le nouveau Maréchal, ce Duc lui dit : *Je souhaite, Mr. le Chevalier, pouvoir un jour vous faire un pareil compliment; si Dieu nous conserve tous deux, je ne désespere pas de le faire; car votre mérite vous procurera immanquablement cette dignité, puisqu'on commence d'en récompenser les Officiers de Marine.*

À la fin de cette anné le Roi fit aussi une promotion dans la Marine, dans laquelle notre Chevalier eut la satisfaction de voir que S. M. l'avoit fait Chef-d'Escadre : il en apprit la premiere nouvelle par une Lettre de Monsieur le Marquis de ** Voici ce qu'il lui écrivit. 1676.

Le Roi vient de vous faire, Mr. Chef-d'Escadre : c'est une preuve de la satisfaction qu'il a de vos services, & de la justice qu'il rend à votre mérite ; je vous en félicite, & me fais un plaisir de vous l'apprendre, par la part que je prends à ce qui vous regarde, & à l'amitié avec laquelle je suis, &c.

Le Roi de Suede, médiateur des Puissances en guerre, faisoit toujours son possible pour procurer la paix à l'Europe : les négociations s'étant enfin renouées au commencemeut de cette année, on choisit la Ville de Nimégue pour le lieu du Congrès.

Mr. du Quesne partit de Sicile au mois de Décembre pour aller en Cour de la part du Duc de Vivonne, représenter à Sa Majesté la nécessité qu'il y avoit d'envoyer de nouveaux secours à Messine.

Revenons.

1676. Pendant que les Plénipotentiaires des Parties Belligerentes s'assembloient à Nimegue pour y traiter de la paix, le Roi, qui la désiroit véritablement pour le soulagement de ses peuples, prenoit de justes mesures pour rendre ses troupes complettes, & faisoit travailler à des préparatifs pour être en état de faire en personne de nouvelles conquêtes, afin d'obliger ses ennemis de ne plus troubler les négociations de cette paix qui seule pouvoit finir une guerre qui avoit coûté tant de sang de part & d'autre.

Le Roi eut cette année quatre Armées sur pied, une en Allemagne commandée par le Maréchal de Luxembourg qui gagna la bataille de Koëkéesberg, une autre entre la Sambre & la Meuse par le Maréchal de Rochefort, celle de Catalogne par le Maréchal de Navaille, & celle de Flandres par le Roi en personne, & sous lui les Maréchaux de Crequi, d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, & de Lorge. Sa Majesté prit Condé, Bouchain, Aire, & le Fort de Liviek.

Revenons

Revenons aux affaires de Messine. 1676.
On a déja vu comme Mr. du Quesne étoit venu en France pour demander de plus grands secours. Sa Majesté fit pour cela équipper de nouveaux Vaisseaux, & lui en donna le commandement.

Il partit des Côtes de Provence, avec une Flote composée de 20 Vaisseaux de guerre, 6 Brulots, & quelques autres Bâtimens chargés de vivres & de munitions, & prit sa route pour entrer dans le Fare de Messine par le côté du Nord : l'Amiral Ruiter voulant lui en disputer l'entrée, l'attendit jusques au cinq de Janvier à la rade de Melazzo où les Espagnols devoient se joindre à lui; mais n'ayant pas été assez tôt prêts, il en partit sans eux crainte d'être prévenu par le Général François, avant qu'il se pût mettre entre le Fare & lui.

La Flote de France découvrit celle de Hollande le 7 de Janvier auprès de l'Isle de Stromboli. Le Marquis de Previlly, qui se trouvoit alors à l'arriere-garde, avec la division qu'il commandoit revira au large dès qu'il apperçut les ennemis pour étendre la

1676. ligne qui étoit trop serrée par les Isles, de maniere que sa division se trouva à l'avant-garde, celle de Monsieur du Quesne au corps de Bataille, & celle de Monsieur de Gabaret à l'arriere-garde.

L'Armée de France demeura tout le jour, & toute la nuit dans cette disposition, à la vue des ennemis, sans qu'ils profitassent de l'avantage du vent qu'ils avoient pour commencer l'attaque; mais ayant un peu changé le 8. à la pointe du jour, Monsieur de Quesne fit revirer, & gagna le vent. Dès qu'au moyen de ce mouvement le Marquis de Previlly eût atteint la tête des ennemis, il commença le combat sur les neuf heures du matin, il fut si opiniâtre & si long qu'il dura jusques à deux heures après midi, que ce dernier fit enfin plier l'avant-garde des ennemis qui lui étoit opposée, où le contre-Amiral Veischoor qui la commandoit fut tué.

Monsieur du Quesne ayant de son côté combattu le corps de Bataille, avoit si vivement pressé l'Amiral Ruiter qu'il avoit été obligé de se couvrir de ses deux Matelots. Il survint alors

un calme qui empêcha l'Armée de France de pouvoir profiter du désordre qu'elle avoit commencé de mettre dans celle des ennemis, & donna moyen aux Galeres d'Espagne qui étoient à Lipary de venir remorquer les Vaisseaux Hollandois qui étoient endommagés, & qui ne purent être enlevés par ceux de France à cause du calme. 1676.

Elles ne purent pourtant empêcher qu'un de l'avant-garde ennemie ne coulât bas du grand nombre de coups de canon dont il avoit été percé; L'arriere-garde commandée par Monsieur de Gabaret trouva plus de résistance; mais elle contraignit celle des ennemis de se retirer avec le reste de la Flote.

Le lendemain Monsieur d'Almeras Lieutenant-Général, qui venoit de France avec dix Vaisseaux joignit Mr. du Quesne; l'Amiral Ruiter fut pareillement joint par le Prince de Monté-Sarchio, avec dix autres Vaisseaux de guerre Espagnols, & un Brulot. Les deux Armées renforcées de part & d'autre, demeurerent deux jours en présence sans oser s'attaquer. Mr.

1676. du Quesne sçachant la necessité où étoit Messine d'avoir un prompt secours ; & la difficulté de le faire entrer par la route qu'il tenoit, tant que les ennemis fermeroient l'entrée du Fare, résolut de faire le tour de la Sicile, afin d'y entrer par le Sud.

Le Chevalier de Tourville auroit bien voulu que les Vaisseaux du Roi fussent sortis, comme l'année passée, pour attaquer l'Armée des ennemis par derriere, dans le temps qu'elle combattoit contre Mr. du Quesne ; mais il ne pût l'obtenir : ce fut inutilement qu'il en parla au Maréchal de Vivonne.

L'Amiral Ruiter fit voile à Naples dans le dessein de repasser en Hollande, & dans le temps qu'il en alloit partir, il reçut de nouveaux ordres qui l'obligerent de demeurer dans les mers de Sicile.

Il y resta sans rien entreprendre jusques au commencement du mois d'Avril, qu'il vint avec sa Flote & celle d'Espagne se présenter devant Messine pendant que les troupes de cette Couronne qui étoient à terre se posterent au Salvador des Grecs, à

la portée du canon de la Ville ; dans le dessein de l'assiéger en même temps par terre & par mer. 1676.

Toute la Flote de France étoit dans le port, lorsque celle des ennemis parut. Le Maréchal de Vivonne en étant averti, tint un Conseil de Guerre à ce sujet, où notre Chevalier parla avec tant de force sur la nécessité qu'il y avoit de les combattre pour les éloigner de la Côte, & leur ôter l'envie de revenir si près de Messine, que son avis fut applaudi, & passa tout d'une voix.

Monsieur du Quesne fut chargé de cette expédition ; mais le vent lui étant contraire, il ne put sortir de tout ce jour-là du port : le lendemain le vent étant devenu favorable, toute la Flote mit à la voile, & alla mouiller le long de la Côte de Messine. Les premiers Vaisseaux qui s'approchérent de Saint Salvador des Grecs, tirerent sur les troupes qui s'y étoient postées. Le Duc de Vivonne qui étoit resté dans la Ville, ayant en même-temps fait faire une sortie par les troupes Françoises, les Espagnols furent repoussés avec 1500 hommes de perte, tant tués que blessés.

1676. Ce fut le 28 Avril que Monsieur du Quesne partit des environs de Messine. Dès que l'Amiral Ruiter en eut avis, il s'avança avec toute sa Flote & celle d'Espagne, à mesure que Monsieur du Quesne approchoit : Les Flotes se rencontrerent le 21 à midi à trois lieues d'Angoüsta, & par le travers du Golfe de Catane.

Celle de France étoit composée de 30 Vaisseaux & de sept Brulots. Le Marquis d'Almeras Lieutenant-Général commandoit l'avant-garde, Mr. du Quesne le corps de Bataille, ayant avec lui le Chevalier de Tourville & le Marquis de Preüilly tous deux Chefs d'Escadre : Mr. de Gabaret commandoit l'arriere-garde.

Celle des ennemis étoit de 29 Vaisseaux, tant Espagnols que Hollandois, de neuf Galeres & de quelques Brulots. L'Amiral Ruiter se mit à l'avant-garde, les Vaisseaux du Roi d'Espagne étoient au corps de bataille, & le Vice-Amiral Haën commandoit l'arriere-garde. Pendant que les Flotes s'approchoient, le Chevalier de Bethune sortit du port d'Angoüsta, & passa avec son seul Vaisseau entre les

deux lignes pour joindre l'Armée de France. 1676.

Les deux avant-garde commencerent le combat sur les trois heures après midi, & s'attaquerent avec tant de valeur, que presque tous les Vaisseaux qui les composoient furent de part & d'autre endommagés, le canon y fut servi avec beaucoup de viteſſe, auſſi-bien que la mousqueterie, ce qui rendit l'action une des plus sanglantes qu'on eut vu jusqu'alors en mer. Le Marquis d'Almeras fut tué dans le fort du combat, étant sur le tillac à donner ses ordres.

Le Chevalier de Tambonneau qui commandoit un Vaiſſeau de cette avant-garde fut emporté d'un coup de canon. Mr. du Quesne apprenant la mort de Mr. d'Almeras, & voyant que tout le fort du combat étoit à l'avant-garde, y envoya le Chevalier de Tourville avec deux Vaiſſeaux pour la soutenir.

Notre Chevalier, qui avoit déja un vrai chagrin de n'être point à cette attaque, où étoient les plus forts coups, se hâta de s'y rendre dès qu'il en eut reçu l'ordre; dans ce temps, le

1676. Vaisseau de Monsieur d'Almeras qui combattoit contre celui que montoit l'Amiral Ruiter ne se battoit que foiblement, ce que le Chevalier de Tourville ayant remarqué en arrivant, s'y rendit pour le soutenir.

L'Amiral Ruiter qui comptoit se rendre maître de ce Vaisseau, voyant qu'on venoit le secourir, attaqua avec fureur notre Chevalier, qui soutint avec fermeté ce premier choc, après lequel il attaqua à son tour cet Amiral; jamais il ne se fit un plus grand feu, & l'on ne vit un combat plus vif ni plus sanglant qu'entre ces deux Vaisseaux, il sembloit dévoir eux seuls décider du gain de cette bataille.

Ruiter qui n'avoit jamais essuyé une plus vive attaque, ni un si pressant danger, comme il le dit ensuite, s'exposa plus qu'aucun des siens pour les animer & encourager par sa présence; il eut le devant du pied gauche emporté d'un éclat, & les deux os de la jambe droite brisés, il tomba du coup, il se fit une légere blessure à la tête, cela ne l'empêcha point de continuer à donner ses ordres le reste du jour avec le même sang froid que s'il n'avoit

n'avoit pas été blessé : mais voyant cinq Vaisseaux, du nombre desquels étoit celui qu'il montoit, si endommagés, qu'il n'étoit pas possible de les empêcher de tomber entre les mains des François, il les fit remorquer environ à une heure de la nuit. 1676.

Les Espagnols commandés par le Prince de Monté-Sarchio, se tinrent fort au vent & demeurerent à la grande portée du canon pendant le combat, de maniere qu'ils n'eurent presque aucune part à l'action, & que tous les efforts de la Flote de France tomba entiérement sur les Hollandois, qui se plaignirent hautement des Espagnols : dès-que ceux-ci virent qu'on venoit à eux, qu'on les attaquoit avec beaucoup de vigueur, & qu'on ne songeoit qu'à les aborder, ils se retirerent, sans penser qu'ils abandonnoient ceux qui n'étoient dans le danger que pour être venus à leur secours.

Leur retraite ayant beaucoup affoibli les Hollandois, le Vice-Amiral Haën qui avoit l'arriere-garde, tâcha de prendre la place des Espagnols ; mais Monsieur de Gabaret le tint toujours en échec : Monsieur du Quesne

ne étant survenu pour l'accabler, on
1676. alla demander à l'Amiral Ruiter ce qu'il falloit faire dans ce désordre : Ce grand Homme qui souffroit des douleurs inconcevables avec une force d'esprit merveilleuse, ordonna qu'on se retirât. Cet ordre donné, chacun se servit de ses voiles pour hâter sa retraite. La Flote ennemie, favorisée par la nuit, se retira à Siracuse.

Monsieur du Quesne ne pouvant la poursuivre à cause de l'obscurité, demeura sur le lieu où s'étoit donné le combat, & dès que le jour parut, il fit voile pour Siracuse, où s'étant présenté en bataille à la rade, il provoqua les ennemis, qui se contenterent de tirer quelques coups de canon sans vouloir sortir.

Les blessures de l'Amiral Ruiter allerent d'abord assez bien, & l'on commençoit à en espérer la guérison : mais la fievre l'ayant pris quelques jours après, & la gangrene s'étant mise à ses plaies, il mourut à Siracuse le 29. Avril.

Ce fut une perte irréparable pour les Hollandois, car cet Amiral avoit toutes les qualités d'un grand Capitaine ;

il joignit une intrépide valeur à une prudence & une habileté consommée dans les combats de mer. Sa naissance étant des plus médiocres, il ne devoit qu'à son seul mérite, son élévation aux plus grands honneurs de son Pays. 1676.

Cet Amiral deux jours avant sa mort parlant de cette affaire, dit que du moment que le Chevalier de Tourville l'avoit attaqué, il s'étoit vu dans un danger, dont il n'avoit jamais essuyé de pareil; qu'il avoit été surpris de sa valeur, de sa justesse & promptitude dans ses manœuvres, & que si ce Chevalier vivoit, il deviendroit un des plus grands hommes de mer. Un éloge pareil dans la bouche d'un ennemi vaincu & mourant, n'est point suspect, & encore moins de la part d'un aussi grand homme que Ruiter.

Toutes les Rélations de cette affaire qui parurent dans ce temps-là, disoient que notre Chevalier avoit fait déterminer la victoire pour les François, par tout ce qu'il avoit fait, qui tenoit du prodige.

1676. La Flote de France étoit déja de retour à Messine, lorsque toutes les Galeres du Roi avec trois Vaisseaux de guerre y arriverent le 21. May. Le Maréchal de Vivonne résolut après l'arrivée de ce nouveau secours de tenter une action d'éclat, qui ne fût pas moins glorieuse à la réputation des Armes du Roi, qu'utile aux Messinois, en mettant les ennemis hors d'état de tenir désormais la mer, & par-là rendre pour toujours le passage libre aux Vaisseaux qui apportoient des vivres à la Ville.

Il s'embarqua lui-même sur la Flote composée de 28. Vaisseaux de guerre, 25. Galeres & 9. Brulots, & sortit du port le 28. May; celle des ennemis après s'être raccommodée, étoit sortie de Siracuse : Le Maréchal de Vivonne qui la découvrit près de Palerme le 31. envoya une Felouque soutenue de Galeres pour connoître leur disposition.

On lui rapporta que cette Flote étoit composée de 27. Vaisseaux de guerre, de 19. Galeres rangées dans les intervales, & de quatre Brulots; qu'elle étoit en bataille sur une ligne,

ayant le Mole de Palerme à sa gauche, le Fort de Castelmare derriere la ligne; & une grosse tour avec les bastions de la Ville à sa droite. 1676.

Sur cet avis le Maréchal fit attaquer le 2. Juin leur avant-garde par un détachement de 9. Vaisseaux commandés par le Chevalier de Tourville & le Marquis de Preüilly, & de 7. Galeres, aux ordres des Chevaliers de Bethune & de Bethomas, accompagnées de 7. Brulots.

Nôtre Chevalier approcha des ennemis de la longueur d'un cable, & essuya tout leur feu sans tirer un seul coup de canon: mais ayant mouillé au même lieu où étoient leurs ancres, il fit avancer les Brulots à la tête des Galeres, & commença le combat avec une si grande vivacité, que trois de ces Brulots ayant abordé & mis le feu à trois des Vaisseaux ennemis, le reste de leur avant-garde coupa les cables, & alla échouer aux terres les plus proches.

Le Maréchal de Vivonne pour profiter de l'avantage que lui donnoit ce premier désordre, tomba avec le gros de la Flote sur le corps de bataille

1676. & sur l'arriere-garde des ennemis, où étoient les Amiraux d'Hollande & d'Espagne : Le feu fut grand de part & d'autre, & le combat très-opiniâtre ; mais deux Brulots de l'Armée de France ayant embrasé l'Amiral d'Espagne, son Vice-Amiral & contre-Amiral, furent obligés de couper leurs cables pour éviter l'incendie.

Le reste suivit leur exemple : une partie alla échouer sous Palerme, & l'autre se sauva dans le port. Ceux qui commandoient leurs quatre Brulots y mirent le feu de peur d'être pris : & quatre autres Brulots de la Flote de France, ayant été poussés dans le port par l'impétuosité du vent, porterent le feu au Vice-Amiral d'Espagne, au contre-Amiral d'Hollande, & à sept autres Vaisseaux qui étoient échoués l'un sur l'autre.

L'incendie de ces Vaisseaux & des Brulots, & les efforts de la poudre qui y étoit enfermée poussant en l'air des pieces de fer, & des parties entieres de Navires, abimerent la Réale d'Espagne, la Patrone de Naples & quatre autres Galeres, sans compter un grand nombre d'Officiers ; le port

fut ravagé, plusieurs édifices de Palerme furent ruinés, ce fut enfin le plus horrible & le plus affreux spectacle que l'on puisse se représenter. 1676.

Les ennemis perdirent dans ce combat 7. gros Vaisseaux de guerre, 6. Galeres, 7. Brulots, & quelques autres petits Bâtimens, 1700. pieces de canon, & près de 5000. hommes: Cette victoire, une des plus complettes, qui ait été remportée sur mer, ne coûta à la France, que deux Enseignes, & très-peu de soldats.

Après cette défaite, les Espagnols ne parurent plus à la mer de toute cette guerre, & les Hollandois n'employerent leurs vaisseaux qu'au secours de leurs Alliés du Nord, & à tenter quelques entreprises dans l'Amerique, où ils ne furent pas long-temps sans éprouver une pareille disgrace.

L'éloignement des Hollandois donna lieu au Maréchal de Vivonne de ramener sa Flote au port de Messine, & d'employer toutes les troupes de terre & de mer à faire des nouvelles conquêtes: Notre Chevalier ayant mis pied à terre fut curieux de suivre ce Maréchal dans toutes ses expéditions.

1676. Il se trouva aux sieges de Merilly, de Tourmine & de son Château, de la Forteresse de Scaletta, du Château de la Croix, & à la prise des postes de Saint Alexis, & de Saint Placide, pris sur la fin de cette année. Dans toutes ces actions le Chevalier de Tourville se distingua autant par sa valeur que par sa prudence, & se fit connoître aussi digne de commander sur terre que sur mer.

1677. Cependant les négociations pour la paix se continuoient toujours à Nimegue : mais les ennemis ne cherchoient qu'à en éluder la conclusion, dans l'espoir que quelque changement favorable pourroit dans la suite la leur rendre plus avantageuse. Le Roi qui connoissoit leur dessein leur voulant laisser ignorer celui qu'il avoit projetté pour l'hyver, donna des fêtes d'une magnificence extraordinaire à toute sa Cour; & dans le temps que toute l'Europe, & ses Courtisans même le croyoient le plus occupé à ses plaisirs, il partit pour se rendre en Flandres accompagné de Mr. son frere unique, & se mit à la tête de son Armée, commandée sous lui par les Maréchaux

de Lorge, de Schomberg, de la Feuillade, & d'Humieres. 1677.

Il fit le siege de Valenciennes, qu'il prit dans le temps le plus rude de l'hyver, ce qui surprit tout le monde; fit ensuite celui de la Ville & Citadelle de Cambrai, qu'il prit aussi. Pendant que Sa Majesté étoit occupée à ces sieges, Elle envoya Monsieur avec une autre Armée faire celui de Saint Omer qu'il prit; mais le Prince d'Orange s'étant présenté pour le faire lever, Monsieur lui livra bataille près de Cassel, qu'il gagna, & des plus complettes. Le Roi après avoir fait ces conquêtes, revint à Saint Germain, & laissa le commandement de son Armée de Flandres au Maréchal de Luxembourg, qui fit lever le siege de Charleroy que faisoit le Prince d'Orange. Le Maréchal de Crequi commanda l'Armée en Allemagne, où il prit Fribourg, & en Roussillon le Maréchal de Navailles, qui gagna la bataille d'Espoüille.

Le Roi n'eut en mer cette année qu'une Flote à l'Océan, composée seulement de six Vaisseaux de guerre, & de quatre Fregates, commandée

1677. par le Comte d'Etrées, qui alla chercher celle des Hollandois qui étoit de dix Vaisseaux, d'un Brulot, & de cinq petits Bâtimens, & qui mouilloit dans le port de Tabago. Quoique ce port fut gardé par plusieurs batteries, le Comte d'Etrées ne laissa pas d'y entrer & d'y attaquer les ennemis : le combat qui fut des plus vifs & des plus violens, dura pendant huit heures : tous les Vaisseaux ennemis furent brûlés, coulés à fonds, ou échoués.

Le Roi ayant renforcé cette Flote de huit Vaisseaux & de huit autres petits Bâtimens, le Comte d'Etrées retourna à Tabago dont il se rendit maître, & prit en revenant le Fort de l'Isle de Cap-vert.

Le Chevalier de Tourville avec le Maréchal de Vivonne resterent toute cette année à Messine dans l'inaction, n'y ayant plus de Flote ennemie dans la Méditerranée, & étant maître de tout le Pays. Notre Chevalier ennuyé de cette oisiveté, écrivit plusieurs Lettres au Ministre de la Marine pour obtenir son rappel ; mais ce Seigneur lui répondit, que quelque envie qu'il eût de lui faire plaisir, il n'étoit point

en son pouvoir de lui accorder sa demande, le Roi n'étant point dans le dessein d'avoir d'autres Flotes, & que d'ailleurs la paix qu'on traitoit actuellement à Nimegue étoit à la veille d'être conclue. 1677.

Cette réponse mit notre Chevalier dans une véritable peine : N'ayant plus d'espérance, il se livra à l'ennui, passant la plus grande partie de la journée dans sa chambre à rêver à sa situation. Y étant un jour enfermé, on vint heurter à la porte : une fille se présenta à lui, & lui dit : *Voilà Monsieur, une Lettre, que j'ai ordre de vous remettre de la part d'Isabelle Sevini, qui est au Couvent, & qui vous prie de la venir voir* ; il voulut la retenir pour en prendre la réponse ; mais elle lui répondit, qu'elle ne pouvoit s'arrêter, & qu'il devoit la porter lui-même.

Avant de rapporter cette Lettre, il est nécessaire de donner une idée de cette jeune personne, fille d'un des Principaux de la Ville, & maître de la Maison où logeoit le Chevalier de Tourville : Voici son Portrait. *Sa taille est des médiocres, mais des*

1677. *plus fines; son visage un peu ovale avec des grands & beaux yeux noirs pleins de feu & de douceur; sa bouche toujours riante, est parée par des dents fort belles, & très-bien rangées; son tein, sans être du premier blanc, est des plus fins & des plus unis; enfin, sans être belle, elle est très-piquante, & a tout ce qu'il faut pour se faire aimer; joignant à toutes ces qualités beaucoup d'esprit, de vertu, & un caractere des plus parfaits*: aussi notre Chevalier ne put la voir sans sentir pour elle une véritable passion; mais il n'eut pas la satisfaction d'en être reçu favorablement, comme on verra par la Lettre suivante.

N'attribuez point, Monsieur, à aucune tendresse pour vous la démarche que je fais de vous écrire; mais plutôt à l'estime & à la confiance que j'ai en votre probité, qui m'oblige d'y avoir recours: il s'agit de me rendre un service important, dans lequel il faut un grand secret, & de la discrétion; je vous demande l'un & l'autre; & de m'accorder une de vos visites pour pouvoir m'ouvrir à vous: vous êtes trop galant homme, & trop obligeant, pour ne pas profiter d'une occasion à pouvoir faire plai-

ſir à une Demoiſelle qui a pour vous (à la tendreſſe après) tous les ſentimens que vous méritez, & l'eſtime qu'on ne peut vous refuſer ſans injuſtice. 1677.

Iſabelle Sevini.

Le Chevalier impatient d'apprendre ce qu'elle deſiroit de lui, ſe rendit au plûtôt au Couvent. Dès qu'elle le vit entrer, il lui dit : *Il faut, Monſieur le Chevalier, que j'aye bien de la confiance en votre probité, de vous avoir prié de me venir voir, pour vous ouvrir mon cœur, ſur un ſervice que j'oſe vous demander, & d'où dépend le bonheur de ma vie.*

Mademoiſelle, lui répondit notre Chevalier, *je m'eſtimerai toujours fort heureux d'avoir occaſion de vous être utile, & vous pouvez être ſûre de ma part, non-ſeulement du ſecret & de la diſcrétion, mais encore du zele avec lequel j'agirai dans tout ce que vous me preſcrivez; vous pouvez en toute ſûreté vous ouvrir à moi, & me dire ce que vous ſouhaitez que je faſſe.*

Ce que vous me dites, Monſieur lui dit Iſabelle, *me confirme dans ce que j'ai*

1677. *pensé sur votre compte dès le premier jour que je vous vis : Je connus dans vos discours un air de sincérité & de droiture, qui me donna pour vous une grande estime ; depuis, dans les autres visites que vous m'avez rendues, je me suis encore mieux confirmée dans les mêmes sentimens ; mais j'eus un vrai chagrin d'appercevoir en vous de la tendresse pour moi, sentant bien que je ne pouvois y répondre, ayant mon cœur pris ailleurs ; j'affectai alors de vous témoigner beaucoup d'indifférence, pour vous donner occasion de vous guerir d'une passion qui ne pouvoit que vous procurer des peines & des inquiétudes.*

Cependant comme vous avez cessé vos tendres poursuites, j'ai cru pouvoir donner un libre cours à mon estime pour vous, & c'est ce qui me donne aujourd'hui la confiance de pouvoir vous parler à cœur ouvert sur ma situation, & exiger de vous un service, que vous ne pouvez me rendre qu'en sacrifiant votre tendresse (s'il vous en reste encore pour moi,) en obligeant en la personne d'un Rival, celle que vous n'avez pu rendre sensible, & qui ne vous auroit pas

refusé son cœur, si elle ne l'avoit déja donné à un autre. 1677.

» Il s'agit que dès mes jeunes ans » ma mere avoit résolu de me marier » avec le fils de Dom Caffini, qui est » à-peu-près de mon âge; élevés dans » cette espérance, nous contractâmes » une tendresse réciproque, qui n'a » fait qu'augmenter avec l'âge; mon » pere n'aprouvoit point le dessein de » ma mere à ce sujet, mais sa complai- » sance pour elle l'emporta sur la ré- » pugnance.

» D'autre part, Dom Caffini qui étoit » d'un esprit inquiet & bourru, igno- » roit notre inclination, & dès qu'elle » lui fut connue, il ne s'attacha qu'à la » rompre, en y mettant tous les obsta- » cles imaginables. Ce pere dur & » obstiné usoit envers son fils de tous » les plus mauvais traitemens, pour » l'obliger à s'éloigner de moi. Outrée » d'un pareil procédé, mes sentimens » combattirent & l'emporterent sur » mon cœur, en obligeant mon jeune » amant de s'y conformer, & de hâter » même son départ.

» Mon pere qui avoit d'autres vues » pour moi, & qui ne pouvoit igno-

1677. » rer ces mauvaises manieres, non
» plus que mon attachement pour le
» jeune Cassini, me défendit absolu-
» ment tout commerce avec lui. Cette
» défense ne fit qu'enflammer mon
» cœur, & m'en donna plus d'envie.
» L'Amour toujours ingénieux nous fit
» trouver le moyen de nous écrire
» fréquemment en secret, & d'adou-
» cir par-là les peines de l'absence:
» Mais à la fin par les embûches que
» nous tendit le vieux Cassini, notre
» commerce fut découvert, mon pere
» l'apprit, & me mit dans le Couvent
» où je suis depuis.

» La mort du pere de mon amant
» venoit de lui rendre la liberté, &
» à peine commençions-nous de goû-
» ter la douceur du repos; lorsque le
» mien est venu m'annoncer qu'il étoit
» dans le dessein de me marier avec
» le fils d'un de ses intimes amis, que
» la chose étoit résolue, sa parole
» donnée, & que mon mariage se-
» roit fait dans quinze jours; qu'il
» falloit m'y préparer, & à bien re-
» cevoir mon Prétendu, qui devoit
» me faire dès demain sa premiere
» visite.

J'ai

» J'ai pleuré, lamenté & prié 1677
» mon pere de ne pas me rendre
» malheureuse en me forçant d'épouser
» un homme contre mon gré, & pour
» lequel je n'avois nul penchant : mes
» larmes, mes soupirs & mes prieres
» ont eté inutiles, il a été inexorable,
» & m'a quitté en disant qu'il vouloit
» être obéi.

» Je suis depuis dans un état le plus
» triste & le plus déplorable, prête
» à me donner la mort plutôt que de
» consentir d'épouser celui à qui on
» me destine. Je sçai, Monsieur, la
» confiance & l'amitié que mon pere
» a pour vous, & que vous avez
» tout pouvoir sur son esprit : je sçai
» aussi que je ne puis me confier à
» un plus honnête homme ; c'est ce
» qui m'a déterminée à prendre la li-
» berté de vous ouvrir mon cœur,
» & de vous prier de faire tout au
» monde pour le faire changer de
» résolution, & que s'il ne veut point
» que j'épouse Cassini, du moins qu'il
» ne me contraigne point à en épou-
» ser d'autre. Si vous ne pouvez rien
» obtenir de lui à ce sujet, puis-je
» espérer de votre générosité la grace

1677. » de me procurer le moyen de sortir d'ici, & de m'en aller en France ? Vous me donnerez la vie, étant » résolue à me donner la mort, si je » ne puis autrement éviter d'épouser » celui que mon pere me destine.

» Le service que vous exigez de » moi, lui répondit le Chevalier, » blesseroit dans tout autre ses sentimens : car je dois vous dire que » j'ai toujours eu pour vous la même » tendresse, & je n'ai cessé de vous » la témoigner, que par l'impossibilité » de vous y rendre sensible, ayant » d'ailleurs remarqué l'indifférence que » vous affectiez de faire paroître pour » moi.

» Vous voulez aujourd'hui que je » serve mon rival, il faut que vous » ayez une grande opinion de moi, de » me croire capable de sacrifier mes » sentimens au seul plaisir de vous » obliger ; je vous sçai bon gré d'avoir pensé ainsi ; & vous ne vous » êtes point trompée dans votre jugement.

» Oui Mademoiselle, je parlerai » aujourd'hui-même à Monsieur votre » pere, & ferai tout au monde auprès

» de lui pour l'engager à rompre le 1677.
» mariage qu'il vous a proposé, ou
» du moins d'en éluder l'exécution,
» pour avoir le temps de pouvoir y
» mettre des obstacles; & si je ne puis
» réussir pour l'un ni pour l'autre, je
» verrai ce qu'il y aura à faire pour
» empêcher que vous n'épousiez cet
» homme, & pouvoir vous unir avec
» l'heureux Cassini: comptez sur moi,
» & que je ferai ensorte de vous faire
» connoître qu'il n'y a point d'amour
» plus sincere & plus désintéressé, que
» celui que j'ai pour vous. »

Isabelle charmée de cette promesse l'assura de sa reconnoissance & de la confiance qu'elle avoit en lui, espérant tout de sa médiation.

Notre Chevalier ne tarda point à parler au pere d'Isabelle, il le fit avec tant de force, & ménagea les choses si prudemment, qu'il consentit malgré ses préventions, d'accorder à sa fille la satisfaction qu'elle desiroit: ainsi ces heureux amans après une infinité de peines, jouirent du doux plaisir de se posséder par leur mariage, qui fut célébré peu de jours après.

1677. Les Négociations pour la paix ſe continuoient à Nimegue, mais cela alloit lentement. Le Roi qui la déſiroit pour le repos de ſes peuples & de toute l'Europe, ennuyé de ces longueurs, prit la réſolution de pouſſer ſes conquêtes; pour déterminer ſes ennemis à la conclure. Dans ce deſſein il partit avec toute ſa Cour de Saint Germain le 7. Février, & prit le chemin de la Lorraine.

Pendant ce Voyage Sa Majeſté fut accompagnée de la Reine & des Dames de ſa Cour, marchant à petites journées vers Metz, comme s'il avoit eu deſſein plutôt de voyager que d'exécuter un projet conſidérable. Toutes les troupes qui devoient former ſes Armées, ſoit en Allemagne ou en Flandres, ſortirent de leurs Garniſons ſans ſçavoir où elles alloient, ni pour quel endroit elles étoient deſtinées.

Celles de Flandres prirent le chemin d'Allemagne, & celles de la Franche-Comté la route de France, la plus grande partie s'approcherent des Pays-Bas. L'incertitude du lieu étoit ſi grande, que pour en rendre le ſecret plus impénétrable aux Ennemis, le Roi

avoit disposé les choses de maniere que les troupes qui marchoient au lieu de l'entreprise, ne pouvoient pénétrer sur quelle Place Sa Majesté avoit dessein. 1677.

Elles n'apprenoient que le matin le chemin qu'elles devoient faire chaque journée, & les ordres qui leur en étoient délivrés, restoient entre les mains des personnes qui ne devoient ouvrir les dépêches du Roi qu'au moment que les Troupes étoient en bataille pour partir du lieu où elles avoient couché : on leur faisoit faire de continuelles contre-marches, qui détruisoient chaque jour ce qu'elles avoient pû penser de leur destination.

Sa Majesté de son côté avoit ménagé la sienne, de maniere qu'ayant quitté la Reine à Stenay le premier Mars à la pointe du jour, Elle arriva devant Gand le 4. à neuf heures du matin, & le prit après sept jours de tranchée ouverte, prit ensuite Ypres, après quoi Elle revint à St. Germain avec toute sa Cour, & renvoya ses troupes se délasser dans leurs quartiers.

1677. Ces deux conquêtes surprirent toute l'Europe, & firent concevoir à nos ennemis quelques desirs de paix; mais le Roi connoissant la lenteur des négociations, vit qu'il n'y avoit que la force de ses Armes, & la continuation de ses Conquêtes, qui pût vaincre l'éloignement des Alliés; il se remit en état de faire de nouveaux progrès de tous côtés pendant cette Campagne.

Il donna le commandement de son Armée de Flandres au Maréchal de Luxembourg; & au Maréchal d'Humieres, Gouverneur de cette Province, le soin de veiller avec un corps de troupes aux mouvemens des Hollandois, que le Prince d'Orange avoit assemblés conjointement avec les troupes d'Espagne.

Le Maréchal de Luxembourg gagna contre ce Prince la Bataille de St. Denis qui fut des plus signalées, & que le Prince d'Orange entreprit contre le droit de gens; car cela fut après avoir appris la conclusion de la paix: le Maréchal qui la sçavoit aussi, ne pouvant se persuader qu'il eût dessein d'en venir à une action, ne s'y attendoit

point, & faillit à être surpris; mais le prompt remede qu'il y apporta, & la valeur des François, leur fit reprendre le dessus, & remporter cette fameuse victoire. 1677.

En Allemagne le Maréchal de Crequi gagna sur le Duc de Lorraine la Bataille de Rhinfeld, prit le Fort de Keil, & le Château de Lictemberg.

En Roussillon le Maréchal de Navailles prit la ville de Puicerda.

Le Roi eut cette même année trois fortes Escadres en mer, l'une dans les Isles de l'Amérique sous le commandement du Comte d'Etrées, l'autre sous les ordres de Mr. du Quesne dans les mers de Catalogne, & la troisieme encore sur les Côtes d'Espagne, commandée par Mr. de Château-renaud.

Le Comte d'Etrées ne fut pas heureux dans ses expéditions : il avoit dessein de chasser les Hollandois de l'Isle de Curasso avec 15. Vaisseaux de guerre, 3. Brulots & 7. Armateurs; mais cette Escadre fut emportée par des courans si rapides, qu'il fut obligé d'échouer sur les bancs de l'Isle des Oiseaux; il perdit dans ce naufrage 7. Vaisseaux, une Flute, & trois Ar-

1677. mateurs, dont il sauva en partie les Equipages.

Mr. du Quesne avec son Escadre fit brûler un Vaisseau Espagnol de 70. pieces de canon, & de 300. hommes d'équipage dans le Mole de Barcelonne, & cela avec trois Vaisseaux de Roi, qui essuyerent tout le feu des Bastions de la Ville.

Dans ce même temps Mr. de Château-renaud rencontra sur les Côtes d'Espagne dix Vaisseaux Hollandois, dont il en détruisit quatre, n'ayant pu engager les autres au combat

Notre Chevalier apprenoit toutes ces nouvelles en Sicile, où il se trouvoit dans l'inaction; il voyoit avec beaucoup de peine le Chevalier de Château-renaud commander une Escadre dans le temps qu'on le laissoit dans l'oisiveté; il se crut oublié, & s'en plaignit amérement au Marquis de ** qui lui fit une réponse des plus obligeantes, mais dont il ne fut point satisfait, se regardant comme un homme perdu tant qu'il seroit obligé de rester à Messine.

La paix étant enfin au point de se terminer, le Roi pour ne laisser aucun obstacle,

obstacle, trouva plus convenable à sa gloire de retirer par avance les grands secours qu'il avoit envoyé aux Messinois. Ce dessein demandoit un secret impénétrable pour être exécuté avec sûreté ; car il n'y avoit point à douter que, si les Messinois eussent pu soupçonner la retraite des François, ils ne s'y fussent opposés à force ouverte, & il étoit à craindre que la populace, poussée par le désespoir, ne les eût accablé par le nombre, ou coulé à fond une partie des Vaisseaux & des Galeres qui les devoient rapporter en France. 1677.

Ces raisons obligerent Sa Majesté d'agir comme si elle avoit voulu faire de nouvelles conquêtes en Sicile, & de donner aux Messinois des secours encore plus considérables que ceux des années précédentes.

Elle fit armer au commencement de celle-ci une Flote sur laquelle on embarqua des Troupes, de Vivres, & des Munitions en abondance. Le Maréchal de la Feuillade fut choisi pour conduire cette difficile affaire : le Roi le nomma Vice-Roi de Sicile à la place du Maréchal de Vivonne,

1677. qui demandoit depuis long-temps à revenir, & ne confia qu'à lui seul le secret de l'abandon de Messine. Ce Général pour seconder les intentions de Sa Majesté prit si bien toutes les apparences d'un homme qui s'alloit établir pour long-temps en Sicile, qu'il trompa les plus pénétrans.

Les Vaisseaux qu'on armoit à Toulon étant prêts, le Maréchal de la Feuillade s'y embarqua, & arriva à Messine, où le Maréchal de Vivonne le vint recevoir à son débarquement, & lui remit toute l'autorité dont il étoit revêtu. Il se fit reconnoître aussitôt pour Vice-Roi, & prit connoissance des affaires du dedans de la Ville & du dehors, avec la même application que s'il eût dû y rester pendant plusieurs années.

Ensuite il fit courir le bruit qu'il vouloit faire une entreprise considérable en Sicile, avant que les ennemis pussent être en état d'agir; il fit avec beaucoup de dépense tous les préparatifs nécessaires pour cette prétendue expédition.

Il conduisit si bien son projet, qu'il embarqua toutes les troupes &

l'Artillerie du Roi ; sans qu'aucun Messinois soupçonnât son véritable dessein. Ce qui l'embarrassoit davantage étoit la difficulté de retirer les malades dont il y avoit un grand nombre, il affecta pour en venir à bout de demander aux Médecins devant les Jurats, s'ils ne croyoient pas que le changement d'air leur feroit du bien. Sur leurs avis il les fit porter à bord des Vaisseaux ; il n'y en eut que 50. qui étoient si malades, qu'il fut obligé de les laisser, après avoir pris toutes les précautions possibles pour leur sûreté. 1678.

Enfin après avoir mis sur les Vaisseaux & sur les Galeres tout ce qui appartenoit à la France, il assembla le soir de la veille de son départ les Jurats de la Ville, & leur déclara que le Roi avoit désormais besoin de toutes ses forces dans son Royaume, pour les opposer au grand nombre d'ennemis qui l'attaquoient de toutes parts.

Qu'il avoit reçu ordre de reconduire en France les Troupes, les Vaisseaux, & les Galeres ; que Sa Majesté lui ordonnoit en même-

1678. temps de recevoir dans ses Vaisseaux tous les Messinois qui ne croiroient pas pouvoir demeurer en sureté dans la Ville, après son départ qui feroit le lendemain matin. Il est aisé de s'imaginer la consternation des Messinois à une déclaration si imprévue ; quel parti qu'ils pussent prendre, il ne se présentoit rien que de triste & d'affreux.

La vengeance des Espagnols étoit une mort presque certaine & honteuse, s'ils demeuroient dans leur Patrie ; la pauvreté inévitable par la confiscation de leurs biens s'ils en sortoient, & l'émotion de la populace si elle s'appercevoit de leur douleur & de leur départ, outre le peu de temps qu'il leur restoit pour se déterminer : toutes ces considérations désespérantes les accablerent, & leur firent choisir le parti qui les tireroit des malheurs les plus pressans.

Les Jurats, les Gentilshommes, & les plus considérables Bourgeois de la Ville, qui ne redoutoient pas moins les Espagnols qu'ils haïssoient leur domination, embarquerent leurs femmes, leurs enfans, tout ce qu'ils avoient

d'argent & de plus précieux ; de sorte que plus de cinq cent familles se rendirent la nuit sans bruit dans les Vaisseaux & dans les Galeres. 1678.

Toute la Flotte partit de Messine à la pointe du jour, & prit la route d'Angousta, où le Maréchal de la Feuillade fit embarquer avec les mêmes précautions, les Troupes, l'Artillerie, & les Munitions qui étoient dans la Place, & en même-temps fit voile en France.

Il essuya en chemin une rude tempête, & arriva enfin à Toulon avec la gloire d'avoir en peu de temps rendu à son Maître & à son Pays un service important. Il eut le bonheur de n'avoir perdu dans sa route aucun des cent-vingt Bâtimens qu'il reconduisoit en France, quoiqu'il eût été obligé de faire canal avec un temps des plus périlleux pour les Galeres.

Arrivés à Toulon on débarqua toute l'Artillerie, les Munitions, les Troupes & les Messinois qu'on avoit amenés dont la plupart allerent se retirer dans plusieurs Villes de Provence, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles de Sicile.

1678. Le Chevalier de Tourville en partit peu de jours après pour se rendre à Paris, (ou après avoir pourvu au logement de Serini, sa fille & son gendre, qu'il avoit emmenés de Sicile sur son bord) son premier soin fut d'aller voir le Ministre de la Marine qui le reçut avec beaucoup d'empressement, & lui dit, qu'il ne l'auroit pas laissé si long-temps à Messine, si le Maréchal de Vivonne n'avoit pas écrit qu'il lui étoit d'un grand secours. Que pour le présent, la paix allant se faire, il n'y avoit point d'occasion à pouvoir l'employer, mais qu'il profiteroit de la premiere qui se présenteroit, pour lui donner des marques de son amitié & de son estime.

En effet la paix fut signée cette année entre la France & la Hollande le 10. Août, & le 17. de Septembre avec l'Espagne : il y avoit tout lieu de croire qu'elle seroit longue, par toutes les précautions que l'on avoit prises pour la rendre durable.

Il ne restoit que l'Empereur, qui faisoit toujours des actes d'hostilité contre la France, & ne vouloit point y adhérer, quoiqu'on eût stipulé pour

lui. Le Roi donna ordre au Maréchal de Crequi, qui étoit en quartier au-delà de la Sarre d'attaquer, au mois de Janvier, la Ville de Nuits, dont il s'empara. Il auroit fait d'autres conquêtes avant l'ouverture de la campagne, si l'Empereur n'avoit pris le parti de signer la paix le 5 de Février. 1678.

La paix de la France avec l'Espagne fut cimentée par le mariage de S. M. C. avec Mademoiselle fille aînée de Monsieur, & de la Princesse d'Angleterre sa premiere femme. Après la célébration de ce mariage, le Roi d'Espagne, à la priere de la Reine son épouse, accorda une amnistie générale pour tous les Messinois qui s'étoient révoltés, avec ordre à tous ceux qui s'étoient refugiés en France de retourner au plutôt en Sicile.

Le Roi de France leur fit donner deux Vaisseaux & plusieurs Bâtimens de transport pour les y ramener. Notre Chevalier se trouvant par la paix dans l'inaction, prit le parti d'aller à Tourville auprès de son frere dans la résolution d'y rester tant qu'elle dureroit; mais sur la fin de cette année, il reçut une lettre du

1679. Ministre de la Marine, qui l'obligea de retourner à la Cour. Y étant arrivé, il la trouva dans la joie, & dans les fêtes galantes, à l'occasion du mariage de la Princesse Anne-Marie Victoire de Baviere sœur de l'Electeur de ce nom, avec Monseigneur le Dauphin.

Le Marquis de Seignelai qui l'attendoit avec impatience, lui dit que le Roi ayant résolu de visiter quelques Ports de Mer, il avoit dessein de donner à S. M. & à la Reine qui devoit être du voyage, le plaisir de leur faire voir toutes les manœuvres, & les manieres de combattre sur mer; que pour cela il avoit ordonné de faire équipper dans le Port de Dunkerque un Vaisseau & plusieurs Frégates; qu'il avoit jetté les yeux sur lui pour les commander, comme le plus propre & le plus capable d'exécuter son projet, & pour lui donner occasion par-là de faire sa Cour au Roi, & en même-temps de lui faire connoître son intelligence & sa capacité; il le pria en conséquence de se rendre au plutôt à Dunkerque pour que tout pût y être prêt avant l'arrivée de

Leurs Majeſtés. Notre Chevalier ayant reçu ſes ordres s'y rendit au plus vîte. 1680.

Le Roi avec toute la Cour partit pour ce voyage au commencement du mois de Mars. La premiere Ville où il s'arrêta fut Boulogne, dont il viſita les Fortifications : il monta à cheval le lendemain pour aller voir le Port d'Ambleteuſe, enſuite il ſe rendit à Calais, en ſuivant toujours la Côte, pendant que la Reine & les Dames alloient par un autre chemin.

Toute la Cour ſe joignit quelques jours après à Dunkerque, où tout étoit préparé pour la recevoir. Le Chevalier de Tourville, avec un très-beau Vaiſſeau qu'il commandoit, fit voir à Leurs Majeſtés toutes les manœuvres ; ce qui fut pour la Cour un ſpectacle auſſi agréable que nouveau.

La premiere fut celle des voiles, après laquelle notre Chevalier fit faire l'exercice des armes aux Soldats : il fit enſuite repréſenter un combat Naval, & montra la maniere d'aller à l'abordage ; ce plaiſir finit par un grand repas que le Roi donna à toute ſa Cour.

1680. Le lendemain le Marquis de Seignelai fit imiter un combat entre deux Frégates, que le Chevalier de Tourville avoit fait préparer pour cela. Le Roi & la Reine étoient chacun dans un Galliote, accompagnés des Princes, des Seigneurs & Dames de la Cour : notre Chevalier tenoit le gouvernail de celle du Roi, & Mr. de Relingue celui de la Galiote de la Reine.

La Mer étoit calme, il n'y avoit qu'autant de vent qu'il en falloit pour mettre les Frégates en mouvement; elles se canonerent pendant une heure, prenant alternativement le vent l'une sur l'autre : le Chevalier de Tourville que le Roi questionnoit là-dessus, expliquoit à S. M. toutes les opérations; la Cour s'en retourna ensuite à la Ville, après que le Roi eut fait de grandes largesses aux Equipages, & témoigné à notre Chevalier la satisfaction qu'il avoit de lui.

Le Chevalier de Tourville suivit la Cour, qui alla de Dunkerque à Ypres, & le Roi voulant visiter à son retour toutes les Places qui étoient

sur son passage, arriva à Lille le premier Août. Leurs Majestés y furent reçues par la Garnison sous les Armes. Monseigneur étoit, la pique à la main, à la tête de son Régiment. Elles allerent ensuite à Valenciennes, passant par Condé, & suivirent leur route par toutes les Places frontieres jusques à Versailles. 1680.

L'application du Roi après ce voyage ne fut pas bornée à mettre toutes les Places frontières de son Royaume en état de résister à ses ennemis en cas de guerre, mais elle s'étendit encore sur la Marine: il fit faire des grands préparatifs dans tous les Ports de mer; fit travailler à la construction d'un grand nombre de Navires; & sa prévoyance par les soins de Mr. de Seignelai fut telle qu'à la fin de cette année il se trouva 60 mille Matelots enrôlés, & distribués par classes pour servir sur les Vaisseaux à tour de rôle quand il seroit besoin, sans que cela incommodât les Commerçans.

Le Roi ayant appris que les Tripolins venoient pirater sur les Côtes de Provence, où ils avoient pris des

1680. Vaisseaux Marchands François, (ce qui troubloit le commerce,) résolut de les châtier, & pour cela fit équiper une Escadre au Port de Toulon, dont il donna le commandement à Mr. du Quesne Lieutenant-Général, & sous lui le Chevalier de Tourville; mais avant le départ de ce dernier, S. M. voulant récompenser ses services, & lui donner des marques de la satisfaction qu'elle en avoit le fit Lieutenant-Général de ses Armées Navales.

Arrivés à ce Port, ils mirent à la voile, & en partirent pour courre sur les Tripolins : ils rencontrerent un grand nombre de leurs Vaisseaux qu'ils attaquerent, & coulerent à fonds ; ils allerent ensuite au Port de Chio, où ils trouverent quantité de Bâtimens de cette Nation qui eurent le même sort ; ils canonerent, & endommagerent considérablement le Château qui est de la domination du grand Seigneur.

Ensuite ils continuerent leur course sans trouver davantage des Tripolins, ayant tous pris la fuite ; mais étant informés que les Algériens

avoient aussi fait des prises sur les 1681.
François, ils allerent pour les chercher sans en pouvoir trouver aucun, ce qui détermina Mr. du Quesne, & notre Chevalier (le temps étant déjà mauvais) de retourner à Toulon, & de-là à la Cour.

Cette année est remarquable par la naissance de Mr. le Duc de Bourgogne, dont Madame la Dauphine accoucha.

Le Roi fit armer dans ce même-temps plusieurs Vaisseaux à Toulon, qui furent destinés contre les Corsaires de Barbarie, que S. M. avoit commencé de dompter l'année derriere. Mr. le M. du Quesne fut choisi pour commander cette expédition, le Chevalier de Tourville fut aussi nommé pour en être; mais il eût ordre de ne mettre à la voile avec son Escadre que quelques jours aprés que Mr. du Quesne en seroit parti.

Ce dernier fut destiné à aller contre les Tripolins, qu'il obligea de demander la paix après les avoir tenus quelque temps assiégés dans le Port de Chio; dès qu'il les eut mis à la raison, il se rendit à Tenedos.

1682. où il trouva le M. d'Amfreville avec quelques Vaisseaux.

Le Chevalier de Tourville arriva sur la fin du mois de Mars au Port de Malthe avec les Vaisseaux qu'il commandoit, ayant ordre d'aller croiser devant Alger. Le Divan de cette Ville ayant eu l'audace au mois d'Octobre de l'année derniere d'envoyer chercher le Pere le Vacher Missionnaire Apostolique, qui y exerçoit le Consulat de la Nation Françoise, & de lui déclarer, que jugeant à propos de rompre la paix avec la France, il faisoit partir douze Vaisseaux armés en guerre contre les Marchands de cette Nation; S. M. choquée de ce procédé résolut de les punir plus sévérement qu'elle n'avoit d'abord projetté, & pour cela elle ordonna au Chevalier de l'Hery Chef d'Escadre, d'aller joindre notre Chevalier en attendant Mr. du Quesne, qui devoit commander toutes les forces destinées pour cette expédition. Ces Pirates étant informés que les Vaisseaux du Roi étoient en mer pour aller contr'eux, firent retirer tous les leurs dans leur Port.

Mr. du Quesne ignorant les nouveaux ordres, quitta Tenedos, après avoit donné l'allarme à plusieurs Puissances; il laissa seulement quelques Vaisseaux pour escorter plusieurs Navires Marchands qui devoient partir de Constantinople, & arriva le 18. à Toulon; où il trouva les ordres pour se rendre devant Alger, & s'y joindre au Chevalier de Tourville qui y croisoit avec les Vaisseaux du Roi. 1682.

Quelques jours avant que Mr. du Quesne partit de Toulon, les Galeres armées à Marseille pour la même expédition, en étoient parties pour s'y rendre. Ce fut le 12 du mois de Juin que ce Général sortit du Port avec quatre Vaisseaux, trois Brulots, trois Flutes & deux Tartanes.

Dans le même temps Mr. Forans commandant le Vaisseau nommé l'Etoile, partit de Brest avec cinq Galliotes, & joignit le 20. Mr. du Quesne près de l'Isle de Formentera, & le 21. toute l'Armée arriva sur la Cote de Barbarie, entre Alger & Sarcelle, où le Chevalier de Tourville l'attendoit.

Cette Flotte consistoit en onze Vais-

1682. ſeaux de Guerre, quinze Galeres, cinq Galliotes à bombes, trois Brulots, quelques Flutes & Tartanes : il y avoit ſur chaque Galliote deux mortiers & quatre piéces de canon.

Dans le temps qu'on diſpoſoit tout ce qui étoit néceſſaire pour le bombardement, Mr. du Queſne ayant été averti qu'il y avoit deux petits Vaiſſeaux ennemis à Sarcelle profita de l'intervalle pour les y aller brûler. Après cette expédition, il revint devant Alger, qu'il devoit attaquer le 28. mais une groſſe lame du *Nord-Eſt* faiſant craindre du vent, qui eſt dangereux de ce côté-là, donnant trop de mouvement aux Vaiſſeaux pour pouvoir tirer, il fut contraint de ſurſeoir juſques au 5. Août, tout ce temps s'étant paſſé en briſées violentes, qui laiſſoient la Mer agitée lors-même qu'elles avoient ceſſé.

Enfin le vent s'étant rangé à l'*Oueſt Nord-Oueſt*, qui fait la débriſe réglée, ſuivie du calme, on ſe diſpoſa à marcher ſur le ſoir, ayant réſolu de faire cette attaque de nuit, afin que les Ennemis profitaſſent moins du temps qu'il faut mettre à s'entraverſer; conjoncture

jonƈture où l'on ſouffre beaucoup de feu ſans en pouvoir faire. 1682.

Comme l'ordre de la Cour étoit poſitif de faire combattre Vaiſſeaux, Galeres, & Galliotes, Mr. du Queſne fit la diſpoſition ſuivante. Le Saint-Eſprit qu'il montoit remorqué par deux Galeres, devoit aller ſe poſter au *Nord-Eſt & Sud-Oueſt* de la Tour du Fanal ; deux Galliotes remorquées par une Galere ſur la gauche, c'eſt-à-dire, vers le *Sud*, & les trois autres menées par deux Galeres ſur la droite, c'eſt-à-dire, ſur le *Nord* ; tous les Vaiſſeaux enſuite s'étendant vers le *Sud* & vers le *Nord* devoient former un croiſſant autour de la muraille qui fait la clôture du Port, & chaque Galere remorquant un Vaiſſeau après l'avoir mis en ſon poſte, ſe devoit placer dans les intervalles.

On tenta de marcher pour former cet ordre de bataille ; mais la briſe ayant duré juſques vers le ſoir aſſez tard, on ne put ſe mettre plutôt en marche, la nuit étant arrivée avant que chacun pût être démêlé. Mr. du Queſne voyant qu'il ne pouvoit attaquer qu'en déſordre, prit le ſage parti de mouiller

1682. où il se trouvoit, c'est-à-dire, un peu plus près de la Ville qu'auparavant, & d'attendre au lendemain à redresser ce qui n'étoit pas en sa place; mais les vents se remirent au *Nord-Est*, & firent perdre tout espoir & toute pensée d'attaquer ce jour-là.

On demeura dans cette situation jusques au 13. que les vents étant enfin descendus à l'*Ouest*, *Nord-Ouest*, firent espérer du calme pour la nuit suivante, qui ne fut pourtant pas plus favorable; car comme l'on commençoit à marcher, & avant qu'on fût à la portée du canon, le temps se brouilla, il parut des éclairs, le vent s'éleva, & fit en un instant le tour du compas, la Mer grossit, les grains perpétuels faisoient craindre pour les mâts. Les Vaisseaux étoient à la côte, & les Galeres trop éloignées pour les secourir, étoient elles-mêmes dans une grande extrémité; heureusement le vent s'élevant pendant quelque temps du côté de la terre, les Vaisseaux firent voile, & se mirent au large.

Les Galeres se sauverent à la pointe du Cap de Merifou, où elles furent obligées de se retirer, y étant forcées

par la disette & le mauvais temps; 1682.
mais les Galliotes qu'il avoit fallu presque désagréer, pour laisser le jeu des mortiers libre, resterent dans une périlleuse contenance : chacun néanmoins se secourant soi-même autant qu'il avoit besoin, on repassa en diligence quelques manœuvres, & faisant voile du hunier, à l'aide du vent de terre, on se retira à travers l'orage, qui dura toute la nuit.

Mr. du Quesne étant privé de ses Galeres, il étoit assez difficile de placer les Galliotes de maniere qu'on en pût tirer les services qu'on en avoit attendu. Il demeura dans cette incertitude jusques au 16 que le mauvais temps cessa ; alors le Chevalier de Tourville trouva le moyen de les conduire près des murailles d'Alger. Voici l'ordre qu'il observa, & qui fut généralement approuvé. Il fit apporter par les Chaloupes des ancres vers le Port, à une distance qu'on crut raisonnable. Cinq Vaisseaux furent détachés pour prendre le bout des ancres, & soûtenir les Galliotes qui se devoient haller dessus, & s'entraverser lorsqu'elles seroient assez proches, se

1682. rehalfant tout de même jusques aux Vaisseaux pour leur retour.

Le Vigilant, monté par le Chevalier de Tourville, qui devoit tenir le milieu, vis-à-vis la Tour du Fanal, avoit l'amarre de la Galliote la Cruelle, commandée par Mr. de Pontis; sur la droite le Vaillant, monté par Mr. de Baulieu, avoit l'amarre de la Menaçante, que conduisoit Mr. de Goïtou: le Chevalier de l'Hery qui étoit sur le Prudent, avoit celle de la Brulante, commandée par Mr. Descobiers; à la gauche de notre Chevalier, Mr. de Forans, sur l'Etoile, avoit l'amarre de la Foudroyante, montée par Mr. de Boislye, & tout au *Sud*; Monsieur de Belisle avoit celle de la Bombarde, qui étoit conduite par Mr. Decombe, & dans laquelle étoit embarqué Mr. de Camelin Capitaine des Bombardiers de terre, que le Roi avoit envoyé pour cette expédition.

On ne marcha que le soir du 21. Août, le temps ne l'ayant pas permis plutôt. Cette maniere de faire la guerre étant toute nouvelle, les choses ne purent être avec toute la justesse qu'on auroit pu désirer. Mr. de Camelin

avoit beau travailler avec zéle & application, n'ayant aucune connoissance de la Marine, ne pouvoit manœuvrer comme il auroit fait dans une autre occasion; de sorte que tout n'alla pas aussi-bien qu'on se l'étoit proposé: cependant la Foudroyante commença à tirer, Mr. de Pontis suivit, & les autres de suite. 1682.

Un moment après les ennemis tirerent sept à huit coups de canon sans tirer davantage. Les bombes ardentes, sur lesquelles on se fondoit principalement, dans la vue qu'elles brûleroient les Vaisseaux ennemis, creverent toutes au sortir du mortier, & les ordinaires en firent autant, ou ne pûrent porter jusqu'à la Ville excepté deux ou trois.

Dans cette peine on tiroit encore quelques coups lorsqu'un des Mortiers de Mr. de Pontis chargé d'une bombe ardente, ayant fait faux-feu, & la bombe continuant à s'enflammer sans partir, il se vit obligé de souffrir l'incendie, qu'il crut d'abord inévitable.

Les Soldats bombardiers de Mr. de Camelin, à l'exception de leurs Ser-

1682. gens, & de deux ou trois, se jetterent dans la Mer ou dans les Chaloupes qui portoient les munitions, & furent suivis par la plus grande partie des gens de Mr. de Pontis, qui se précipiterent où ils pûrent pour éviter les flammes; enfin quelques-uns de ses Officiers Mariniers étant restés sur l'arriere, il se trouva seul avec son contre-Maître sur l'avant où étoit le feu. Mr. Landouillet Commissaire d'Artillerie de Marine, & Mr. Regnault qui s'étoient embarqués avec lui ne l'abandonnerent point, & demeurerent à leur poste qui étoit à la batterie de derriere.

Cependant la bombe jettoit les grenades, & du feu gros comme deux hommes. Mr. de Pontis qui se voyoit couvert de flâmes ayant 40. bombes ardentes dans sa Galliote, & tant d'autres choses à s'enflammer prit la résolution avec son Contre-Maître & un Bombardier qui vint le joindre, de tenter d'éteindre le feu; & comme ils virent que les premiers seaux d'eau l'avoient amorti, ils continuerent, & le crûrent éteint pendant un instant.

Toutefois la bombe reprenant vi-

gueur, les grenades & les canons de pistolets qu'elle renfermoit tirerent de nouveau, & la flamme recommença; mais le premier succès les ayant encouragés ils retournerent à l'expédient de l'eau; & enfin un des Soldats de Mr. de Pontis revenu de l'épouvante, le voyant autour du mortier, y en jetta une si grande quantité, qu'il l'éteignit tout-à-fait. 1682.

Plusieurs Chaloupes qui étoient autour de la Galliote, & que la flamme avoit obligé de se larguer, revinrent à bord.

Ce contre-temps ayant fait juger au Chevalier de Tourville, qui prenoit soin de l'attaque, qu'il étoit à propos de se retirer, il en donna l'ordre, que les ennemis laisserent éxécuter sans y mettre obstacle, & à la pointe du jour il se trouva au même endroit d'où il étoit parti.

Le mauvais succès des bombes ardentes, la rareté des beaux jours, & le péril évident de séjourner dans une rade aussi scabreuse que celle d'Alger, dans une saison où les courans deviennent fréquens, fit croire qu'on ne tenteroit plus rien cette année.

1682. Cependant le Chevalier de Tourville ayant fait remarquer à Mr. du Quesne, que si quelques bombes ordinaires avoient crevé, il y en avoit eu plusieurs qui n'avoient manqué que parce qu'on étoit trop éloigné, ce qui étoit facile à réparer par une seconde tentative, Monsieur du Quesne goûta cet avis, & chargea notre Chevalier de la disposition & du soin de l'attaque : il corrigea ce qui avoit fait manquer la premiere, & prit des mesures si justes, que le 30. les Galliotes commencerent à tirer.

Les Ennemis ne furent pas si dociles cette fois que la premiere, ils firent un grand feu sur nos Galliotes, qu'ils redoubloient lorsque l'on mettoit le feu aux bombes : ce manége dura jusqu'à la pointe du jour.

Alors le Chevalier de Tourville se retira. Les Galliotes qui avoient reçu plusieurs coups dans le bois, les voiles & les manœuvres, n'eurent néanmoins aucun homme de tué, quoiqu'elles eussent essuyé plus de 1200 coups de canon.

Le lendemain on sçut par quelques Esclaves qui se sauverent, que la consternation

ternation avoit été extrême dans Alger : qu'il y avoit plusieurs maisons renversées, & quantité de gens tués. On tira cette nuit 114. bombes. 1682.

Quelque diligence que l'on fit, on ne pût se mettre en état de retourner le lendemain : il fallut attendre au 3. de Septembre ; avec cette circonstance, qu'ayant reçu avis par d'autres Esclaves sauvés, depuis les premiers, que les Algériens armoient la Galere qui étoit restée dans leur Port, & quelques Brigantins, pour venir enlever les Galliotes, on en renforça les équipages, & l'on prit toutes les précautions nécessaires pour les bien recevoir.

Les Ennemis laisserent passer les Galliotes sans les inquiéter, & comme l'amarre de Mr. de Pontis étoit toujours sans embarras, il tira quelque temps avant que les autres fussent en place, la Brulante & la Foudroyante, qui se halloient sur une même amarre, s'étant embarrassées l'une avec l'autre, n'arriverent que tard

Comme les Ennemis ne répondoient point aux bombes qu'on leur tiroit, ce silence fit juger que leurs Bâti-

1682. mens étoient dehors pour nous attaquer. Le Major en avertit Mr. de Pontis. En effet, un moment après la Chaloupe que l'on avoit mise de garde à l'entrée du Port, fit le signal, & Mr. de Pontis vit la Galere accompagnée de quelques Brigantins, voguer droit dessus sa poupe.

En même temps les Chevaliers de Flavacour & de la Guiche, qui commandoient les Chaloupes de l'Indien & du Cheval-Marin l'aborderent, & le renforcerent de tous leurs équipages: il avoit encore un renfort de trente hommes tous gens d'élite que le Chevalier de Tourville lui avoit choisi sur son équipage, outre cela une troupe d'Officiers Volontaires, & plusieurs Gardes-Marine. Il attendoit la Galere avec un grand silence, pour lui ôter la connoissance de son monde, qui alloit à cent vingt hommes.

Quand elle fut proche, un zéle indiscret ayant fait crier quelques-uns, *Vive le Roi*, le reste répondit, & dans ce tumulte, la Galere commença à faire feu de sa mousquetterie & de son canon; mais au lieu d'aller droit à M. de Pontis, elle prolongea. Il crut

d'abord qu'elle vouloit l'aborder par la proue : il y paſſa pour y donner ſes ordres, faiſant faire en même temps un grand feu de mouſquetterie & d'artillerie, ce qui l'obligea de faire paſſe-vogue pour ſe retirer de deſſous. 1682.

Elle alla ſonder la Menaçante qui étoit à ſa droite, & qui l'ayant à-peu-près reçue de même, acheva de la mettre en déſordre, & ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit, elle fit le tour de la Bombarde dont elle eſſuya le feu, en regagnant le mur du Port le long duquel elle ſe retira.

Mr. Landouillet qui faiſoit exécuter les mortiers, les ayant tenus prêts, on les fit tirer pendant qu'ils étoient aux mains, afin que les ennemis ne puſſent ſe vanter de les avoir interrompus. On tira donc comme auparavant, & on fit éteindre par-là les feux de joye que les femmes allumoient dans Alger, croyant déja quelques Galliotes d'enlevées

Le reſte de la nuit ſe paſſa à jetter des bombes de notre part, & du côté des ennemis à tirer du canon. Comme il s'éleva un brouillard fort épais, il n'y eût que cent bombes de tirées,

1682. & environ six cent coups de canon de la part de ennemis.

Les Galliotes se retirerent à leur ordinaire à la pointe du jour, sans avoir perdu personne. Ce jour-là qui étoit le 4. le Pere le Vacher Consul du France, alla à bord de Mr. du Quesne dans la Chaloupe du contre-Amiral de Zélande, qui étoit à Alger pour racheter des Esclaves de sa Nation, & dit que le matin le Dei, & les principaux de la Ville l'avoient envoyé chercher, & l'avoient forcé de venir vers lui pour sonder s'il y avoit lieu à quelque accommodement.

Mr. du Quesne, lui répondit, qu'il ne pouvoit rien écouter de lui, & que si les Algériens avoient quelque chose à demander, il falloit qu'ils commençassent à venir eux-mêmes. Ce Consul s'en retourna avec cette réponse. Il dit que dans les deux nuits passées on avoit abattu cinquante maisons, que la moitié de la sienne où étoit la Chapelle, & la moitié de la grande mosquée, étoit comprise dans les ruines, sous lesquelles on connoissoit déja plus de cinq cent personnes ensevelies. Que tout étoit dans une

consternation extrême ; que les Turcs démentant leur orgueil, loin de mépriser les François, comme ils faisoient il y avoit quinze jours, en parloient alors avec respect ; que toutes les femmes & les enfans avoient quitté la Ville, & qu'il avoit paru trente hommes de tués sur la Galere, à la sortie qu'ils avoient faite, sans ceux qu'on avoit caché au peuple. 1682.

La nuit du 4. au 5. on ne s'attacha qu'à canoner dans le Port, afin d'adresser à quelques-uns de leurs Vaisseaux. Le lendemain, dans l'instant qu'on commençoit à marcher, l'air se brouilla tout-d'un-coup, & bien-loin de pouvoir combattre, on fut obligé de prendre des précautions contre les accidens du mauvais temps, qui suivit effectivement, & qui continua de maniere à ne laisser aucune espérance de pouvoir rien tenter.

Comme il n'étoit pas possible de rester, sans un péril évident, avec des Bâtimens qu'il faut ouvrir de tous côtés pour les mettre en état de faire une éxécution, sur-tout dans une saison où les tourmentes sont fréquentes, il fallut se résoudre à quitter la rade.

1682. d'Alger, avec cette consolation, que si on n'avoit pas dompté cette Ville, on l'avoit au moins mortifiée, & trouvé un moyen infaillible de la détruire, ou de lui faire demander la paix quand on voudroit.

Cette résolution prise, Monsieur du Quesne donna ses ordres pour mettre à la voile, & partit pour ramener la Flote en France, il commandoit l'avant-garde, & le Chevalier de Tourville l'arriere-garde.

La Flote ayant rencontré deux Brigantins Algériens, qui voulurent d'abord prendre la fuite, notre Chevalier qui avoit le vent sur eux, les poursuivit, & les attaqua si vivement, qu'il s'en rendit maître, & les emmena avec lui après en avoir changé les équipages.

Arrivés à Toulon Mr. du Quesne & le Chevalier de Tourville en partirent pour se rendre à la Cour, Ce premier rendant compte au Roi de son expédition à Alger, parla de notre Chevalier avec tant d'éloge, que Sa Majesté voulut le voir.

Ce fut le Marquis de Seignelai Ministre de la Marine, son ami intime,

qui le présenta au Roi dans son cabinet. Sa Majesté lui communiqua le dessein qu'elle avoit d'envoyer l'année prochaine une Flote encore plus forte contre les Algériens, pour les détruire, ou les mettre à la raison ; mais qu'il étoit surpris de tous les contre-temps que sa Flote avoit eue, & des vents qui régnoient sur cette rade. 1682.

Notre Chevalier répondit au Roi, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sujette à des courans, & à des vents orageux ; mais que c'étoit ordinairement dans certains temps, & que pour les éviter, il seroit à propos que S. M. y envoyât son Armée de meilleure heure que cette année, & que les Algériens, qui avoient déja commencé à sentir les effets de sa puissance, nonobstant tous les contre-temps qui étoient survenus, auroient lieu de se repentir de leur témérité, lorsqu'ils seroient attaqués dans un temps plus favorable. Le Roi approuva cet avis, le suivit, & donna ses ordres en conformité.

Au commencement de cette année notre Chevalier alla voir son frere, qui le pria de se charger de deux de 1683.

1683. ſes fils qui vouloient prendre le parti du ſervice de mer : il fit d'abord quelques difficultés, craignant de trop expoſer ſes jeunes neveux qu'il chériſſoit beaucoup ; mais ayant connu leur paſſion pour le ſervice, il ſe rendit à leur empreſſement. Son ſéjour à Tourville ne fut pas long, étant preſſé de retourner à la Cour, où ſes deux neveux le vinrent joindre peu de temps après.

La France fit cette année une grande perte par la mort de la Reine Marie-Thérefe d'Autriche fille de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & d'Eliſabeth de France ſa premiere femme, ſœur de Louis XIII.

On perdit en même-temps un grand Miniſtre par la mort de Monſieur de Colbert Contrôleur-Général des Finances. Ces pertes qui laiſſerent un dueil univerſel dans tout le Royaume, furent adoucies par la joye que donna la naiſſance d'un ſecond Prince, dont Madame la Dauphine accoucha, qui fut nommé Duc d'Anjou : on l'a vû dans la ſuite ſur le Trône d'Eſpagne.

Le Chevalier de Tourville présenta 1683.
à Mr. de Seignelai ses deux neveux, qui l'étoient venu joindre, comme de jeunes gens qui avoient envie d'entrer dans le Service de la Marine sous ses auspices. Ce Ministre qui cherchoit à y attacher les meilleurs sujets, témoigna la satisfaction qu'il avoit du parti qu'ils vouloient prendre, leur disant qu'étant instruits par un aussi habile-homme que leur oncle, ils ne pouvoient que parvenir un jour.

Dès ce temps-là les jeunes gens qui entroient dans ce Corps, étoient obligés de commencer par être Gardes-Marine, pour dans cette Ecole s'instruire, & devenir capables d'être ensuite Officiers. Le Marquis de Seignelai ne jugea pourtant pas à propos que les neveux de notre Chevalier prissent cette route, disant qu'ils apprendroient encore mieux auprés de leur oncle par l'expérience & par ses exemples que dans ce Corps; qu'il falloit qu'ils fissent auprès de lui une campagne comme Volontaires, après laquelle il leur donneroit de l'emploi.

1683. Le Roi ayant donné ses ordres pour exécuter le nouveau projet sur Alger; Monsieur du Quesne & le Chevalier de Tourville furent chargés de cette seconde expédition; le premier, comme plus ancien Lieutenant-Général devoit commander la Flote, & notre Chevalier sous lui, comme Lieutenant-Général en second.

Dès qu'il eut reçu ses ordres il partit avec ses deux neveux pour Toulon, où se rendit bien-tôt après Mr. du Quesne; & tout étant prêt, ils mirent à la voile avec six Vaisseaux de Guerre, après avoir donné ordre aux autres Vaisseaux, Galeres, Galliotes à bombes, & autres Bâtimens qui devoient composer l'Armée Navale, de se rendre aux Isles Fromentieres proche d'Yvica.

Ils passerent le 18. May à la vue des terres de Barcelonne, où ayant appris que quelques Vaisseaux Corsaires d'Alger avoient fait des désordres sur la Côte, le Chevalier de Tourville se détacha pour courre dessus: il n'en pût joindre qu'un de quatorze piéces de canon monté de cent cinquante hommes, qu'il attaqua, & dont il se

rendit maître; il y trouva trente Esclaves qu'il fit mettre en liberté. 1683.

Ce Corsaire fit une vive résistance, & le feu fut grand de part & d'autre avant d'en venir à l'abordage & aux coups de main. Notre Chevalier dans cette occasion fut curieux d'éxaminer la contenance de ses neveux, & si ce grand feu, qui étoit le premier qu'ils essuyoient, les étonneroit. Il fut agréablement surpris de voir qu'à la premiere action où ils se trouvoient, ils avoient l'ardeur & la fermeté des gens les plus expérimentés; non-seulement le grand feu ne les étonna point; mais ils furent des premiers à l'abordage, & à passer sur le bord du Vaisseau Algérien; ce qui donna beaucoup de satisfaction à l'oncle, qui conçut de grandes espérances de ces deux enfans, qui lui devenoient tous les jours plus chers; mais il résolut de modérer un peu cette ardeur, afin que leur intrépidité ne les portât pas sans nécessité à des dangers inévitables.

Notre Chevalier avec sa prise rejoignit Mr. du Quesne. L'Armée Navale arriva au rendez-vous le 2. de Juin, où deux autres Vaisseaux avec

1683. les Galliotes arriverent le 9. On attendit les Galeres jusques au 14. contre le sentiment du Chevalier de Tourville, qui étoit d'avis qu'on poussât en avant pour arriver plutôt à la rade d'Alger, afin de pouvoir profiter du beau temps. Etant dans l'inaction, il employa cet intervalle à faire faire l'exercice aux Bombardiers, & à charger les bombes, carcasses, & autres artifices; enfin, à disposer tout ce qui étoit nécessaire pour l'éxécution du projet.

Cependant Monsieur du Quesne ne voyant point venir les Galeres, & sentant bien l'importance de l'avis de notre Chevalier, envoya son second fils qui étoit Enseigne de Vaisseaux, nommé Mr. de Mourose du côté de Barcelonne, pour en avoir des nouvelles: étant revenu sans en rapporter, il résolut de partir sans elles.

L'Armée appareilla le 15. & fit route vers Alger, où elle mouilla l'ancre le 20. sur les cinq heures du soir: on y trouva cinq Navires qui y étoient déja arrivés, commandés par le Marquis d'Amfreville, qui avoit repris un Vaisseau Anglois sur les Corsaires de

Salé qui s'en étoient rendus maîtres : il avoit trente Algériens sur son bord. 1683.

Le 21. & le 22. furent employés à tenir conseil, pour sçavoir si l'on attendroit les Galeres. L'avis du Chevalier de Tourville fut de profiter du beau temps, & de se servir des Galliotes sans les attendre ; que pour cela il n'y avoit qu'à ranger sept Vaisseaux de guerre sur une ligne un peu courbe, qui fit la même figure que le Mole hors de la portée du canon, & que deux autres fussent posés au bout des deux aîles, pour flanquer la ligne, en cas que les ennemis fissent des sorties sur les Galliotes, avec quatre Galeres qu'ils tenoient toutes prêtes. Tous ceux qui composoient le Conseil approuverent ce dessein, qui fut éxécuté.

Pendant deux jours on prépara les touées des sept Galliotes, & celles des aîles, c'est-à-dire, neuf ancres sur lesquelles il y avoit quinze à seize cent brasses de cable moyen.

Le 23. à dix heures du matin les Commandans des Vaisseaux porterent leurs ancres à six cent toises près du

1683. Ennemis se disposer à sortir, afin qu'à ce signal toutes les Chaloupes marchassent vers les Galliotes qui pouvoient être attaquées.

Le Chevalier de Tourville porta l'ancre du Vaisseau du Nord, le Marquis d'Amfreville celle de celui du *Sud*, qui devoient être les plus proches de la Ville, & le Chevalier de l'Hery porta celle de celui du milieu, se réglant sur les deux autres : ensuite celles des intervalles furent portées par les Capitaines des Vaisseaux sur lesquels étoient attachés les bouts des touées, se réglant sur les trois autres, qui avoient leurs Chaloupes sur les ancres qu'on avoit jettées plus près les unes des autres que n'étoient les Vaisseaux, parceque ceux-ci avoient besoin d'un plus grand espace, pour n'être point en péril par le changement des vents & des marées, attendu qu'il étoit avantageux que les Galliotes ne fissent pas un si grand front, afin que les deux Vaisseaux postés aux aîles eussent plus de facilité à les soûtenir.

Toutes les ancres ayant été postées le 23. le reste du jour fut employé à donner

donner les ordres pour empêcher les Ennemis de les venir lever pendant la nuit; pour cet effet, Mr. du Quesne ordonna à Mr. Remondis Major, de mener le soir les Chaloupes en garde, mais les Ennemis, qui n'avoient pas remarqué ce qui s'étoit fait, ne sortirent point. 1683.

Le lendemain la mer s'étant trouvée trop grosse pour permettre de rien entreprendre, on se contenta de donner les mêmes ordres pour les Chaloupes de garde, les marées les ayant portées proche les murailles, les Algériens tirerent quelques coups de mousquet qui ne blesserent personne; le mauvais temps qui continua fut cause qu'on ne put avancer les Galliotes que la nuit du 26., & même il faisoit une grosse mer qui leur fut fort incommode.

Les sept Galliotes s'étant donc conduites par les touées aux postes qu'elles devoient occuper avec les deux Vaisseaux aux deux aîles, & trente Chaloupes armées pour aller où il seroit nécessaire, on commença à tirer à une heure après minuit jusqu'à quatre-vingt-dix bombes toutes de treize & de quinze livres de poudre.

1683. Le calme fit faire quelques coups courts ; c'eſt un mouvement de vague qui agitant la Galliote quand on tire, fait que la bombe ne va pas ſi loin ; cependant elles réuſſirent toutes aſſez bien, & il y en eût peu qui ne tombaſſent dans la Ville ou dans le Môle. On en vit une portée ſur le haut de la Tour du Fanal, d'où elle roula dans les batteries qui étoient en-bas, & fit un grand fracas.

Les Ennemis répondirent par un très-grand feu de canon au nombre de trois cent coups, qu'ils tiroient comme des décharges de mouſquetterie, lorſqu'ils voyoient mettre le feu à la fuſée de la bombe : leurs Galeres n'étoient plus en état de ſortir ſur nos Galliotes, car ils avoient déſarmées, ayant découvert que la Chiourme avoit réſolu de ſe mettre au milieu de nos Navires, & de crier : *Liberté.*

Pendant deux heures qu'on tira des bombes, le Chevalier de Tourville alloit & venoit dans ſon canot pour être préſent à tout, & donnoit ſes ordres pour faire éxécuter toutes les manœuvres avec activité & précifiion; mais un vent de terre étant ſurvenu,

Mr. du Quesne fit tirer deux coups qui étoient le signal de la retraite. 1683.

Le temps qu'il fit le lendemain 27. ne donna pas espérance de rien tenter : l'air rempli d'éclairs & d'orages, sembloit présager quelque fâcheux coup de vent ; on se tint pourtant toujours en état d'avancer au premier signal, & comme sur les dix heures les nuages se dissiperent, & que la mer étoit fort unie, on profita de cet intervalle, prenant son temps entre deux grains ; on appelle ainsi les gros nuages noirs & épais qui menacent de la pluye.

Les Galliotes s'avancerent, & jetterent en deux heures cent-vingt-sept bombes qui réussirent très-bien, il en tomboit quelquefois trois ou quatre ensemble que l'on entendoit crever avec un fort grand fracas ; il y en eut qui renverserent la maison du gendre du Deï, l'un des plus puissants du Pays : quantité d'autres maisons furent abbattues, & sept à huit cent personnes ensevelies sous les ruines, les plus riches Magasins furent détruits, & les Marchandises exposées au pillage se trouvoient mêlées parmi les décombres des Bâtimens.

1683. Une bombe creusa deux pieds de terre dans une batterie, démonta plusieurs piéces de canon, & tua cinquante hommes qui les servoient, une autre tomba dans une Barque prête à sortir qu'elle enleva avec cent hommes ; un petit Navire de Salé fut aussi coulé à fonds ; il en tomba d'autres dans les Vaisseaux ; mais elles ne firent pas beaucoup de mal, à cause des précautions que les Algeriens avoient prises en y jettant quantité de cables qui amortissoient le feu de la bombe.

Les Ennemis firent au commencement un feu extraordinaire avec leurs plus gros canons, dont ils tirerent jusques à six cent coups : ils avoient même fait allumer un grand nombre de feux à la Côte, afin de voir mieux les Galliotes ; mais cette clarté découvrant la Ville, servoit à donner plus de justesse pour tirer les bombes.

Toute leur canonade n'eut d'effet que sur une Chaloupe qui soûtenoit une Galliote. Le dommage qu'essuyerent les Galliotes fut aisé à réparer ; & ce fut une grande surprise pour les Ennemis de les voir à la clarté des feux de la Côte se retirer dans le

même état qu'elles s'étoient approchées : elles firent retraite la seconde nuit deux heures avant le jour. 1683.

Un tourbillon de vent s'étant élevé les mit en désordre, brouilla les ancres des Vaisseaux & en rompit quelques-unes; mais notre Chevalier qui conduisoit cette attaque, prit si bien ses mesures, que ce contre-temps fut bien-tôt réparé; enfin, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès qu'elle eut.

Il ne pouvoit être plus avantageux, puisque la consternation étoit générale dans la Ville. La populace, & surtout les femmes, allerent trouver Baba-Assen qui étoit le Deï, c'est-à-dire, le Roi d'Alger, les unes lui portoient la tête de leur maris, les autres les bras ou les jambes de leurs enfans, & les tenant d'une main, & le poignard de l'autre, demandoient la paix à grands cris.

La Taïffe qui est une Milice étrangere, commença de son côté à se soulever : ces Soldats dirent au Pacha avec menaces, qu'ils ne vouloient point se voir exposés aux bombes, ni garder la Ville, tandis que les Tago-

1683. riens en étoient dehors : ce sont des Maures qui ayant été chassés d'Espagne vinrent habiter à Alger, & prirent ce nom, que leurs descendans ont conservé. Cette fierté fit peur au Pacha, qui dépend en quelque sorte de douze mille Soldats, qui composent cette Milice ; ils sont presque tous Renegats, gens sans Foi, sans Religion, fugitifs de la Chrétienté, & de la Turquie.

Dans ce tumulte, le Divan s'assembla le 28. de grand matin, pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire : le Pacha parla en des termes très-forts, & dit qu'il étoit d'une nécessité absolue de faire la paix avec les François; il appuya son sentiment de plusieurs raisons concluantes.

Baba-Assen troublé des menaces du Pacha, & plus encore de celles de la populace, fit venir Mr. de Beaujeu Capitaine d'un Vaisseau du Roi, qui avoit été pris depuis 18. mois sur un petit Bâtiment, & vendu douze mille écus.

Si-tôt qu'il parut, il lui fit ôter sa chaîne, & lui dit, que pour récompense de la liberté qu'il lui donnoit,

il lui demandoit un bon conseil sur l'état présent des choses. Monsieur de Beaujeu lui répondit, que le seul parti qu'il eût à prendre, c'étoit d'aller trouver le Général de l'Empereur de France, de lui demander pardon de la faute qu'ils avoient faite, & de se soumettre à toutes ses volontés; mais qu'il ne l'assuroit pas qu'avec tout cela on voulut les pardonner. 1683.

Baba-Assen repliqua, qu'il aimeroit mieux voir toute la Ville à feu & à sang: cependant malgré cette réponse, il ne laissa pas de faire appeller le Pere le Vacher, qui éxerçoit le Consulat de France à Alger, & de l'envoyer avec un de ses Confidens & un Interprête pour demander la paix: ainsi, il parut une Tanche sortant d'Alger avec le pavillon blanc, qui voguoit vers l'Amiral, malgré le gros vent contraire.

Ils arriverent auprès du Navire à neuf heures du matin: la Sentinelle ayant demandé ce qu'ils vouloient, ils répondirent qu'ils souhaiteroient parler au Général; alors Monsieur du Quesne leur fit crier d'aborder: ils vinrent à lui, & le Pere le Vacher lui

1683. dit, qu'on venoit de la part de Baba-Assen, du Divan, & de la Taïffe, pour lui demander la paix. Mr. du Quesne ne voulant pas que le Consul, s'en mêlât, lui ordonna de rester dans la Chaloupe, & fit monter l'Envoyé Turc & son Interprête.

Cet envoyé ayant dit la même chose que le Consul, le Général lui répondit, qu'afin qu'il rapportât au Divan sans rien déguiser, à quelles conditions on pouvoit leur accorder ce qu'ils vouloient, il alloit mettre ses prétentions par écrit, sçavoir:

Qu'il n'entendroit à aucune proposition de paix, que premierement ils n'eussent mis en liberté, & renvoyé francs & quittes à bord des Vaisseaux de l'Armée, généralement tous les François, & autres Sujets du Roi, & même tous les autres, de quelle nation qu'ils fussent, qui avoient été pris sous le pavillon de France, sans en excepter un seul.

Mr. du Quesne signa cet Ecrit, & dit à l'Envoyé en le lui donnant, qu'il avisât bien à ce qu'il avoit à faire là-dessus. L'Envoyé fut fort surpris lorsque l'Interprête le lui eut expliqué,

pliqué, il s'en retourna, & revint deux heures après avec une lettre : comme elle étoit écrite par le Consul François, Mr. du Quesne ne la voulut point ouvrir, & dit qu'il n'étoit pas question de capituler, mais d'exécuter ce que portoit son écrit. 1683.

L'Envoyé le pria de lui donner au moins quelques personnes pour venir à terre voir les Esclaves qu'ils trouveroient & les emmener : mais Monsieur du Quesne répondit, que tant de façons étoient inutiles, & qu'à moins qu'ils n'emmenassent eux-mêmes les Esclaves, & fort promptement, ils n'avoient qu'à se préparer aux bombes.

L'Envoyé s'en alla encore une fois, & revint sur les sept heures du soir, assurer le Général qu'on lui donneroit satisfaction entiere ; mais que comme il étoit tard, il n'étoit pas possible de ramasser un si grand nombre d'Esclaves en si peu de temps, & que Baba-Assen & tous ceux d'Alger, demandoient en grace qu'on leur accordât la trêve jusques au lendemain, & qu'ils donnoient leur parole qu'on relâcheroit jusqu'au dernier Esclave.

1683. Mr. du Quesne leur accorda cette nuit : mais l'Envoyé voulant proposer de rendre aussi réciproquement tous les Esclaves Turcs que nous avions pris, on lui répondit qu'il n'y falloit pas penser, & qu'il n'écouteroit rien jusques à ce que tous les prisonniers fussent rendus. L'Envoyé n'insista pas davantage là-dessus : il pria seulement le Général de vouloir faire tirer un coup de canon pour rendre le repos à la Ville, parce que c'étoit le signal dont il étoit convenu, s'il obtenoit la grace qu'il étoit venu demander.

L'Envoyé s'en retourna, après avoir dit à Mr. du Quesne, en lui touchant la main, qu'ils avoient rompu avec les François pour cinquante gueux; mais qu'à l'avenir ils feroient la paix si ferme qu'elle dureroit toujours.

Le Chevalier de Tourville fut d'avis, que quelle assurance qu'il eût donné, il falloit toujours mettre toutes choses en état pour l'attaque, en cas qu'on vint à manquer de parole, ce qui fut approuvé & exécuté.

Le lendemain 29. sur les dix heures du matin, on vit sortir de la Ville une douzaine de Chaloupes chargées

de gens qui voguoient à force vers notre Armée : quoique la mer fût grosse & le vent très-rude, elles arriverent à bord vers le midi, & amenerent cent quarante-deux Esclaves, parmi lesquels étoit Monsieur de Beaujeu. 1683.

Le même Envoyé les accompagnoit, & dit que Baba-Assen étoit au désespoir de n'en pouvoir envoyer davantage, attendu que la plupart étoient retirés à la campagne avec leurs Patrons, mais qu'on les rassembleroit incessamment pour les tous emmener avant qu'il fût peu. Mr. du Quesne donna cinq jours pour cela ; cependant ils voulurent entrer en traité. Le Général répondit que quand il auroit tous les Esclaves, il expliqueroit les volontés du Roi son maître.

L'Envoyé le pria avec grande instance de la part du sien, de lui rendre le Capitaine de Navire qu'un Vaisseau de Roi avoit pris, disant qu'il avoit trois ou quatre cent parens qui ne cessoient point de le demander, & que sa tête étoit en péril s'il n'obtenoit sa liberté. Mr. du Quesne le refusa d'abord, & cependant le ren-

1683. voya peu de temps après, comme un présent qu'il faisoit à Baba-Assen, sans tirer à conséquence.

Le 30. on emmena cent vingt-six Esclaves, le 1. de Juillet cent cinquante-deux, le 2. quatre-vingt-trois, & le 3. encore plusieurs autres, avec quatre femmes, dont il y avoit trois Messinoises & une de Marseille : il s'en trouva ce jour-là cinq-cent quarante-six ; mais il en restoit encore à la campagne dans les Villes voisines beaucoup d'autres qu'on devoit renvoyer.

Notre Chevalier fut bien surpris de reconnoître dans une de ces trois Messinoises Isabelle Serini, dont nous avons déja parlé. Il la fit passer sur son bord avec ses deux compagnes, pour qu'elle y fût mieux traitée qu'elle l'auroit été sur un autre Vaisseau. Il fut obligé de la quitter le moment d'après pour aller donner qnelques ordres & vaquer à ses soins militaires.

Cependant Mr. du Quesne nomma les ôtages qu'il souhaitoit de la part des Algériens, qui lui furent indiqués par Mr. de Beaujeu. Comme c'étoient les principaux de la Ville, les Algé-

riens en furent fort étonnés; mais il 1683.
ne leur fut pas possible de se dispenser de les envoyer. Depuis ce temps-là ils firent tous les jours présent de rafraîchissemens aux Officiers.

On n'avoit tiré jusques-là que deux cent bombes, & l'Armée n'étoit que de dix Vaisseaux de guerre, de sept Galliotes, & de quelques Bâtimens de charge, quoiqu'on eût affaire à des Corsaires qui avoient plus de quatre-cent pieces de canon en batterie, & qui se préparoient depuis deux ans à une vigoureuse résistance. Leur milice étoit de douze mille hommes aguerris, & cependant on rendit suppliante une Ville qui sembloit plutôt devoir s'ensevelir sous ses ruines, que de rendre les Esclaves qu'on eut l'avantage de faire mener à bord sans nulle rançon, & avant même d'avoir voulu écouter aucune raison.

Presque tous les Esclaves ayant été rendus, Mr. du Quesne dépêcha le 5. une Polacre & une Frégate, pour aller en France en porter la nouvelle, & faire des vivres. Le 10. une Tartane venant de Majorque, arriva à l'Armée avec des rafraîchissemens : on

1683. croyoit avoir par cette voie quelques nouvelles des Galeres, mais on n'en apprit aucune.

Le 11. deux autres Tartanes de Salé armées en guerre, arriverent avec Pavillon blanc : la trêve fut cause qu'on ne leur empêcha pas l'entrée du Port. Le 12. on découvrit plusieurs Bâtimens. Le 13. Mr. du Quesne envoya son second fils dans une Tartane pour les reconnoître; c'étoient nos Galeres, qui ne purent arriver que ce jour-là à cause de mauvais temps : elles s'allerent mettre à l'abri derriere la pointe d'Alger, & le 14. elles arriverent, & mouillerent derriere les Vaisseaux au Sud de la Ville.

La trêve laissant du loisir à notre Chevalier, il en profita pour s'entretenir avec Isabelle; il étoit en peine de sçavoir comme elle avoit pu être prise par les Algériens, sous la Banniere de France, ayant appris depuis son départ de Paris, qu'elle, son pere & son mari, étoient arrivés heureusement à Messine. Dès qu'elle s'apperçut de son désir, elle s'empressa de le satisfaire, & lui dit :

» Nous retournâmes, comme vous » sçavez à Messine, sous la foi de » l'amnistie, que le Roi d'Espagne à la » priere de la Reine son épouse, avoit » accordé aux Messinois; nous nous » embarquâmes à Toulon, notre Na- » vigation fut des plus heureuses, un » temps à souhait, & une joie uni- » verselle que chacun témoignoit aux » approches de notre Patrie, où nous » arrivâmes avec une satisfaction inex- » primable. 1683.

» Nous y trouvâmes un Vice-Roi » que la Cour d'Espagne avoit déja » envoyé. Il nous fit tous assembler sur » une Place, c'est-à-dire, tous ceux » qui revenoient de France, nous y fit » faire la lecture de l'amnistie que S. M. » C. avoit accordée aux Messinois ré- » voltés, avec son attache au bas; & » sous le spécieux prétexte de notre sû- » reté, il nous obligea d'en prendre » chacun une copie, qu'il nous fit » payer très-chérement.

» Cependant cette prétendue sûreté » ne nous mit pas à l'abri de ses per- » sécutions; car il en exerça sur nous » de toute espece. Les choses furent » poussées à un tel excès que nous ne

1683. » pûmes supporter tant de vexations ; » ce qui fit prendre le parti aux plus » considérables de la Ville de s'assembler une nuit en secret chez mon » pere, pour y délibérer sur les moyens » qu'il y avoit à prendre : on convint » qu'il n'étoit pas possible que la Cour » d'Espagne pût autoriser de pareilles » vexations, qui détruisoient tout l'effet » de l'amnistie accordée. Après bien » des réflexions, il fut conclu, qu'il » étoit nécessaire de députer secrétement quelqu'un à la Cour d'Espagne, pour y représenter l'état violent où nous étions réduits, & pour » en obtenir la délivrance.

» Cette résolution prise, on jetta » les yeux sur mon pere pour exécuter » cette importante & délicate commission : il s'embarqua de nuit sur » une Tartane Génoise qui étoit dans » le Port, & qui alloit à Barcelone.

» Cependant cette assemblée ne fut » pas tenue si secrette, que le Vice-Roi n'en fût instruit : il en apprit » le résultat, & le départ secret de » mon pere ; il en fut étonné ; mais » pour prévenir la Cour d'Espagne » en sa faveur, & parer le coup qu'on

» alloit porter contre lui, il dépêcha 1683.
» sur le champ un Gentilhomme, en
» qui il avoit une entiere confiance,
» & le fit partir sur l'heure par un Bâti-
» ment exprès, lui ordonnant de faire
» la plus prompte diligence : il écrivit
» au Ministre son protecteur les plus
» noires calomnies contre mon pere,
» l'accusant d'être l'auteur de la der-
» niere révolte, & d'en avoir voulu
» susciter une nouvelle.

» Le Gentilhomme arriva plutôt à
» la Cour d'Espagne que mon pere,
» qu'une tempête avoit retardé ; ce
» qui donna le temps à cet Envoyé
» de rendre ses lettres au Ministre,
» qui ordonna que mon pere fût ar-
» rêté & mis en prison dès qu'il pa-
» roîtroit à Madrid. Cet ordre fut exé-
» cuté ponctuellement : il eut beau de-
» mander le crime qu'il avoit commis
» pour être ainsi traité, afin de s'en
» pouvoir justifier, & d'être oui sur
» le motif de son voyage, on n'y eut
» point egard.

» Cependant sur ce qu'avoit écrit le
» Vice-Roi, on étoit prévenu à la
» Cour que mon pere étoit coupable
» de tous les crimes qu'on lui impu-

1683. » toit : dans cette persuasion on renvoya le Gentilhomme à Messine, avec des ordres pour faire informer » sur tous les griefs qu'on lui impu- » toit, afin que sur le résultat de la » procédure, il pût être jugé & con- » damné à Madrid.

» L'Envoyé ne fut pas plutôt de re- » tour que toute la Ville fut informée » de la détention de mon pere, & de » l'ordre sévere qu'il y avoit contre lui. » Le Vice-Roi comptant d'avoir réussi, » & de pouvoir faire déposer comme » il voudroit certains habitans de peu » de conséquence, qui lui étoient affi- » dés, se flattoit encore par le même » moyen d'intimider les mécontens, » & d'étouffer les murmures de tous » les plaignans.

» Cependant l'effet en fut tout con- » traire ; car dès qu'on sçut dans Mes- » sine l'emprisonnement de mon pere, » la consternation y fut générale, & » l'on s'y seroit porté aux dernieres » extrêmités, si l'on n'avoit craint » par-là de le rendre la victime.

» Le Vice-Roi voyant les esprits ai- » gris craignit une seconde députa- » tion, & que la Cour enfin détrom-

» pée, ne le punit de toutes ses vexa- 1683.
» tions. Pour prévenir le coup, il or-
» donna que personne ne s'embarquât
« & sortît de Messine sans son ordre ;
» sous peine de la vie. Des gens de
» confiance furent commis pour faire
» la visite, & tenir un contrôle exact
» de tous ceux qui arriveroient sur les
» Bâtimens & qui entreroient dans le
» Port, pour justifier ensuite du même
» nombre lorsqu'ils en sortiroient.

» Toutes ces précautions n'empê-
» cherent point les plus notables de la
» Ville de s'assembler, & de faire une
» seconde députation pour obtenir la
» liberté de mon pere, & demander
» justice des indignes procédés du
» Vice-Roi. On vint vers la nuit nous
» avertir mon mari & moi, de la
» délibération qui venoit d'être prise :
» nous prîmes sur le champ notre ré-
» solution, disant que nous voulions
» aller nous-même au secours de mon
» pere.

» On approuva notre résolution.
» Il ne fut donc plus question que de
» voir l'expédient qu'il y auroit à pren-
» dre pour sortir de la Ville avec sû-
» reté, & pouvoir s'embarquer non-

1683. » obstant les ordres séveres qu'il » y avoit. Celui qui avoit été député » connoissant un Capitaine Génois qui » devoit partir incessamment avec son » Vaisseau, avoit pris des mesures pour » s'embarquer avec lui ; il ne s'agissoit » plus que d'obtenir de ce Capitaine » la même grace pour deux autres per-» sonnes. Dom Antonio (c'étoit le » nom du Député) s'en chargea, & » revint peu de temps après nous dire » qu'il avoit obtenu notre embarque-» ment ; mais qu'il falloit nous résou-» dre à nous déguiser en Matelots, & » songer à partir dans la nuit : dans le » même temps le Valet de Dom Anto-» nio, qui portoit les trois habits bien » empaquetés, les posa, & se retira. «

» N'ayant pas de temps à perdre, » nous nous dépêchâmes de prendre » tout l'argent & les bijoux que nous » pouvions avoir, & de nous ajuster » les habits des trois Matelots que » Dom Antonio avoit pris la précau-» tion de faire cacher chez son frere » jusques à son retour, pour que lors » de la visite du Bâtiment il ne s'en » trouvât que le même nombre.

» L'heure du rendez-vous appro- 1683.
» chant, nous ſortîmes tous trois ainſi
» déguiſés pour nous rendre vers la
» porte de la Ville, & y attendre le
» Commandant qui avoit été prendre
» les ordres du Vice-Roi pour pou-
» voir mettre à la voile.

» Nous ne fûmes pas long-temps
» ſans le voir revenir : je ne le con-
» noiſſois pas ; mais Dom-Antonio
» me le fit remarquer : s'approchant
» de nous, il nous dit de le ſuivre.
» J'étois dans des grandes allarmes
» d'être reconnue, ou mon mari :
» d'ailleurs embarraſſé dans cet ha-
» bit, je ne ſçavois quelle contenance
» tenir.

» Quand nous fûmes à la porte,
» on nous arrêta pour nous deman-
» der qui nous étions, & où nous
» allions ; alors je me crus perdue ;
» mais le Capitaine Génois nous tira
» bien-tôt d'embarras, en diſant d'un
» air ferme & aſſuré à celui qui com-
» mandoit, de nous laiſſer paſſer,
» que nous étions trois de ſes Mate-
» lots Génois qu'il avoit amené à la
» Ville avec lui, & qui avoient été
» enregiſtrés en arrivant.

1683. » Sur cette assertion, on nous laissa » sortir, & nous nous embarquâmes » avec lui. Le Commissaire pour vérifier l'équipage du Vaisseau nous suivit de près, entra après nous dans » le Bâtiment. Le Commandant lui fit » voir qu'il n'avoit que le nombre » qu'il avoit amené, & dès qu'il fut » parti, nous mîmes à la voile, & » sortîmes du Port. Je commençai » pour lors à respirer; car jusques-là » j'avois été dans de grandes inquiétudes.

» Comme nous occupions la place » de trois Matelots, sans pouvoir en » faire les fonctions, Dom Antonio » craignant que cela ne fit murmurer » les autres, leur distribua quelqu'argent pour les appaiser, & rendit » compte au Capitaine de ce que j'étois, & du motif de notre voyage.

» Ce Génois changea d'abord sa » gravité en douceur, & nous combla » d'honnêteté; il voulut à toute force » céder à mon mari & à moi sa » chambre, pour que nous fussions » plus commodement, & nous dit » obligeamment, que quoiqu'il fût » assez pressé de se rendre à Genes,

» il s'écarteroit avec plaisir de sa route » pour nous débarquer à Barcelone. 1683.

» Nous y arrivâmes heureusement » en peu de temps. Le Capitaine » n'ayant pas voulu prendre de l'ar- » gent de nous, je lui fis présent d'un » de mes bijoux, & nous nous sépa- » râmes très-satisfait les uns des au- » tres. Notre premier soin en arrivant » fut de quitter l'habit de Matelot, » qui nous fatiguoit beaucoup & de » nous mettre suivant notre état.

» Dès que nous fûmes pourvus de » tout ce qui nous étoit nécessaire, » nous partîmes pour Madrid, où il » me tardoit d'arriver pour secourir » mon pere, & travailler à sa déli- » vrance. Mettant pied à terre, je » cours aux prisons pour le voir, » ce qui ne me fut pas possible, étant » tenu extrêmement resserré : mon af- » fliction fut extrême ; mais je son- » geai vîte à gagner avec de l'argent » un Geolier, qui lui fit savoir notre » arrivée, & lui fit ensuite tenir nos » lettres, & tous les secours qui lui » étoient nécessaires.

» Dom Antonio s'étoit muni de let- » tres de récommandation pour le

1683. » Prieur du grand Couvent des Dominicains ; car dans ce Pays-là les » Moines y ont un grand crédit, & » sont fort intriguans : il remit ces lettres, & rendit compte à ce Prieur » du sujet de notre voyage, & de la » situation où se trouvoit mon pere.

» Ce bon Religieux en fut touché, » & promit de nous rendre service ; » que pour cela il verroit un Ministre » d'Etat de ses amis qui l'instruiroit » de tout, & qu'ensuite il prendroit ses » mesures pour nous servir utilement; » que nous n'avions qu'à venir tous » ensemble dans trois jours sçavoir la » réponse.

» Dom Antonio me rendit compte » de cette conversation. Ces trois jours » me parurent un siécle, au bout desquels nous allâmes voir ce Prieur, » qui nous accueillit le plus gracieusement du monde, & nous dit que le » Ministre à qui il s'étoit adressé se » trouvoit le Protecteur du Vice-Roi, » & extrêmement prévenu par lui contre mon pere, qu'il accusoit d'être » l'unique auteur de la derniere révolte, & d'en avoir voulu émouvoir une nouvelle ; que c'étoit ce

» même

» même Miniſtre qui l'avoit fait arrê- 1683.
» ter, & avoit envoyé un ordre au
» Vice-Roi de Sicile d'en faire in-
» former, pour enſuite en faire un
» exemple.

» Nous aſſurâmes ce R. P. qu'il
» étoit notoirement faux que mon
» pere fut l'auteur d'aucune révolte;
» que tout ſon crime étoit d'avoir
» accepté la députation de la part des
» Meſſinois, pour ſe venir plaindre à
» la Cour des mauvais traitemens &
» vexations outrées que ce Vice-Roi
» exerçoit à leur égard; qui pour
» empêcher les effets de ſes juſtes
» plaintes, avoit inventé pour le per-
» dre tant de noires calomnies, qu'il
» lui ſeroit impoſſible de prouver;
» mais que pour eux, ils étoient en
» état de ſoutenir tout ce qu'ils avan-
» çoient contre lui, par l'enquête
» qu'ils portoient, ſignée de la plus
» grande partie des Habitans de Meſ-
» ſine.

» Ce Prieur voulut voir l'enquête,
» & après l'avoir lue, il dit être con-
» vaincu de l'innocence de mon pere,
» & des mauvais procédés du Vice-
» Roi; mais que le Miniſtre étant pré-

1683. » venu, il n'y avoit que la Reine » qui put effacer les mauvaises im» pressions qu'il n'auroit pas manqué » de donner au Roi; que le Confesseur » de cette Princesse étant de son or» dre, logé dans son Couvent, & son » intime ami, il l'engageroit de proté» ger l'innocence opprimée de mon » pere, & de parler à la Reine en sa » faveur; que nous n'avions qu'à re» venir le lendemain, qu'il nous y » présenteroit.

» Nous nous rendîmes au Couvent » à l'heure marquée, & un moment » après nous vîmes paroître le Prieur » avec ce Confesseur qu'on appelloit » Dom Hierôme : c'étoit un grand » homme sec & exténué; la dévotion » & la pénitence étoient peintes sur son » visage. Le Prieur m'y présenta, » disant que j'étois la fille de cet in» fortuné prisonnier qu'on persécutoit » si injustement, & dont il lui avoit » déja parlé : je me jettai à ses pieds » pour implorer sa protection, & le » rendre sensible à l'état de mon pere, » & au mien.

» M'ayant fait relever, il m'assura » que le Prieur lui en avoit dit assez

» pour l'engager à parler vivement à 1683.
» la Reine en notre faveur, & qu'il
» iroit le jour même voir cette Prin-
» cesse pour en obtenir la grace que
» nous demandions, & que nous pour-
» rions revenir dans quatre jours en
» apprendre des nouvelles. J'eus ce
» jour même par le Geolier de celles
» de mon pere, qui m'envoya avertir
» d'agir sous main & secrétement,
» & de ne pas trop paroître, crainte
» qu'il ne nous jouât le même tour
» qu'à lui; ce qui lui coûteroit la vie
» de douleur, & lui ôteroit le seul
» espoir qu'il avoit pour solliciter sa
» liberté.

» J'avois déja prévenu cet avis;
» car nous ne sortions de l'endroit où
» nous étions logés que pour aller
» aux Dominicains. Nous y fûmes au
» jour marqué pour sçavoir ce qu'avoit
» fait Dom Hierôme; il nous dit avoir
» parlé à la Reine, & lui avoir fait
» un portrait si touchant & si vif de la
» maniere dont les Messinois étoient
» traités par notre Vice-Roi, & des
» cruautés qu'on exerçoit injustement
» contre mon pere détenu dans les pri-
» sons de Madrid, pour être venu en

1683. » qualité de Député de la Patrie, im-
» plorer la justice du Roi contre une
» persécution si outrée, que cette Prin-
» cesse touchée de compassion lui avoit
» promis d'en parler au Roi, & lui
» avoit dit qu'elle me verroit avec
» plaisir. Ce Pere en même temps me
» remit une lettre de la Reine pour un
» de ses Officiers qui avoit ordre de
» nous y présenter, après quoi nous
» nous retirâmes.

» Nous fîmes le lendemain rendre
» la lettre à cet Officier, qui après
» l'avoir lue, nous conduisit à l'appar-
» tement de la Reine, il nous dit de
» l'attendre, & qu'il alloit nous an-
» noncer à Sa Majesté : il revint un
» moment après, & me dit que j'étois
» la seule qui pouvoit lui être présen-
» tée, & que je n'avois qu'à le suivre,
» ce que je fis.

» J'entrai dans la chambre de la
» Reine, elle étoit assise dans un fau-
» teuil, & autour d'elle plusieurs Da-
» mes sur des piles de carreaux : quand
» je fus assez près de Sa Majesté, je
» me jettai à genoux devant elle, &
» fondant en larmes, j'implorai sa
» Royale protection en faveur de mon

» pére & de nos Concitoyens. Je lui 1683.
» parlai François, ayant été avertie
» qu'elle se plaisoit à la langue de sa
» Nation; elle me dit avec bonté,
» qu'elle étoit déja instruite de l'in-
» justice qu'on avoit faite à mon pere,
» & qu'elle feroit en sorte de me faire
» donner toute la satisfaction que je
» pouvois souhaiter.

» Elle me fit ensuite lever, & me
» demanda où j'avois appris le Fran-
» çois; je lui répondis que c'étoit à
» Paris, où j'avois été avec mon pere:
» elle me questionna sur cette grande
» Ville, & me dit d'un air obligeant,
» qu'elle vouloit me voir souvent, pour
» parler avec moi de la France; après
» quoi elle me demanda si je ne voyois
» pas mon pere en prison. Je lui ré-
» pondis que le Ministre qui l'y avoit
» fait mettre, sur les fausses accusa-
» tions du Vice-Roi de Sicile, qu'il
» protégeoit, avoit trop bien défen-
» du de le laisser voir à personne,
» pour que je puisse avoir cette con-
» solation.

» La Reine, qui comprit de quel
» Ministre je voulois parler, appella sa
» femme, qui étoit dans le nombre

1683. » des Dames de sa Cour, & lui re-» commanda de parler à son mari, » pour que je puisse voir mon pere : » ce qu'elle lui promit de faire. Cette » Princesse m'ordonna ensuite de venir » tous les jours à la même heure, » & que le même Officier à qui je » m'étois adressée, m'introduiroit à sa » Cour.

» Lorsque j'eus rejoint mon mari & » Dom Antonio, je lui rendis compte » des bontés de la Reine, des promes-» ses qu'elle m'avoit faites, & des or-» dres qu'elle avoit donnés pour que » je pusse voir mon pere.

» Dans cette espérance je fus le len-» demain aux prisons, comptant sur » la promesse qu'on m'avoit faite. » Cependant je fus bien surprise & » affligée d'apprendre par le Geolier, » qui étoit dans mes intérêts, qu'on » l'avoit traduit dans d'autres prisons ; » où il étoit plus étroitement & plus » mal.

» Je faillis à mourir de douleur, ap-» prenant cette nouvelle. Je fus le soir » chez la Reine, comme elle me l'a-» voit ordonné. Entrant dans sa cham-» bre je me jettai à ses genoux cou-

» verte de larmes, lui disant, que » bien-loin que j'eusse pû voir mon » pere, ainsi qu'elle l'avoit ordonné, » ses ordres n'avoient servi qu'à le » faire traiter plus rudement dans d'au- » tres prisons où il avoit été transféré, » & que je craignois beaucoup pour » sa vie. 1683.

» La Reine prit feu à ce discours, » & ayant remarqué la femme de ce » Ministre parmi les Dames de sa » Cour, elle la gronda du procédé de » son mari, lui ordonna de sortir, » & de ne plus paroître devant elle. » Cette femme qui ignoroit ce qui » s'étoit passé, fut étourdie du coup, » & sortit en pleurant.

» Dès qu'elle fut dehors, la Reine » fit appeller un de ses Officiers, & lui » ordonna d'aller voir ce que faisoit le » Roi, & si elle pourroit passer à son » appartement pour lui parler : l'Offi- » cier revint, & dit à la Reine que le » Roi étoit dans son cabinet, & que » Sa Majesté lui avoit dit qu'elle pou- » voit venir.

» La Reine se leva d'abord, & m'or- » donna de la suivre. Elle entra seule » dans le cabinet du Roi, & me dit

1683. » d'attendre dans la chambre qu'elle » m'eût fait appeller : demi-heure après » on me fit entrer dans le cabinet, la » Reine me présentant au Roi, lui dit :

Voilà, Sire, celle dont j'ai parlé à V. M., qui est la malheureuse victime, de même que son pere, des concussions & vexations de votre Vice-Roi de Sicile, soutenu par votre Ministre qui les autorise ; il veut perdre un homme député par vos Sujets, pour implorer la justice de V. M. contre de si indignes traitemens ; il se sert de la fausseté & de l'imposture pour colorer ses attentats : que V. M. s'informe des plus considérables de sa Cour, & elle apprendra tout ce qu'on souffre des injustices de ce Ministre, qui sont portées à l'excès ; & si V. M. n'en a pas été plutôt avertie, c'est qu'on craignoit de lui déplaire, voyant la grande confiance qu'elle avoit en lui.

» Pendant tout le discours de la » Reine, le Roi, aux pieds duquel » j'étois, ne cessa de me regarder ; » il paroissoit rêveur & agité par des » réflexions qui le firent plusieurs fois » rougir. Quand cette Princesse eut » achevé de parler, il m'ordonna de

me

» me lever, & fit appeller deux Grands » d'Espagne qu'il nomma. 1683.

» En attendant qu'ils vinssent, il se » promenoit dans son cabinet sans » parler. La Reine qui comprit que » son silence & sa rêverie étoient l'effet » de la violence qu'il se faisoit sur lui-» même pour vaincre l'attachement » qu'il avoit eu jusqu'alors pour ce » Ministre, appuya son accusation par » tout ce qu'il y avoit de plus fort: » j'étois alors entre la crainte & l'espé-» rance, dans l'incertitude du dénoue-» ment de cette affaire, dont le sort » de mon pere dépendoit.

» Les deux Grands d'Espagne étant » arrivés, le Roi leur communiqua ce » que la Reine venoit de lui appren-» dre, & leur ordonna de lui dire sans » déguisement leur sentiment là-dessus. » Un de ces deux prit la parole, & dit » au Roi que la crainte de déplaire à » S. M. l'avoit toujours empêché de » l'informer des sujets de plaintes que » donnoit tous les jours son Ministre; » mais que puisqu'elle lui ordonnoit » de parler, il alloit sincérement l'ins-» truire de bien des choses qu'elle » ignoroit, & tout de suite fit un dé-

1683. „ tail si vif & si touchant de tous les
„ emportemens & vexations de ce Mi-
„ nistre, que le Roi en fut ému, &
„ saisi d'indignation.

„ Le second appuya tout ce que
„ venoit de dire le premier : il alloit ap-
„ paremment en dire davantage, lorf-
„ que le Roi l'interrompit, en disant :
„ c'est assez. Se tournant ensuite du
„ côté de la Reine, il lui dit : Je n'a-
„ vois jamais connu dans ce Ministre
„ que de bonnes qualités : il avoit
„ trouvé le secret de me tromper ;
„ mais ce que je viens d'apprendre de
„ lui me fait tant d'horreur, que j'en
„ vais faire un exemple, pour faire
„ connoître à mes Sujets, que l'amour
„ & la justice que je leur dois, l'empor-
„ tera toujours sur mon attachement.

„ La Reine & les Grands, loue-
„ rent extrêmement S. M. de sacrifier
„ son inclination à la justice, & à
„ l'amour de ses peuples. Comme
„ j'avois passé dans la chambre à l'ar-
„ rivée des Grands dans le cabinet du
„ Roi, j'attendois la Reine à sa sortie
„ pour la suivre à son appartement :
„ elle eut la bonté de me dire que les
„ choses tournoient de maniere à ne

„ pouvoir n'être que favorables, que „ dans peu j'aurois de bonnes nou- „ velles, & de revenir le lendemain. „ Je ne fus pas plutôt de retour où „ nous logions, qu'en racontant à „ mon mari & à Dom Antonio ce qui „ s'étoit passé à la Cour, nous apprî- „ mes que ce Ministre venoit d'être „ arrêté, & tous ses effets saisis. Cette „ nouvelle me donna de grandes es- „ pérances pour mon pere. 1683.

„ Je me rendis le lendemain à la „ Cour suivant les ordres de la Reine, „ qui me confirma la disgrace du Mi- „ nistre, & que le Vice-Roi de Sicile „ avoit été révoqué; qu'on lui avoit „ envoyé ordre de venir au plus vîte „ rendre compte de sa conduite; que „ celui qui avoit été nommé à sa place „ devoit partir incessamment, avec or- „ dre d'informer sur toutes les malver- „ sations de son prédécesseur, & no- „ tamment de ce dont on avoit accusé „ mon pere, qu'on devoit mettre en „ en liberté, mais qu'il seroit obligé de „ rester à Madrid jusques à ce que le „ Vice-Roi revoqué fût arrivé, & que „ le Roi fut convaincu de son inno- „ cence, par les informations qu'on en

1685. « devoit faire à Meſſine. Je ne pus re-
» tenir des larmes de joie, de la ſeule
» idée de revoir mon pere en li-
» berté.

» La Reine ſurpriſe de mes larmes,
» qu'elle interprêta mal, me dit avec
» bonté, que ſi mon pere étoit obligé
» de reſter encore quelque temps à
» Madrid, ce n'étoit qu'une précau-
» tion du Roi, pour faire avec plus
» de juſtice éclater ſon innocence, &
» avoir par-là un juſte motif de châtier
» le Vice-Roi qui l'avoit accuſé.

» J'expliquai à la Reine le vérita-
» ble ſujet de mes larmes, produites
» par la joie que me cauſoit la liberté
» de mon pere, dont j'étois redevable
» à Sa Majeſté.

» Le lendemain nous fûmes aux pri-
» ſons attendre le moment de ſa li-
» berté. Les ordres arriverent bien-tôt
» après; mais le Commiſſaire qui de-
« voit prendre ſa déclaration, qui n'é-
» toit autre choſe que le ſujet de ſon
» voyage, tarda un peu.

» Cette déclaration faite, on lui
» ſignifia en conformité les ordres du
» Roi, qui étoient de ne point ſortir
» de Madrid juſques à ce que l'infor-

» mation fut faite, & fon innocence 1683.
» prouvée & reconnue, après quoi
» mon pere fortit de prifon. Quelle
» joie pour lui de nous revoir ! Mais
» la mienne fut fi grande que je reftai
» long-temps fans pouvoir parler.

» Nous le menâmes à notre logis,
» il avoit tant fouffert en prifon, qu'il
« étoit méconnoiffable. Après lui avoir
» rendu compte de tout ce que nous
» avions fait pour fa délivrance, nous
» confultâmes fur les mefures qu'il y
» avoit à prendre pour affurer fa jufti-
» fication, & prouver fon innocence.

» Il fut convenu qu'il étoit néceffaire
» que quelqu'un de nous fe trouvât à
» Meffine lors de l'arrivée du nouveau
» Vice-Roi, afin d'accélérer l'infor-
» mation qui devoit être faite, & ani-
» mer par notre préfence tous nos
» amis, qui devoient beaucoup con-
» tribuer à la rendre autentique & fa-
» vorable.

» Cette réfolution prife, mon pere
» trouva à propos que je partiffe avec
» Dom Antonio, & que mon mari
» reftât près de lui; quelque répugnan-
» ce que j'euffe à me rendre à fa vo-
» lonté, il me dit de fi bonnes rai-

1671. » ſons, qu'il fallut me déterminer au » départ.

» Je retournai chez la Reine pour » lui apprendre le ſujet de mon voya-» ge, & lui demander la continuation » de ſes royales bontés pour mon » pere : elle parut ſurpriſe de cette ré-» ſolution, & m'aſſura que je pouvois » compter ſur ſa protection, mais que » quand mon pere ſeroit innocenté, » il n'auroit pas pour cela la permiſ-» ſion de ſortir de Madrid, ſi je ne » venois moi-même le chercher. Après » avoir remercié très-humblement Sa » Majeſté, j'eus la permiſſion de lui » baiſer la main, & je fus enſuite me » diſpoſer à partir.

» Nous partîmes le lendemain pour » Barcelone, où nous arrivâmes heu-» reuſement : nous y trouvâmes une » Dame de notre Pays, mariée à un » Capitaine de Vaiſſeau Sicilien, & » qui attendoit avec ſa femme-de-» chambre de trouver un Bâtiment » pour aller joindre ſon mari à Meſ-» ſine : je fis connoiſſance avec elle, » & ce ſont les mêmes que vous » voyez ici.

» Il y avoit dans le Port un Vaisseau » Marchand de Marseille, qui devoit » bien-tôt partir: Antonio s'empressa » d'aller parler au Capitaine pour l'en- » gager à nous prendre sur son bord, » & nous mener à Messine. Ce Capi- » taine fit d'abord quelques difficultés; » mais à force de prieres, & par l'ar- » gent qu'il lui promit, il se laissa » gagner. Comme nous n'avions rien » à faire à Barcelone, nous nous » rendîmes sur le champ sur son bord » pour partir le lendemain à la pointe » du jour. 1683.

» Nous eûmes toute cette journée » un très-beau temps; mais au Soleil » couchant le vent ayant changé, » nous essuyâmes toute la nuit une fu- » rieuse tempête, où nous faillîmes » périr plusieurs fois: le Capitaine » même se croyoit perdu sans ressour- » ce. Un peu avant le jour le temps » calma, & se remit au beau: alors » l'on s'apperçut que le mauvais temps » nous avoit porté bien loin de » notre route, ce qui m'affligea beau- » coup, regardant ce contre-temps » comme un malheur, par l'impa- » tience où j'étois d'arriver à Messine:

1683. » mais j'en avois de plus grands à
» essuyer; car dans le temps que le
» Capitaine se rétablissoit dans ses
» manœuvres, on apperçut un Cor-
» saire Algérien qui venoit à pleines
» voiles sur nous; tout l'équipage fut
» dans la consternation, notre Vais-
» seau qui avoit déja beaucoup souf-
» fert, n'étant point en état de dé-
» fense, & le Corsaire ayant le vent
» sur nous, venoit avec trop de vîtesse
» pour pouvoir l'éviter; cependant
» notre Capitaine se prépara le mieux
» qu'il pût à faire une vigoureuse ré-
» sistance: on nous fit descendre à fonds
» de cale; j'étois à demi-morte de
» frayeur, la Dame qui étoit avec moi
» ne faisoit que pleurer avec sa Fem-
» me-de-chambre, pour Dom Anto-
» nio plus résolu étoit resté avec le
» Capitaine.

» Peu de temps après nous enten-
» dîmes tirer de grands coups de ca-
» non, & un grand bruit sur nos
» têtes; mais cela cessa tout-d'un-coup.
» Un calme si prompt nous saisit d'é-
» tonnement; nous prêtions l'oreille
» pour en découvrir la cause, lorsque
» nous ouïmes descendre des gens

» qui venoient à nous. Quelle fut 1683.
» notre terreur, quand nous vîmes
» entrer des Turcs, qui nous force-
» rent à monter sur le premier pont
» de notre Vaisseau ! Nous ne sçavions
» où nous étions, notre frayeur étoit
» extrême, & sur-tout de nous voir
» entre les mains des Algériens, qui
» nous firent tout de suite passer sur
» leur bord, & nous mirent dans la
» chambre du Capitaine Corsaire.

» Je compris alors que notre Vais-
» seau n'ayant pu faire une longue ré-
» sistance, avoit été pris de même que
» tout l'équipage. Les Algériens en
» retirerent tout ce qui pouvoit leur
» être utile, après quoi le voyant fort
» endommagé, le coulerent à fonds,
» n'ayant pas le temps de le radouber,
» étant obligés de se retirer au plus
» vîte à Alger, de crainte d'être sur-
» pris par d'autres Vaisseaux qui les
» cherchoient.

» Dès que le Capitaine Corsaire
» eut donné ses ordres, & qu'on eut
» fait voile vers Alger, nous le vîmes
» arriver à la chambre où nous étions;
» il nous regarda & examina attenti-
» vement, & ensuite il m'adressa la

1683. » parole en ſon langage que je n'en-
» tendois point. Voyant que je ne lui
» répondois pas, il ſortit, & revint
» un moment après avec un autre hom-
» me, qui me dit en Eſpagnol que ſon
» Capitaine me trouvoit à ſon gré,
» & qu'il ne tiendroit qu'à moi de
» profiter de ce bonheur; d'autant
» mieux que c'étoit le plus ſûr moyen
» pour adoucir mon eſclavage.

» J'eus horreur d'une pareille pro-
» poſition, & je répondis à cet Inter-
» prête, que je me donnerois plutôt
» la mort, que de condeſcendre aux
» moindres deſirs de ſon Capitaine,
» auquel il ne manqua pas de rendre
» compte de ma réſolution & de mes
» ſentimens. Je le vis changer de cou-
» leur, & garder quelque temps le
» ſilence, après quoi il me fit dire
» par le même homme qu'il ne préten-
» doit point me faire ni violence, ni
» chagrin; mais qu'il eſpéroit de dé-
» truire l'averſion que je paroiſſois
» avoir pour lui, par ſes égards & ſes
» bonnes manieres.

» Dès ce moment il eut beaucoup
» d'attention pour nous; il venoit ſou-
» vent nous voir d'un air gracieux,

» & toujours accompagné de son Interprête, pour nous dire à sa façon » quelque chose d'obligeant de sa part. 1683.
« Ce Capitaine étoit un petit homme » noireau, gros & fort épais dans sa » taille, d'une humeur violente, em» portée & cruelle, comme il nous » parut par quelques exécutions qu'il » fit sur son bord : l'Interprête étoit » un Rénegat Espagnol, qui faisoit la » fonction de Matelot. »

» Quand nous étions seules dans » notre chambre nous ne faisions que » gémir & pleurer sur notre sort : tous » nos malheurs se présentoient à nous, » & nous ne trouvions de consolation » que dans notre affliction. Remplies » de ces tristes idées, nous arrivâmes » à Alger ; on nous mit à terre avec » tous les autres Esclaves, & à l'en» trée de la Ville on nous demanda à » tous nos noms, notre patrie & nos » qualités, qu'on mit par écrit, & » nous fûmes ensuite conduits à la » maison du Capitaine.

» Le lendemain notre Patron, qui » avoit résolu de vendre tous ses Es» claves à l'exception de moi, la Da» me & sa Femme-de-chambre, en-

1683. » voya tous les autres à la Place publique pour les exposer en vente : » ce fut alors que mes chagrins redoublerent, me voyant séparée de » Dom Antonio, dont je n'ai eu depuis » aucune nouvelle.

» Le Registre sur lequel on écrit » tous les Esclaves qui arrivent à » Alger étant porté, suivant l'usage, » à Baba-Assen, il y vit le nom de » trois femmes que le Capitaine n'a» voit pas mis en vente : il l'envoya » chercher pour sçavoir si elles étoient » belles, & pourquoi il ne les vendoit » pas. Le Capitaine parut embarrassé » à toutes ces questions, & répondit » qu'il avoit dessein de les garder » pour lui, dans l'espérance d'en re» tirer un jour une plus forte rançon, » & garda le silence sur la demande si » nous étions belles.

» L'embarras du Capitaine & son » silence sur la derniere question, » donnerent quelque soupçon à Baba» Assen, qui lui ordonna de nous aller » chercher, étant curieux de nous » voir. Notre Patron n'osa refuser au » Deï qui est le Roi du Pays. On » nous mena devant lui : il nous exa-

» mina les unes après les autres, s'ar- 1683.
» rêta ensuite à moi, & me fit dire
» par un Interprête ; si je n'aurois
» point de peine de passer à son ser-
» vice.

» J'ignorois alors qu'il fût le Sou-
» verain d'Alger : je lui répondis que
» dans l'état malheureux où j'étois ré-
» duite, il m'étoit indifférent à qui
» que j'appartinsse ; mais que s'il vou-
» loit m'acheter, il ne me séparât pas
» du moins des deux autres qui étoient
» avec moi, étant la seule consolation
» qui me restoit dans l'état déplorable
» où je me voyois réduite.

» Baba-Assen promit que nous se-
» rions toujours ensemble, & en mê-
» me temps demanda au Capitaine
» combien il vouloit de nous trois :
» celui-ci au désespoir d'une pareille
» proposition, lui dit, qu'il étoit bien
» le maître de nous prendre, mais
» qu'il ne vouloit point d'argent, ne
» pouvant consentir de son pur gré à
» se séparer de nous.

» Le Deï qui ne vouloit pas que
» nous lui échappassions, lui dit
» qu'absolument il nous vouloit à son
» service, & qu'il reconnoîtroit géné-

1683. » rien qui fût contraire à mon de» voir.
» Il parut content de ma réponse, » & me dit qu'il feroit tout au mon» de pour adoucir mon esclavage & le » rendre agréable, ou du moins, le » moins dur qu'il lui seroit possible, » & qu'il ne prétendoit me rendre » sensible à sa passion que par ses at» tentions à mon égard. Il continuoit » de me voir assidument, & ne me » parloit que rarement de son amour, » ce qu'il cessoit même de faire dès » qu'il s'appercevoit du chagrin que » cela me causoit.

» Sa passion pour moi qui augmen» toit chaque jour, ne put à la fin » garder tant de modération & de re» tenue. Un jour m'étant venu voir » avec un autre Interprête, il me dit » ne pouvoir plus vivre de cette ma» niere, sans retour ni espoir: qu'après » m'avoir parlé assez long-temps en » qualité d'Amant, il vouloit à pré» sent agir en maitre: qu'étant son » Esclave je lui devois obéir, & que » je n'avois qu'à me résoudre à faire » par obéissance ce qu'il n'avoit pû » obtenir par tendresse.

Ce

» Ce fut un coup de foudre pour 1683.
» moi, & je fus dans l'inſtant toute
» couverte de larmes. Il en parut ſur-
» pris, & me dit en ſe radouciſſant,
» qu'il me laiſſoit à mes réfléxions ſur
» ce qu'il venoit de me dire, & qu'il
» ſeroit fâché ſi je l'obligeois d'en ve-
» nir à cette violence; mais qu'il y
» étoit pouſſé par l'ardeur de ſon
» amour. Dès qu'il m'eut quitté je
» m'abandonnai à mon affliction,
» pleurant & lamentant ſur mon ſort.
» Le même Eſclave qui nous ſervoit
» entra dans ce temps-là, & fut ſur-
» pris de me trouver dans cet état:
» comme il nous étoit attaché il y
» parut ſenſible, & m'en demanda la
» cauſe.

» Je ne pûs la lui taire, & lui ren-
» dis compte de tout ce que m'avoit
» dit ſon Maître, & de la réſolution
» où j'étois de me donner la mort,
» ſi je ne pouvois éviter autrement
» cette violence.

» L'eſclave étonné reſta quelque-
» temps penſif, & me dit enſuite qu'il
» étoit ſurpris de mon deſſein, & de la
» réſolution de ſon maître, après ce
» qu'il lui avoit entendu dire ſur mon

1683. » compte : il me pria de ne pas prendre un parti si violent ; qu'il y avoit » un autre moyen aussi sur, & plus » doux, pour me mettre à l'abri de la » passion violente du Dei.

» Alors il m'apprit que la femme » de Baba-Assen étoit fille d'un Roi, » que c'étoit elle qui avoit procuré à » son mari l'autorité qu'il avoit ; & » que par ce moyen s'étant acquise » sur lui un pouvoir absolu, il lui » obéissoit aveuglement.

» Il m'apprit encore qu'elle enten» doit fort bien la langue Espagnole, » & me conseilla de lui écrire pour » lui faire connoître l'état où j'étois, » & lui demander en grace de m'ac» corder la permission de pouvoir » l'assurer de mes respects, & l'hon» neur de l'entretenir en secret à l'insçu » de son mari sur des choses pressan» tes, & de conséquence : il me pro» mit de se charger de ma lettre, » de la faire rendre surement & au » plutôt. J'écrivis sur le champ cette » lettre que je lui remis : il sortit, » me promettant d'aller travailler pour » moi, ce qu'il fit en effet ; car trois » heures après, je vis entrer dans

» notre chambre une vieille Esclave 1683.
» qui me fit signe de venir, & mit en
» même temps la main sur sa bouche
» pour me faire connoître de garder le
» silence.

» J'hésitai à la suivre, crainte qu'elle
» ne vint me chercher de la part de
» Baba-Assen ; mais voyant ma len-
» teur, elle me prit par la main pour
» me forcer d'aller plus vîte : tout cela
» n'auroit pû me résoudre à sortir,
» si notre Esclave ne fût venu dans le
» moment, & ne m'eût dit avoir fait
» rendre ma lettre, & que c'étoit en
» conséquence que cette femme venoit
» me chercher.

La femme de Baba-Assen, qui
» ignoroit que nous fussions dans sa
» maison, fut surprise de l'apprendre
» par ma lettre, & que le Deï lui en
» eût fait un mystere ; ce qui lui donna
» cette impatience de me voir, & plus
» encore de sçavoir ce que j'avois à
» lui dire.

» Je me laissai conduire par cette
» femme qui me fit passer par de
» grands appartemens, & ensuite en-
» trer dans une chambre richement
» meublée, où je trouvai cette Prin-

1683. » cesse assise sur un sopha : elle paroissoit avoir cinquante ans ; mais » elle avoit conservé un reste de beauté, qui marquoit en avoir eu beaucoup dans sa jeunesse. Dès qu'elle » me vit elle fit sortir la femme qui » m'avoit mené, & lui ordonna de » fermer la porte, & de ne laisser » entrer personne.

» Me voyant seule avec elle, je me » mis à genoux à ses pieds, & fondant en larmes je lui demandai en » Espagnol sa protection pour me » sauver l'honneur & la vie. Je lui » appris tout de suite qui j'étois, & » mes deux compagnes ; la façon dont » nous avions été prises par un Corsaire Algérien, ce qui s'étoit passé » entre ce Corsaire & Baba-Assen pour » nous avoir ; enfin tout ce que ce » dernier avoit fait pour satisfaire la » passion qu'il disoit avoir pour moi, » ses menaces, & mes craintes.

» Sur ce récit elle parut sensible à » mon état, & promit de me garder » auprès d'elle, où je serois en toute » sûreté, sans que le Deï osât me dire » la moindre chose ; elle me questionna ensuite sur les deux autres fem-

» mes qui étoient avec moi, je lui 1683.
» rendis compte de tout; après quoi
» elle les envoya chercher, & les re-
» tint à son service.

» Nous voilà donc toutes trois au
» service de cette Dame, à qui j'étois
» redevable de ce que j'ai de plus cher
» au monde. Attachée à elle par re-
» connoissance & par devoir, j'allai au-
» devant de tout ce qui lui pouvoit
» faire plaisir, de maniere qu'elle prit
» pour moi une si grande amitié, que
» j'étois la dépositaire de tous ses se-
» crets. Cependant Baba-Assen revenu
» de la campagne où il étoit allé,
» ayant appris que nous étions auprès
» de sa femme, fut dans une colere
» outrée, de se voir frustré par-là de
» ses espérances. Cette Dame ayant sçu
» le carillon qu'il faisoit, l'envoya
» chercher, lui parla vivement à ce
» sujet, avec des fortes menaces s'il me
» parloit & me voyoit davantage.

» Je fus par-là délivrée de ce dan-
» ger & de mes allarmes: mais j'étois
» toujours esclave, & par conséquent
» malheureuse, sans aucun espoir pro-
» chain de voir finir mon triste état.
» J'étois dans cette douloureuse situa-

1683. » tion, lorsque l'Armée Navale de
» France est arrivée, & qu'on a bombardé Alger. Une nuit une bombe abattit la plus grande partie de la maison où nous étions ; on nous changea ensuite dans un autre où nous ne fûmes pas plutôt établies, que nous entendîmes parler de la paix qu'on traitoit, & d'une condition déja exécutée en partie, qui étoit de rendre tous les Esclaves qui avoient été pris sous le pavillon de France. Ce fut pour moi une joie bien sensible, mais pour-lors de bien peu de durée ; car Baba-Assen lisant à sa femme en ma présence la nouvelle liste des Esclaves qu'on devoit renvoyer, j'eus un vrai chagrin de n'y être pas comprise.

» Quand le Deï fut sorti j'en parlai à ma maîtresse, lui exposant que le Vaisseau sur lequel j'avois été prise étant François, je devois, tout comme mes compagnes profiter de la faveur du traité : je la suppliai par toutes les bontés dont elle m'honoroit, de ne laisser par échapper cette occasion de nous procurer la liberté, en nous faisant mettre sur cette liste.

» Elle rêva un moment, & me dit » ensuite qu'elle me refuseroit ce que » je lui demandoit, si elle ne suivoit » que son inclination, mais qu'elle » vouloit bien la sacrifier pour ma li- » berté. 1683.

» Elle envoya sur le champ chercher » Baba-Assen, lui demanda cette liste, » & de sa propre main elle y ajouta » nos trois noms. Le Deï ayant lû ce » que sa femme venoit d'écrire parut » fort surpris; mais c'étoit un ordre » pour lui qu'il ne pouvoit éviter » d'exécuter.

» Le lendemain on assembla sur une « Place tous les Esclaves compris dans » cette liste. Avant de nous y rendre « nous fûmes toutes les trois prendre » congé de notre Maîtresse, la remer- » cier & lui dire adieu. Elle s'atten- » drit à cette séparation, ce qui m'ar- » racha quelques larmes malgré la joie » de notre prochaine liberté. De la » Place où l'on nous avoit assemblées » on nous conduisit au Port pour nous » y embarquer sur les Chaloupes qui » nous ont transportées ici.

» Ma seule peine à présent est sur le » compte de mon pere, sçavoir s'il

1683. » est encore à Madrid avec mon mari ; » l'enquête pour sa signification étant » faite, comme il y a apparence, la » Reine aura voulu le laisser partir sans » moi, m'étant engagée avec S. M. de » l'aller prendre. Dans cette crainte, » je vous prie en grace de me procurer le moyen, s'il est possible, de » nous débarquer à Barcelone, où la » Dame qui est avec moi pourra facilement donner de ses nouvelles à » son mari, & en recevoir des siennes. »

Le Chevalier de Tourville l'assura qu'il s'estimeroit toujours trop heureux de pouvoir lui être utile, & que quand l'Armée Navale partiroit de devant Alger, il verroit les moyens qu'il y auroit à prendre pour la satisfaire. Dans ce moment on vint l'avertir de se rendre sur le bord du Général, pour y assister au Conseil de Guerre qui s'y devoit tenir à l'ocasion de la paix qu'on commençoit à traiter, ce qui obligea notre Chevalier de quitter ces Dames.

Le 14. de Juillet les Algériens envoyerent pour ôtages Mezomorto leur Amiral, & Aly-Réïs Capitaine de Vaisseau.

Vaiſſeau. Mr. du Queſne envoya de ſon côté Mr. de Layette Commiſſaire Général de la Marine, & Monſieur de Combes. Dès qu'ils furent à terre ils allerent chez le Pere le Vacher Conſul de France, où Baba-Aſſen leur députa Mr. Deſtreſſes, pour les prier de lui dire ce qu'ils avoient à propoſer. Il y a un lieu éloigné d'Alger de cinquante lieues qu'on appelle le Baſtion de France, dans lequel il y a un Gouverneur & des François établis pour la pêche du Corail, leſquels donnent tous les ans dix-ſept mille piaſtres à la Ville d'Alger. L'Agent de cette Compagnie étoit ce Mr. Deſtreſſes dont on vient de parler, & qui étoit alors à Alger. 1683.

M. de Layette lui répondit, qu'ils avoient ordre de ne parler qu'en public. Sur quoi Baba-Aſſen renvoya Mr. Deſtreſſes avec un Truchement, pour déclarer aux deux François que ſi leur Général ne rendoit pas les Eſclaves Turcs, & qu'il leur demandât de l'argent, il prendroit la fuite, & ne ſe trouveroit pas le lendemain au Divan. La réponſe fut, qu'on devoit s'attendre au refus de l'un, & à la demande de l'autre.

1683. Le lendemain 15. on les appella au Divan, & lorsqu'ils furent assis, Baba-Assen dit à toute l'Assemblée que les ôtages François apportoient les intentions de leur Empereur par écrit: on les lût à haute voix. Mr. de Layette leur présenta ensuite la liste des Esclaves, tant François qu'autres pris sous la Banniere de France qui étoient encore dans leur Ville.

Ils répondirent qu'en ce qui regardoit les Esclaves, ils acheveroient de satisfaire à leur parole; mais qu'ils députeroient à Mr. du Quesne pour lui demander du moins les Turcs & les Maures, pris par Mrs. d'Amfreville & de l'Hery, & pour lui représenter l'impossibilité où ils se trouvoient de restituer les effets des François pris par leurs Corsaires.

Le Divan s'étant rassemblé le 16. Mrs. de Layette & Decombes ayant reçu de nouveaux ordres, s'y trouverent, & dirent que non-seulement il falloit achever de rendre tous les Esclaves qu'on avoit demandé, mais encore payer le dédommagement des prises faites par eux sur la Nation Françoise.

Baba-Assen répondit toujours que cela étoit impossible, & après bien de contestations Mr. de Layette ayant fait sçavoir leur refus, Monsieur du Quesne envoya ordre aux ôtages de revenir à bord ; ils le signifierent au Deï qui pria instamment Monsieur de Layette de demeurer jusqu'au lendemain pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire, & de renvoyer Mr. Decombes à la place de Mezomorto. 1683.

Mr. Decombes étant de retour, rendit compte à Mr. du Quesne de la situation où étoient les Algériens, & sur la demande que faisoit Baba-Assen de renvoyer Mezomorto à sa place. Le Chevalier de Tourville ne fut pas de cet avis ; mais plutôt de renvoyer Aly-Reïs l'autre ôtage des Algériens. Il représenta qu'ayant eu une conférence avec Mezomorto, il avoit remarqué en lui un esprit si mauvais & si turbulent, que s'il étoit renvoyé il seroit le premier à former des obstacles pour empêcher l'accomplissement des demandes qu'on leur faisoit.

Nonobstant toutes ces justes représentations, Mr. du Quesne se laissa

1683. gagner ſur la promeſſe que lui fit Mezomorto, que par le crédit qu'il avoit ſur la Milice, il viendroit à bout de la reſtitution qu'on lui refuſoit, & le renvoya à Alger.

Si-tôt que Mezomorto eut parlé à Baba-Aſſen, il alla aux Cazernes boire du caffé avec les Soldats. Comme la plûpart étoient pour lui, il leur inſinua inſenſiblement que le Deï ne méritoit pas de régner ſur eux, & qu'il avoit deshonoré leur Patrie en rendant les Eſclaves, tandis que Monſieur du Queſne ne leur rendoit pas les leurs: ce diſcours aigrit ſi fort l'eſprit de la Taïffe, qu'elle réſolut la mort de Baba-Aſſen.

Ils allerent dans la Ville par petites troupes, & ſur les dix heures du ſoir, huit d'entr'eux lui tirerent quatre coups de feu, comme il revenoit de la Tour, & le tuerent. Auſſi-tôt toute la Taïffe d'un commun accord, fit monter Mezomorto ſur le Trône. Le lendemain le nouveau Deï fit venir Mr. de Layette; & l'ayant chargé de faire part de ce qui s'étoit paſſé à Monſieur du Queſne, il le renvoya dans un canot.

Mr. de Layette s'étant acquitté de sa commission auprès de Mr. du Quesne, retourna par ordre de ce Général avec l'autre ôtage, pour féliciter Mezomorto sur son avénement à la Royauté. Celui-ci députa ensuite Mr. Destresses, pour lui dire que son prédécesseur n'ayant pas maintenu les priviléges des Turcs : il ne devoit pas trouver mauvais si pour le Traité qu'ils avoient à faire il ne lui envoyoit point d'ôtages, qu'il ne lui fit sçavoir ses prétentions par écrit. Sur quoi Mr. du Quesne lui donna satisfaction contre l'avis du Chevalier de Tourville, qui dit à ce Général que puisqu'il n'avoit pas voulu suivre le Conseil de ne pas renvoyer Mezomorto, du moins il devoit lui refuser ce qu'il demandoit, attendu qu'il étoit déja instruit de toutes ses prétentions ; qu'il avoit promis d'appuyer de son crédit quand il seroit de retour à Alger ; que ne l'ayant pas fait, sa trahison envers Baba-Assen, & la maniere dont il parloit, faisoient assez connoître ses intentions, & que pour toute réponse, il falloit se préparer à recommencer le bombardement & les attaques. 1683.

1683. Mr. du Quesne ne tarda pas à se repentir d'avoir négligé les conseils de notre Chevalier; car le 20. s'étant passé sans avoir aucune nouvelle de Mezomorto, il fut enfin obligé de donner des ordres pour recommencer les attaques.

Le 21. toute l'Armée mit pavillon rouge, & l'on fit tirer deux coups de canon à boulet sur la Ville, qui répondit de même & arbora pareillement pavillon rouge. Les deux coups de canon des Vaisseaux servirent aussi de signal pour rappeller les Galeres qui étoient pour lors au Cap de Merifou.

Ce même jour douze Galeres furent commandées, sçavoir sept pour remarquer les Galliotes à bombes, & les cinq autres pour escorter les Chaloupes qui devoient porter les ancres, les quatre autres Galeres étant allées au Bastion de France enlever les Négocians François avec leurs effets, dans la crainte que les Algériens les insultassent.

Les Galliotes commencerent à tirer de carcasses, ensuite de bombes dont on jetta deux cent quarante de

l'une & de l'autre espece. Cette même nuit les Algériens tirerent près de mille coups de canon, dont il y eut dix-huit hommes de tués ou blessés sur la Galere de Mr. le Chevalier de Noailles, deux Officiers dans la Galliote, & l'aîné des deux neveux du Chevalier de Tourville qui fut tué d'un coup de canon. Cette perte toucha si fort notre Chevalier qu'il en étoit inconsolable. 1683.

La nuit du 22. au 23. les Galliotes jetterent trois-cent bombes ou carcasses, ausquelles les Ennemis répondirent par onze à douze cent coups de canon, dont Mr. de Chevilly qui commandoit la Fulminante eut un bras emporté, & quatre hommes tués sur les autres Batimens.

Le calme régnant encore les nuits suivantes, les Galeres & les Galliotes allerent prendre leur poste comme elles avoient fait ci-devant. Les Ennemis allumerent trois feux vis-à-vis l'endroit où elles étoient postées, ce qui leur donna lieu de mieux adresser leurs canons, dont ils tirerent sept à huit cent coups.

1683. Le 27. le Chevalier de Tourville du consentement de Mr. du Quesne fit tirer de jour les Galliotes de Mrs. de Pontis, de Goïtou, & de la Motte, elles furent bien saluées, mais sans aucune perte, & les quatres autres bombarderent pendant la nuit où l'on jetta deux-cent-quatre-vingt bombes en quatre heures de temps, & les Ennemis tirerent trois-cent coups de canon.

Pendant la journée d 18. notre Chevalier fit encore bombarder par trois Galliotes successivement, ayant pris des mortiers de rechange; les bombes firent beaucoup de fracas dans la Ville, & tuerent quantité de monde, parce que le Peuple qui se retiroit les nuits, y rentroit le jour.

La nuit du 28. au 29. les quatre autres Galliotes releverent à l'ordinaire celles du jour; elles furent fort incommodées par le canon des Ennemis chargé à mitraille. On apprit par un Esclave Malthois qui s'étoit sauvé, que les bombes avoient ruiné tout un quartier de la Ville, & coulé à fonds une Galere, deux Vaisseaux de guerre, un Navire Marchand, six Barques,

& que plus de trois cent personnes y avoient été tuées ; que Mezomorto ayant accusé le Pere le Vacher d'avoir donné quelque signal pour faire tirer de jour, lui avoit proposé de se faire Turc, que sur son refus il l'avoit fait mettre dans un de ses plus gros canons qu'il avoit fait tirer, & qui avoit crevé. 1683.

Le 29. deux Chaloupes armées sortirent d'Alger pour tâcher d'enlever les ancres de nos Galliotes, mais on s'y opposa. Sur les cinq heures du soir les trois Galliotes se hallerent à l'ordinaire, & bombarderent pendant deux heures. Le mauvais temps étant survenu on fut obligé de se retirer. Le 31. un Vaisseau de Salé craignant qu'il ne lui arrivât quelqu'accident se retira du Port d'Alger, & alla mouiller vers le Fort de Barbason : trois Chaloupes le garderent à vue toute la nuit ; celle de Mr. le Motheux qui venoit de Toulon fut commandée pour aller les joindre.

Elle tomba parmi celles d'Alger, qui la prirent sans qu'elle se mit en défense, croyant que c'étoient les nôtres. Mr. de Choiseul qui la comman-

1683. doit y fut pris. Le mauvais temps qui continuoit toujours empêcha de jetter de bombes. Le 3 du mois d'Août nos Galeres furent contraintes de s'aller mettre à l'abi du Cap de Merifou, à cause que le vent étoit à l'*Est-Nord Est* & très-frais : les quatre Galeres qui avoient été au Bastion de France, d'où elles avoient tiré quatre-cent-vingt François, joignirent les autres avec le Vaisseau le Bizarre.

On apprit par un Esclave qu'il y avoit un gros parti dans la Ville contre Mezomorto qu'on en étoit venu aux mains, & qu'il y avoit eu beaucoup de personnes tuées de part & d'autre ; que l'on avoit mis Mr. de Choiseul aux fers avec tout son équipage, & qu'on le menaçoit de le mettre à la bouche d'un canon la premiere fois qu'on tireroit de bombes.

Le 7. le temps étant devenu calme, le Chevalier de Tourville fit poster dés le matin les Galliotes près du Môle, dans lequel elles jetterent 173. bombes, on tira de la Ville environ mille coups de canon ; la Galliote la Menaçante en reçut un à fleur d'eau, ce qui l'obligea de se retirer.

L'après-dîné on retourna bombarder la Ville avec beaucoup de vigueur & de succès ; on coula un Vaisseau bas, & l'on rompit le mât d'un autre. Le soir une Chaloupe Angloise venant de terre, apporta des lettres de Mr. de Choiseul à Mr. du Quesne, & au Chevalier de Tourville, par lesquelles il apprenoit que le Capitaine de la Frégate prise par le Chevalier de l'Hery lui avoit sauvé la vie ; mais qu'il n'étoit pas sûr qu'il eût long-temps le même pouvoir, si l'on continuoit à jetter des bombes dans la Ville. Les Ennemis tirerent ce jour-là neuf-cent cinquante coups de canon. 1683.

Le lendemain les Galliotes jetterent deux-cent bombes auxquelles les Ennemis répondirent par 750. coups de canon. Le ravage que firent nos bombes mit le peuple dans une telle furie, qu'ils offrirent le turban à dix François, qui l'ayant refusé, furent mis à la bouche de dix canons, ce qu'on apprit par un Vaisseau qui sortit du Port, & qui apporta une seconde lettre de Mr. de Choiseul, par laquelle il marquoit qu'on l'attachoit

1683. tous les jours à la bouche d'un canon; mais que le même Capitaine le sauvoit toujours. On tâcha d'en faire un échange avec un Officier Turc que nous avions pris, & qui étoit fort considéré de Mezomorto, mais celuici le refusa.

Le 8. le convoi des vivres n'arrivant pas comme on l'attendoit, les Galeres n'en ayant plus, que pour dix à douze jours, Mr. du Quesne résolut de les envoyer à Yrica au-devant du convoi. Elles partirent à minuit avec un petit vent de terre. Le 9. la Mer étant belle, les Galliotes tirerent le matin deux-cent-vingt-cinq bombes, & les Ennemis neuf cent coups de canon; ils sortirent de leur Port avec quelques Brigantins & des Chaloupes armées, que nous repoussâmes avec beaucoup de vigueur.

Le convoi des vivres escorté par Monsieur de St. Marc étant arrivé le soir, Monsieur du Quesne envoya une Barque aux Galeres avec ordre de revenir incessamment. Le 10. les Galliotes se placerent à la pointe du jour, & jetterent jusqu'à neuf heures du matin quatre-vingt bombes, & les

Algériens tirerent trois-cent coups de canon. Le 11. les Galliottes se hallerent deux heures avant le jour pour tirer des bombes. Il sortit quelque temps après une Galere du Port secondée de plusieurs Chaloupes, qui fit mine de vouloir enlever la Fulminante que commandoit le Marquis de la Breteche ; mais on fit sur elle un si grand feu de mousquets & de grenades qu'elle fut contrainte de se retirer avec une perte considérable. 1683.

Le 21. nôtre Chevalier prit des mesures pour enlever la Galere si elle revenoit, comme l'en avoit assuré un Esclave qui venoit d'arriver. Dans ce dessein il fit mettre en garde 30. Chaloupes au lieu de douze qu'il y en avoit ordinairement, dont six étoient à canons, neuf à mortiers, & les autres armées à l'ordinaire. Le 13. la Galere Turque sortit effectivement, & alla se ranger du côté du Fort de Baba-Assen avec les autres Bâtimens de sa suite, mais elle n'osa venir à bord, & se contenta de faire un salve de son canon & de sa mousquetterie, qu'oiqu'elle fût hors de

1683. portée. Quelques-unes de leurs Chaloupes voulurent s'avancer, mais elles furent fort surprises, lorsqu'elles connurent qu'il y avoit du canon sur les nôtres, ce qui les fit fuir avec précipitation.

Les jours suivans la Galere Turque vint encore escarmoucher avec de Chaloupes & de Brigantins, mais on la réduisit de même à prendre la fuite; & pour l'empêcher de revenir, le Chevalier de Tourville fit avancer au *Sud* le Cheval-Marin & le Laurier, & au *Nord* le Fleuron & l'Etoile, qui avec leur canon leur fit reprendre le chemin du Port.

Le 14. on jetta encore des bombes. Le 15. on fut interrompu par le mauvais temps, & le 16. on en tira deux-cent; & les Ennemis y répondirent par autant de coups de canon. On continua de même le 17., mais les Turcs répondirent plus foiblement.

Le 18. à la pointe du jour, un Esclave Hollandois se sauva de la Ville, & on sçut par lui que Mezomorto avoit été estropié par un éclat de bombe; que plusieurs Vaisseaux avoient été coulés à fonds, & que tous géné-

ralement étoient si incommodés qu'on ne les soûtenoit plus qu'à force de pompes. Cependant, Mr. du Quesne ayant épuisé toutes les bombes qu'il avoit, fut obligé de quitter la rade d'Alger, & de se retirer. 1683.

Quoique dans cette expédition, ce Général n'eût pas amené les Algériens au point qu'il auroit souhaité, elle ne resta pas que d'être heureuse, puisqu'elle mit ces Pirates hors d'état de rien entreprendre de plusieurs années contre les Nations Chrétiennes de l'Europe, & qu'il détruisit presque toutes leurs Maisons, brûla leurs Magasins, brisa la plus grande partie de leurs Vaisseaux & Galeres, fit périr une très-grande quantité de Milice & de Peuple : enfin, il les épuisa totalement de munitions de guerre, & mit la plûpart de leur canon hors d'état de servir.

Il amena avec lui près de six-cent Esclaves que les Algériens n'auroient pas rendus pour deux-cent mille écus, & sans la mort de Baba-Assen, par les factions de Mezomorto, qui fut mis en sa place, Mr. du Quesne auroit obligé ces Corsaires de lui accorder à

1683. genoux toutes les conditions qu'il avoit imposées; mais comme la restitution des Esclaves avoit servi de prétexte à la révolte, & étoit cause que Mezomorto se voyoit Deï d'Alger, il n'osa entrer en traité, puisqu'il auroit perdu la vie; d'ailleurs les cruautés qu'il avoit fait exercer contre le Pere le Vacher & quelques autres Esclaves Chrétiens, lui firent comprendre que les François le traiteroient à la derniere rigueur: c'est ce qui lui fit prendre le parti de souffrir la ruine entiere d'Alger, & de s'exposer à périr avec cette Ville, plutôt que d'accepter les conditions avec lesquelles on vouloit les contraindre à la paix.

Mr. du Quesne ayant résolu de retourner en France, fit partir les Galeres & les Galliotes, escortées par Mr. son fils, Messieurs de Villette, de St. Marc, Colbert, & le Comte d'Etrées, qui allerent désarmer en Ponent. Il laissa devant Alger Mrs. Forant, Granier, & Bidault, & revint à Toulon avec le Chevalier de Tourville, accompagnés de l'Escadre du Chevalier de l'Hery, qui après avoit carené repartit avec Messieurs

de

de Sepville, & de Belisle, pour aller joindre les autres à la rade d'Alger où ils devoient demeurer une partie de l'hyver; après quoi d'autres Vaisseaux devoient aller prendre leur place, ce qui empêcha les Algériens qui avoient relevé quelques-uns de leurs Bâtimens de sortir de leur Port. 1683.

Notre Chevalier n'ayant pas trouvé l'occasion de faire porter à Barcelone les trois Messinoises qu'il avoit sur son bord, les amena avec lui à Toulon, où le hazard lui fit rencontrer un de ses amis qui commandoit un Bâtiment Malthois, dont il profita pour les faire conduire à Barcelone comme elles les désiroient.

Fin du Tome Second.